

Un Pétale de Rose

ELIE TSHINGOMBE

Un Pétale de Rose

Date de début de rédaction : décembre 2018.

Terminée en novembre 2019.

Kinshasa

République Démocratique du Congo (R.D.C).

Tout droit de reproduction partielle ou total de ce livre par quelque procédé que ce soit notamment par photocopie est strictement interdit, sous peine de poursuite judiciaire.

AVANT-PROPOS

Dans ce présent roman est repensé l'histoire de l'évolution des empires et royaumes africains. L'histoire se déroule dans un univers où la colonisation n'eut jamais lieu et où tous les empires et royaumes du centre de l'Afrique s'allièrent pour former une puissance, équivalente à la République Démocratique du Congo, ayant repoussé les colonisateurs. L'auteur écrivit déjà un roman dans ce même univers, intitulé « Un Rêve Inoubliable » dont on peut considérer être le futur de l'histoire décrite dans ce présent roman. L'association des puissances du centre de l'Afrique donna création à un puissant royaume appelé Nimuiyka selon le contexte du roman, et c'est autour de ce royaume qu'est développé tout le récit.

Au-delà de l'histoire, et même beaucoup plus intentionné, sont décrites les réflexions, en italique, sur la matière philosophique de l'auteur, qu'on ne peut attribuer qu'à sa simple imagination. Il est important de signaler que celui-ci, lors de ses réflexions solitaires, put arriver, dans certains cas, aux mêmes conclusions que d'autres philosophes du passé, et qu'il trouvait dérangent de taire sa philosophie par le simple fait que d'autres en parlèrent bien avant.

Mais il est évident que sa démarche lui est bien unique, et le centre même de ses préoccupations lui tient en particulier. Sa recherche de l'essence de son être, au travers de sa question : *qui suis-je ?* lui procure un parcours vers l'élévation dans la sagesse, de vérité en vérité, lequel parcours lui est unique en son genre. Ainsi, n'ayant pu se cultiver sur toutes les idées des philosophes du passé, dans le but de découvrir les pensées de ses prédécesseurs, et de comparer ses pensées aux leurs, il vous serait remercié de ne penser en aucun cas qu'une partie de ses réflexions, dont il n'aurait pas indiqué la source, et qu'il attribuerait à sa simple imagination, ne puisse être prise pour une forme de plagiat de la pensée d'un quelconque philosophe qu'il ne connaîtrait. Celles dont il a emprunté l'idée centrale, et dont il améliora les pensées, sont indiquées en bas de page.

Dans ses idées, en écrivant l'histoire qui vous est présentée, pour le loisir de quelques plaisirs quotidiens, il comptait décrire ses pensées philosophiques et les partager au travers d'autres âmes, par ce simple souci qui pousse un homme au bien-être de la communauté humaine. Et au-delà de ses seules réflexions sont présentés ses différents poèmes, écrits par sa seule personne, que l'on peut retrouver dans son œuvre « Poème de vie ». Et bien entendu, aussi discret qu'indescriptible, de même que dans « Un Rêve Inoubliable », certaines phrases en italique décrivent et parlent de quelques situations vécues par l'auteur, principalement dans sa situation amoureuse.

ELIE TSHINGOMBE

Alias Eléonne

I. La mission secrète

1

- Hélas ! la guerre a ses ravages, tant dans le matériel que dans l'âme de celui qui la mène
- C'est bien là Richard que l'humanité de l'homme est bien remise en compte. A mes yeux, l'homme ne serait que cet animal primitif auquel un certain être que je considérerais comme créateur aurait essayé d'insuffler un esprit d'intelligence afin, me dis-je, de lui permettre un semblant de réflexion pour maîtriser ses instincts les plus bas et méprisables.

Richard observait Barnabette, les yeux plissés, essayant de comprendre de son mieux les réflexions de ce célèbre inspecteur du royaume. Il le prenait pour modèle, le considérait comme son mentor et passait la plupart de son temps hors du palais royal, juste pour l'observer appliquer ses théories dans ses enquêtes. Cette influence lui valut certainement d'être un être à part, différent du cercle royal dans lequel il se vivait.

- Vois-tu Richard, continuait Barnabette, si je ne considérais pas l'existence d'une main invisible qui régirait le monde des hommes et les garderait dans une situation égalitaire, je ne pourrais concevoir le fait que les hommes aient pu survivre autant des

millénaires sans s'être détruit dans ces innombrables guerres incessantes.

Sur une colline, ils observaient un magnifique couché de soleil ; un moment qui leur était de détente avant de se plonger de nouveau dans les problèmes locaux de la société. Richard ne regardait plus son interlocuteur ; il semblait toujours aussi pensif que ce dernier. S'émerveillant de cette belle vue, il poussa un soupir, que l'aguerri inspecteur déchiffra aussitôt.

- Cette guerre te fait perdre goût à la vie, n'est-ce pas ? A quoi servirait de vivre, si l'on va mourir ? Les beautés de la vie se voient ainsi cruelles, car elle ne nous pousse qu'à les regretter amèrement, voyant approcher la fin.
- Tes réflexions m'ont toujours autant passionné, mais la simple philosophie pourrait-elle changer l'homme ? Nous voici aux prises d'un conflit inutile auquel j'attribue la faute à notre propre royaume, suite à l'accord signé une décennie avant, juste pour son bien personnel. L'homme cessera-t-il d'être cet animal qu'il ne cesse d'être ?

Le soir s'annonçait. Sur cette dernière réflexion, Barnabette se leva et fit signe au prince de se préparer à rentrer. Il sembla un peu réticent dans sa pensée, comme pesant le pour et le contre devant un fait qu'il se refusait d'en parler.

- Ecoute Richard, dit-il après au moins cinq minutes de silence, je sais que tu seras bientôt mêlé à cette guerre et que tu seras envoyé en mission ; aussi je trouve assez nécessaire de te raconter les faits tels qu'ils se sont présentés aux années antérieures.

Richard sembla surpris par cet air sérieux qu'il ne connaissait pas chez cette grande personnalité. Il captiva ses pensées aux paroles qu'il s'apprêtait à entendre chez ce génie scientifique :

- Parle-moi donc !

Pendant qu'ils marchaient vers le chemin de retour, et que la nuit se profilait à l'horizon, Barnabette commença son récit :

- Il y a de cela plusieurs années, comme tu le sais, notre royaume Nimuiyka fut pris d'assaut par trois empires différents qui ne juraient que de prendre possession de nos richesses. Une seule occasion, après trois mois de batailles, se présenta à notre avantage pour remporter cette guerre. Il nous fallait transiter par le petit royaume qui nous est voisin de l'Est pour prendre de surprise nos assaillants et gagner cette guerre. Ce royaume voisin, le Dowanda, d'une manière assez étrange, connaissait les richesses enfouies qu'une certaine partie de nos terres possédait dans cette partie inoccupée de l'Est du royaume. Le Dowanda nous fit signer un accord, comme quoi pour l'aide qu'ils nous apporteraient, ils auraient en retour en possession une petite partie de nos terres. Ne devinant pas la ruse, nous acceptâmes. Cet accord nous permit de gagner la guerre et par conséquent de perdre cette partie de l'Est qu'aucun de nous ne considérait comme prestigieux. Après cet épisode, le Dowanda connut une soudaine apogée qui ne pouvait s'expliquer que par cette terre dont elle venait de prendre possession. On décidait dans notre joie de les laisser tranquille jusqu'à ce qu'une information nous parvienne l'année passée. Déjà empli de soupçon, nous considérions avec intérêt le récit qui nous parvint disant que les terres que nous avions concédées au Dowanda furent déjà pillées secrètement avant notre accord et qu'elles regorgeaient des richesses diverses. Tu peux ainsi comprendre pourquoi au début de cette année, un conflit éclata et que Nimuiyka réclama à nouveau ses terres. Il est vrai que dans son fond, ce n'est qu'une envie exagérée de possession qui nous pousse à cette guerre, et que d'une manière ou d'une autre, nous ignorions

l'existence de ces richesses. Le Dowanda ne peut se permettre de perdre ces terres, au risque de connaître une régression, et nous, nous supportons mal le fait de s'être fait mener en bateau. Cependant...

Il marqua une petite pause qui fit penser à Richard que là débouchait l'information capitale

- Que y-a-t-il Barnabette ? Tu sais que tu peux compter sur ma discrétion.
- N'aie de crainte à ce sujet, je te fais entièrement confiance. Sache donc qu'il est fort possible que l'information prétendant que le Dowanda exploitait nos richesses bien avant notre accord ne soit qu'un prétexte de guerre orchestré par un empire voisin.

Richard s'arrêta à l'instant, les yeux plein de surprise.

- Mais comment... ? Nous nous sommes faits bernés ?
- J'aurai bien aimé croire à cette version des faits. Les grandes autorités connaissent cette possibilité mais n'en tiennent pas compte de peur de perdre leur seul motif pour récupérer cette terre pleine de ressources minières.
- Mais il t'est fort probable que cette information soit erronée ?

Barnabette plongea ses yeux dans les siens, et put les voir s'illuminer dans cette lune. Il croyait y apercevoir de la colère ou du mépris ; une guerre impliquait des morts et cela lui était insupportable. Mais Barnabette ne voulut rien lui cacher, sachant qu'un jour ou l'autre ce valeureux prince deviendrait le roi de Nimuiyka.

- L'information n'était qu'en partie vraie ; ces terres contiennent réellement des richesses, mais le Dowanda en a pris possession qu'après l'accord ; nous aurions su s'ils avaient pénétré nos terres bien avant.

- Ainsi, selon tes dires, cette guerre n'est qu'un moyen pour récupérer égoïstement nos terres en dépit de toutes ces vies perdues ?

Il bouillonnait de colère à cette idée ; la philosophie de Barnabette le transperça et il comprenait l'importance primordiale qu'a une vie humaine.

- C'est bien ce que je crois Richard, c'est bien ce que je crois

2

Il était peut-être un prince, l'héritier de la noble lignée des Berkley, mais il fut épargné de l'influence du milieu royal lorsque le roi décida de le confier aux bons soins du célèbre détective Barnabette. Il pensait donner à son fils une base de réflexion supplémentaire aux études de la noblesse afin que celui-ci en soit plus sage lorsqu'il prendra la direction du royaume, étant le premier de ses deux fils. Ce geste de premier ordre, dans un souci de perfectionnement, préserva l'enfant de tout sentiment de grandeur, d'égoïsme pour faire place à la rigueur impitoyable d'un esprit scientifique, sous la conduite de l'un des premiers philosophes du royaume. Un sentiment d'humanité et de rapprochement s'en suivit, et fit de ce redoutable guerrier royal quelque chose de plus qu'un simple homme, *un humain*.

Richard Berkley se savait être bientôt envoyé en mission, une mission dont aucun détail ne lui parvint encore mais dont le statut lui était dit être capital et que la réussite primordiale. Mais en cette nuit, juste après qu'il se soit séparé de l'inspecteur Barnabette, un doute se sema en lui. Il ne savait encore s'il pouvait tolérer faire part à cette guerre, quoique ses devoirs de guerrier l'y soumettaient. Il connaissait son père et le peu de scrupule de celui-ci dont heureusement il n'en avait pas hérité ; si effectivement cette guerre était bâtie sous un faux prétexte, le roi ne pouvait l'ignorer. Richard se refusait de tuer inutilement, comme un sauvage ; il fallait que la nécessité lui en soit imposée. Cette science de la

réflexion dont il prônait tant l'importance ne le permettait de tolérer une tuerie basée sur les ambitions de quelques sujets royaux à une prospérité meilleure, sacrifiant au passage la vie des milliers de ses frères, comme il les appelait. Il prit la ferme décision de refuser sa mission au lendemain si jamais le roi ne pouvait satisfaire à sa préoccupation, au risque même d'être déshérité au profit de son frère, Elano Berkley.

Biens tôt matin, une réunion de première importance se tenait dans la salle de crise sous la demande du roi dont seuls quelques hauts dignitaires étaient invités à participer. Vu l'importance et le secret dans lequel se tenait cette réunion, on pouvait bien comprendre l'ampleur qu'aura celle-ci sur le déroulement de la guerre. Autour d'une immense table rectangulaire, les rideaux sur les grandes fenêtres, l'immense porte fermée et aucun garde présent, ils tranchaient sur le héros qui capturerait un certain personnage, capture qui obligerait le royaume du Dowanda d'abandonner cette guerre et ainsi les terres tant convoitées.

- Etes-vous sûr votre majesté que votre fils Richard serait en mesure d'accomplir cette mission ? demanda l'un des généraux
- Quel est donc cette question, Général Salem ? Vous n'avez donc pas entendu parler de la bravoure dont a fait preuve mon fils lors de ses dernières missions à l'extérieur ? Il est plus capable que n'importe quel guerrier du royaume
- Ce que le général Salem voulait dire, reprit le Secrétaire général Agape, c'est qu'il serait bien possible que votre fils manque assez de scrupule pour accomplir une telle tâche, dont l'échec n'est pas envisageable pour notre bien à tous
- Oui, continua le gouverneur Isaac, ce garçon, si je ne m'abuse, a grandi sous l'ombre de ce philosophe, monsieur Barnabette ; celui-ci l'aurait certainement inculqué ses réflexions humanitaires ; nous savons tous qu'un guerrier qui réfléchit avant d'agir est un cas difficile à contrôler

Le roi resta silencieux un instant, sous le regard attentif et interrogateur de tous ces généraux et hauts fonctionnaires. Il sembla, selon l'air qu'il affichait, céder aux avis de ses conseillers, lorsque brusquement quelqu'un poussa la grande porte.

- Vous ici ? s'exclama le Secrétaire général
- Quelle insolence prince Richard ! Cria le roi, comment osez-vous troubler de la sorte notre...
- Je ne puis que m'excuser pour ma précipitation, mais il me faut au plus vite vous adresser parole cher père

Le prince, de cette belle allure qu'il avait, fier et redoutable, imposait sa présence devant ce conseil des dignitaires. Le roi, se remémorant le problème devant lequel il se devait donner position au plus vite, pardonna au prince cette irruption et accepta de lui tenir un entretien de quelques minutes. Dans une salle isolée, le prince se décidait de faire part au roi de tous ses soucis au sujet de cette guerre sans fondement à ses yeux. Il parla avec instance :

- Père ! J'ai une préoccupation, et il vous faut me répondre, sans détour
- Baisse le ton avec moi, je suis le roi et je n'ai à répondre de personne

Le prince ne cessait de le dévisager, voulant y voir une quelconque dissimulation si jamais il tenta de lui mentir

- De quel sujet est-ce ? demanda le roi

Le prince s'assit, rassembla ses dix doigts comme se préparant à réfléchir, puis regarda le roi d'un air fort étrange. En tout cela se cachait une intention subtile de manipulation subconsciente.

- Père, sous quel motif nous engageons-nous dans cette guerre ?

La question était bien curieuse ; le prétexte général comme quoi le Dowanda n'aurait pas respecté le terme d'un accord secret non révélé ne

contentait certainement pas le prince et le roi s'en aperçut. L'heure n'était plus au mensonge, encore est-il que Richard s'imprégna de cette capacité d'analyse dont faisait honneur l'inspecteur Barnabette.

- Bien ! Nous ferons ainsi franc-jeu mon garçon ; je constate que tu es bien renseigné, une imprudence de Barnabette je présume
- Cela n'a d'importance à tes yeux cher roi, parle donc et fais-moi part de ce que je veux savoir

Le roi poussa un soupir, comme se donnant l'air d'être prêt à parler

- Il est vrai que nous ne savons si l'information prétendant une intrusion du Dowanda dans nos terres ne soit vraie, mais elle est bien probable, insinuée d'ailleurs depuis la curieuse montée en puissance de ce petit royaume.

Le prince ouvrit grand ses yeux, comme ahuri par ce qu'il venait d'entendre.

- Serait-ce donc sur base d'une insinuation que nous nous lancerons en une guerre interminable ?

Le roi sourit d'une de ces manières qui laissa dire au prince qu'il ne voyait pas ce qui était pourtant sous ses yeux

- Tu as bien prononcé tes mots cher prince ; une guerre interminable ! D'un royaume aussi fort contre un royaume aussi faible !

Un boom retentit dans le cœur du jeune homme, comme quand une réflexion si évidente impacte le cerveau. C'était évident, et pourtant il n'y pensa pas.

- Vous pensez cher père que le Dowanda serait assisté par d'autres royaumes ? demanda-t-il d'une voix faible, semblant déconcerté
- Vous avez tout compris on dirait ; nous ne pouvons pas envoyer une trop grande troupe à l'Est du royaume de peur d'être pris de surprise par un autre royaume au côté opposé ; la troupe que nous

avons pu envoyer devrait suffire à remporter cette guerre mais, aussi curieux et incompréhensible, nous rencontrons une résistance considérable, qui nous fit penser que si jamais le Dowanda serait effectivement non coupable, son allié secret l'était forcément ; sinon comment auraient-ils appris la richesse de ces terres ? Cette guerre n'est pas seulement contre le Dowanda mais en vérité contre un ennemi dont nous ignorons l'identité.

Le prince demeura perplexe face aux affirmations du roi ; il ne savait encore que penser de cette affaire. Le roi se leva et posa sa main droite sur l'épaule de Richard, encore assis.

- La mission que nous allons te confier servira à mettre fin à cette guerre ; pouvons-nous compter sur vous prince Richard ?

Il se leva, les yeux fermés. Puis, il se tourna vers son père, beaucoup plus adouci, jugeant ses précédentes actions non réfléchies.

- Quand dois-je partir ? dit-il fermement

Le roi en fut ravi

- Nous attendons le renseignement pour aujourd'hui, vous irez donc demain ; lui répondit-il d'un ton formel
- Entendu votre majesté

Le roi sortit de la pièce et retourna auprès des Généraux leur annoncer la bonne nouvelle ; que son seul fils sera le libérateur qui, par une seule mission de première envergure, rapportera la victoire à son royaume. Richard, quant à lui, se sentait plus compréhensible aux motifs de cette guerre, mais se demandait quand-même comment une telle possibilité de réflexion put échapper à cet esprit scientifique qu'il admirait tant. Il se dirigea aussitôt voir Barnabette.

Celui-ci était en pleine réflexion dans l'un de ces petits problèmes quotidiens auxquels le soumettaient certains personnages du royaume pour y trouver une solution découlant d'une suite de déduction logique. Il

était dans ce jardin qui lui était si caractéristique tant par son calme et son manque de fréquentation intime ; relâché dans la nature, ses vêtements se balançant sous le rythme du vent doux qui faisait la joie d'un esprit songeur et solitaire, il regardait le ciel comme donnant l'impression d'y chercher un signe distinctif pouvant aiguïser sa connaissance. Mais il réfléchissait, comme Richard s'en aperçut, de ces plus banales et pourtant essentielles réalités de la vie qui étaient sujettes à divers appréhensions et explications générales.

Ces problèmes dont l'opinion publique se serait déjà donné une réflexion étaient pour Barnabette ceux dont l'intérêt d'une révision méticuleuse s'imposait tant il connaissait l'Homme comme cet être recherchant l'évidence première s'accommodant à ses sentiments sans pénétrer les détails en vue de plus de facilité, pour son propre bien-être égoïste. Il n'entendit pas Richard venir derrière lui ; ce qui signifiait pour ce dernier que le logicien arrivait au point culminant de ses réflexions. Richard s'assit à ses côtés, et attendit qu'il lui prête parole, pour ne rien déranger à son état de haute concentration.

- Penses-tu à te marier ? demanda aussi brusquement Barnabette, coupant le semblant de réflexion qui s'insinuait progressivement chez son interlocuteur
- Pourquoi donc une telle question... ?

Le prince éclata de rire

- Serait-ce donc pour ça que tu dérangeais ton esprit toutes ces minutes ?

L'inspecteur caressa sa barbe grisâtre d'un de ces sourires qui montraient au prince qu'il n'envisageait pas la situation dans toute sa complexité et comment sa réflexion était primitive, encore loin du maître.

- Sais-tu cher prince que les connaissances qui nous sont si familières et dont la simple nomination nous dit qu'elles sont vraies

nous sont venues de l'intérieur, œuvre du très haut ? C'est de cette *simple simplicité* que nous pouvons entrevoir nos connaissances donnant sujet à réflexion et dont la complexité impose différents avis comme cet assemblage infiniment varié de ces simplicités premières suivant une suite *d'implication logique* jusqu'à atteindre des formes de plus étranges pour notre réflexion.

- Que veux-tu donc dire ? demanda-t-il, prenant désormais au sérieux la situation. Le mariage est-il complexe ?
- Comprendras-tu que les simplicités devraient être dégagées dans nos connaissances pour y apercevoir cette vérité que nous cherchons, qui enrichit notre compréhension et définit notre réaction face à la réalité ? Ce que tu considères comme mariage n'est forcément pas en réalité le mariage tel qu'il l'est dans la suite des implications logiques

Les précédents rires du prince se changèrent en une expression de silencieuse réflexion par la suite de laquelle des idées nous parviennent pour enrichir nos questions et nous ouvrir dans de nouvelles possibilités dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

- Pourquoi le mariage en effet ? dit pensivement le prince, comme se parlant à lui-même
- Aussi je devrais éclaircir mes préoccupations ; je me questionnai sur le fondement du mariage, c'est-à-dire l'amour
- Elle est ainsi la simplicité qui nous conduit au mariage
- Bonne déduction cher prince, sourit-il

Une idée éclair traversa le prince dont il craignit la véracité, car elle susciterait, si elle fut réellement fondée, une légère séparation avec son mentor.

- Es-tu...amoureux ?

Il resta silencieux un instant, ne donnant encore suite à cette question de plus étrange à ses yeux. Puis, y déchargeant certainement toute son énergie, il éclata de rire.

- Oublierais-tu qui je suis Ricky?

Le petit surnom qu'il lui donnait quand il était d'humeur hilarante.

- Un grand esprit ne peut donc pas aimer à ce que je vois, avança-t-il, satisfait

Barnabette reprit aussitôt son air vague de réflexion

- C'est bien sur cette question que je me suis approfondi toute cette matinée ; et je suis arrivé à mes conclusions les plus certaines à mes yeux
- Il ne t'arrive pourtant pas fréquemment de parler d'amour ;
- Il est bien certain que cette question, aussi étrange m'était-elle comme à tout esprit scientifique, m'est parvenue par un noble désespéré craignant une peine de cœur

Le prince sourit de satisfaction ; il n'était donc pas question pour lui de trouver une campagne pour sa vie, laquelle le priverait de l'attention si particulière qu'il nourrissait tant pour son jeune disciple, mais de résoudre un autre problème, parmi tant d'autres, qui lui était présenté.

- Qu'est donc l'histoire ? demanda Richard
- Ce noble, vois-tu, est l'un des fils de la famille Bombil, lequel est certainement le plus brillant et le plus sentimental de tous. Il est tombé il y a quelques mois amoureux d'une certaine jeune fille dont le nom n'est point en importance ; elle semblait manifester de la réciprocité jusqu'au jour où notre jeune homme découvrit un prétendant secret qu'elle fréquentait sans lui en dire mot. Ce fut le choc qu'il redoutait, et que tous redoutent après avoir tant aimé ; elle se partageait les deux hommes d'une manière astucieuse...

Le prince en manifesta du mépris, se donnant raison de ne jamais, comme il le voyait chez son maître, tenir des fréquentations amoureuses.

- Le jeune homme, continuait Barnabette, mit la jeune fille à l'épreuve et lui demanda qui de deux elle voulait épouser. Elle lui dit être dans l'incertitude et ne pas savoir lequel elle préférait le plus. C'est ainsi, comme tu l'as constaté, qu'il vint me voir pour me demander s'il devrait se retirer, souffrir cruellement de cet amour qui le ronge le cœur, ou continuer et s'arranger pour que ce soit lui qu'elle puisse aimer.
- Hum ! Il devrait abandonner, avisa-t-il assez tièdement ; je ne vois aucune sincérité pour qui en aimerait deux
- Je suis bien de ton avis, mais le cerveau, vois-tu, demande une belle présentation de simplicité que forme une vérité pour arriver à la déduction logique que l'amour vrai se résume à un seul et unique individu.
- Tu lui diras donc de renoncer ?
- Pas nécessairement ! Je vais te présenter mes réflexions, et tu me donneras réponse pour la préoccupation de ce cher jeune homme

Le prince jaillit intérieurement de bonheur, quoique dessiné dans toute l'expression de son visage ; il attendait, comme il l'aimait tant, les suites logiques que le renommé inspecteur se préparait à étaler pour les délices de son âme et de son désir de la connaissance vraie.

- Je t'écoute donc

Barnabette s'allongea, plaça ses deux mains en dessous de sa tête, et, regardant le ciel, il se mit à parler

- L'évidence même lorsque nous existons ne serait que le fait, aussi sûr que je puis l'affirmer, que *nous existons* ; la seule chose à laquelle aucun doute ne peut être permis ne serait que la sureté même que nous ne sommes pas rien ; que nous sommes quelque chose, quoiqu'incapable de nous expliquer l'essence même de

notre être. Alors pourquoi aimer ? Que comprenons-nous vraiment par aimer ? Un mot, un fait, aussi fréquent, finit par perdre son sens véritable pour laisser place aux interprétations barbares, sentimentales et dépourvues de réelles réflexions. *Il doit être certain, aussi sûr et indéniable, que toute connaissance qui nous aurait été apprise de l'extérieur, par cet être inconnu auquel on pourrait laisser sujet à un probable doute, serait forcément, et aussi inexplicablement, fausse.* La seule vérité à mes yeux ne serait que cette vérité découlant de ma propre suite de déduction par cette pratique d'*implications logiques, dont chacune justifie la suivante. C'est ainsi que Dieu, ayant du fait qu'il soit créateur la connaissance de tout, possède par la suite d'implication logique un moyen sûr de se projeter l'image de l'avenir.* De cette suite de connaissance qui me vienne de l'intérieur, de ma propre personne, j'arrive à une vérité, laquelle définit ma véritable connaissance. Qu'est-ce que donc aimer...

Un air aussi étrange qu'émerveillé, un sourire aussi grand, des yeux illuminés ; voilà bien ce que définissait l'expression qu'affichait le visage du prince. Barnabette s'arrêta un instant, y rigola, puis continua

- Et si l'amour faisait référence à notre unité primitive, laquelle démontre l'unicité de l'être duquel nous serions sortis ? Si je suis le seul, dans mon monde, à exister, je dois forcément aussi être la première et l'unique personne dans mon monde à aimer. Mais pourquoi m'aimerais-je ? Ou qu'est-ce que c'est m'aimer, tout en sachant évidemment que ce qui est vrai pour moi l'est aussi pour un autre ? Ce que je constate en m'aimant, c'est bel et bien ce désir incontournable et intense du fait de *conserver mon existence* à tout prix, quoi qu'il arrive. La seule chose qui m'est en connaissance ne serait que le fait que j'existe, et la sensation intense qui nous remplit dès ce moment où cette inexplicable existence se voit

menacer définirait suffisamment le fait de s'aimer. On veut à tout prix exister, *et même le fait que nous ayons eu un commencement nous semble intérieurement dérisoire, comme si on se croirait éternel, aussi inexplicable soit-il.* Et si donc je ne m'aime que pour la conservation de mon être, comment expliquer que je puisse aimer un autre ? Ou qu'est-ce que c'est aimer l'autre ? En vérité, l'autre, existe-t-il ? Si l'autre, que ce soit une pierre ou un homme, se voit par moment bénéficier d'un quelconque amour de ma part, et que donc par cet amour je désirerais leur conservation éternelle, ce que ces êtres que je considère comme l'autre ne sont en vérité *que moi et moi tout seul.* Déjà ainsi je m'explique le fait que je puisse les aimer ; en vérité, dans sa plus grande simplicité, aimer c'est s'attacher à l'existence de moi et moi tout seul et par cela rejeter tout ce qui pourrait y mettre fin. Me suis-tu toujours ?

Le prince hochait de la tête ; mais devant l'attente de monsieur Barnabette, il dut ajouter

- Je comprends, de par les années que j'ai passées avec toi, tout ce que tu peux bien dire maintenant. Je suis sûr que ton raisonnement s'étend encore plus, car il te faut remplir quelques lacunes sur ta théorie.

Barnabette sourit, satisfait de la réponse du brave homme qu'il connaissait aussi fort qu'intelligent.

- Je continuerais donc ainsi, et me montrerais beaucoup plus explicite. Je crois fermement à l'existence du divin, car notre être, son essence et ce que nous sommes, ne nous est pas parvenu par un pur hasard ; c'est une réflexion aussi incohérente que dérisoire. Il existe un infini quelque part, et cet infini demande une chose n'ayant aucun commencement et que cette chose ne peut être une pierre ou une chose semblable, mais une conscience, aussi pur que véritable. Dès le moment où il devient sûr que nous venons de cet

être, je reconnais ainsi être aussi cet être. Je suis plus qu'un assemblage de membre que l'on appellerait corps humain, mais je suis une conscience qui se vit dans un corps, *un esprit*. Puisque je n'aime que moi, et que mon esprit viendrait d'une certaine conscience supranaturelle, alors déjà je n'aime que tout ce qui ressemble à cette conscience. Spirituellement, je suis ce qu'est cette conscience. L'amour de moi implique toutes les qualités que l'on me reconnaît : gentillesse, sympathie, sauveur, guérisseur... tout ça pour moi et moi tout seul. Si spirituellement je suis quelque chose, je n'aimerai que ce qui serait aussi ce quelque chose. *L'essence précède l'existence*. J'ai été préétabli, puisqu'obligatoire, à être tel le créateur. Ce qui implique *que je ne peux changer, et que d'ailleurs personne ne change ; ou soit on s'éloigne de qui on est, ou soit on s'en rapproche, et je suis Dieu*. On cherche donc ainsi à redevenir ce qu'on a toujours été dès le moment où notre conscience nous est plongée dans ce corps humain. Ce que je suis donc présentement est un perpétuel changement vers un état beaucoup plus fini que je ne le suis, et pourtant que je suis. Aussi étrange que cela puisse paraître, *je ne suis point ce que je suis ; et que je suis ce que je ne suis point*. Ma destination finale dans mon élévation à la sagesse est cet état fini que forcément je suis, ayant été créé par celui qui serait fini. Or présentement je *pense ne pas être encore dans cet état, à cause de ce corps où je ne cesse de me redéfinir, et ce que tu penses que je suis, je ne le suis certainement pas. Ce que donc tu me refuses être, c'est-à-dire la perfection, je le suis ; et ce que tu penses que je suis ; je ne le suis pas, c'est-à-dire que ce n'est pas encore moi*. Nous puisons dans notre perfection interne pour définir tout ce qui **devrait** être dans le monde : l'homme et la femme, la propreté, la

beauté... Ainsi *l'existence précède l'essence*¹, et *l'essence précède l'existence*. Cette simple contradiction, aussi belle est-elle et aussi loin de l'absurdité, évoque bien l'idée que je ne suis pas ce que je suis, c'est-à-dire que je ne cesse de redéfinir le néant que je semblais être en venant dans le monde ; et que je suis ce que je ne suis pas, c'est-à-dire que ce néant est redéfini non selon un simple hasard mais selon le plein qui me remplit, l'essence du créateur, et que je me façonne jusqu'à atteindre cette perfection qui m'est intérieur, dans ma toute pureté. Oh ! que je m'éloigne non à grand feu comme tu le penses, mais à étincelle du sujet dont on parle cher Prince.

- Je l'avais constaté vois-tu, dit-il en ricanant, puis reprit son air attentif, comme pour le signaler de continuer

Barnabette s'assit, pour mieux respirer et incorporer les réflexions qui ne cessaient de s'ajouter.

- Si donc ainsi mon esprit se redéfinit dans un corps, je dois reconnaître que ce corps participe pleinement dans ma vie et le fait que je ne puis jamais avoir le temps de tenir cette perfection du bout de doigt. Si Dieu est créateur, *celui-ci n'aurait créé qu'une seule et unique chose, et que de cette chose il se serait mis à former des objets beaucoup plus grands jusqu'à arriver aux particules élémentaires, aux atomes, aux corps célestes. De par l'objet premier, que je considère être l'espace vide et que je nomme **hypo-particules**, je conçois ainsi l'idée que corporellement nous ne sommes qu'une même chose, et que la théorie de l'amour se vérifie corporellement*. Si je me dirige maintenant dans l'état de l'être amoureux, je constate que les individus atteints de cette maladie contagieuse, laquelle se refuse à une quelconque réflexion, se

¹ Idée de Jean Paul Sartre, Etre et le néant. La plupart des idées développées par l'auteur se sont souvent révélées être développées, à sa grande surprise, par un philosophe du passé, quoique l'idée maîtresse de l'auteur ne lui appartient qu'à lui, et est sa nouveauté.

voient pris des désirs dits sexuels, ayant une forte envie de s'accoupler. Et de même qu'aucun homme ne désire une pierre sexuellement, cet état est provoqué par le corps de la femme, et que je m'imagine, par ce christianisme qui nous a été donné par les *étrangers*, que l'homme et la femme devaient être un même être jusqu'à une certaine séparation ; d'où leur désir plus intense de se réformer, de même que je ne cesse de courir pour atteindre la perfection que je suis *sans* être. Par là je me dis que le corps humain éprouve un intense désir provenant d'un corps qui, je ne le sais pourquoi, lui correspondrait. Mais l'être amoureux ne se limite pas là. Le fait de prononcer cette symbolique phrase : *je t'aime* implique l'amour spirituel. Ce que je suis, ou ma course vers la perfection, doit correspondre intérieurement au niveau où l'autre est dans sa course vers la perfection aussi. Comme on dirait illusoirement que l'on possède un intérieur qui se ressemble, c'est-à-dire attribuer à celui que l'on est présentement le fait que nous soyons effectivement cela, quoique nous ne le soyons pas. Si cet intérieur correspond illusoirement à celui de l'autre, il s'en dégage un amour que je qualifierais de divin, celui dont Dieu doit nous aimer, et celui dont je t'aime, toi garçon. Je dois te préciser que le corps humain est fait de sorte à reproduire les capacités de l'esprit qui doit l'habiter, et que les dons ou aptitudes, habitudes et penchants de l'Homme ne seraient qu'une particularité de leur corps à reproduire telle ou telle capacité de l'esprit, chaque corps étant de sa manière. C'est pourquoi le corps que nous possédons actuellement nous empêche de redevenir ce que nous sommes. Si, ai-je donc dit, je désire une personne sexuellement d'un corps compatible à mes goûts selon la particularité de mon corps humain, et que cette personne possède un intérieur convenable à ma course vers la sagesse, quoique certaine personne ne semble pas évoluer,

il s'en dégage ainsi un mélange de deux amours que je considérerais être l'être amoureux. Tu conviendras avec moi qu'il peut par le plus grand de hasard exister deux corps identiques, mais pas deux intérieures de la même sorte, ce qui empêche d'aimer deux personnes de la même manière et que l'on retrouve par-là l'unicité de l'amour que l'on porte à un être. Je devrais aussi te faire remarquer qu'un amour, celui des amoureux, qui pénètre un homme le remplit jusqu'à l'aveugler, comme je pense que le créateur le trouva bon, de voir une autre aussi bonne, quoique pas aussi identiquement bonne. Il est vrai que l'on peut porter à confusion, devant deux être que l'on n'aime pas encore suffisamment, mais dès ce moment où l'amour serait centralisé, plus de place ne serait encore réservé pour un autre. Vois-tu ainsi quelle conclusion s'impose pour le problème de notre ami Bombil ?

Le prince se ressaisit, comprenant que la question ne faisait pas parti des suites de réflexions, mais lui était destinée pour vérifier sa compréhension

- Je crois comprendre, répondit-il, que la femme n'aime en vérité ni l'un ni l'autre ; enfin elle n'en aime pas encore suffisamment un

Barnabette lui sourit d'un air assez fier

- Elle n'est amoureuse d'aucun d'entre eux, mais son amour lui porte à confusion ; car son cœur n'est pas encore occupé. Les deux lui donnent de désir je présume, et les deux doivent, je le suppose, posséder un intérieur lui convenant, quoique pas identique. Ainsi le conseil que je donnerai à cet homme serait...
- De continuer, reprit le prince, de manière assez compréhensive, se reprochant déjà d'avoir d'emblée mal jugé la jeune femme.

Comprenant son état d'esprit, Barnabette continua

- Tu comprendras que l'amour pour un grand homme sage lui devient difficile, car il manque dans ce monde de perversion autant d'être dont la sagesse serait aiguisée. Un homme sage manquera de trouver un intérieur lui correspondant.
- Que faire à ce niveau ? Se contenter de la solitude...dit-il pensivement
- Il faudrait, me dis-je, saisir l'amour lorsqu'il se présente devant soi, avant qu'il ne soit trop tard ; comme dans ton âge jeune prince, il ne t'est pas encore rare d'en trouver une te correspondant

Aussi dit, aussi rejeté

- Je ne conçois point en moi, objecta le prince, une aussi faiblesse d'esprit qu'est l'amour. Je n'ai point trouvé ma mère heureuse dans ses derniers jours ; et j'ai toujours soupçonné que leur mariage n'était qu'un simple arrangement royal dans ce monde ignoble de la noblesse,

Cette phrase, comme Barnabette s'en aperçut, témoignait de la tristesse intense qui le rongait le cœur et explique sa répugnance conservée de ce noble sentiment. Encore est-il qu'un noble ne pouvait s'amouracher que d'un autre sang noble.

- Tu oublies, continua Barnabette après une minute d'un silence recueillement du prince, que l'homme *est un contraint* ; nul d'entre nous n'avons choisi d'être ce que nous sommes ; aussi t'ai-je dit que l'essence précédait l'existence. L'amour nous est imposé ; on n'y peut rien dès lors que les conditions préliminaires sont réunies
- Alors comment, dis-moi comment n'as-tu jamais aimé ?

Barnabette éclata de rire.

- Décidément cher prince ton impulsion simultanée à une évidence non certaine te perdra toujours. Tu déduis de ma vie passée ce que tu vois aujourd'hui. Nul ne naît avec de la connaissance, comme tu

comprendras que l'existence précède l'essence ; ce que tu penses que je suis aujourd'hui, quoique je ne le sois point, n'est pas ce que je pouvais bien faire penser que j'étais dans les années antérieures.

- Je ne comprends ainsi que tu aimes, expérimentant la stupidité, et arriva de tes erreurs à la course juste de la sagesse
- Je vois que tu saisis vite, dit-il souriant ; et oui j'ai aimé sans savoir ce que c'était. Ces femmes m'ont passionné, elles m'ont aussi oublié ; je me suis réfugié dans d'autres, dans mon inconscience, que j'ai aussi vite oublié après de la peine,
- Tu te souviens encore de leur nom ?
- Et même de leur visage ! je me souviendrais de la femme d'Abraham, de la gloire de l'Eternel ou même aussi d'un cœur de reine, cette dernière était une erreur, dont je me souviens pour m'avoir fait ressentir l'ignoble sentiment de trahison, et que j'ai haïs, bien que je ne l'aimais guère à cause de sa faiblesse intellectuelle...

Dans bien la surprise du prince, il vit pendant un de ces instants rares, une expression affective dépourvue de toute logique dans l'esprit du logicien. Les sentiments du passé semblaient l'avoir submergé pendant cet instant d'égaré et ainsi révéler au prince avoir toujours été en compagnie d'un homme ou, comme aimait bien le dire le renommé inspecteur, un humain. Il n'était pas ainsi une machine, comme veut le faire croire n'importe quel penseur se refusant aux appréhensions affectives, mais un homme privilégiant la réflexion et laissant les sentiments au plus profond de lui-même.

- Je vois, dit le prince, que tu fus assez touché par cette histoire pour me la raconter par des codes que aussitôt je déchiffrerai par mes connaissances de la chrétienté ; je comprendrais ainsi ne pas être épargné de ce coup de foudre qui frappe tout être qui se veut être humain

Barnabette sourit de l'air sérieux avec lequel le prince lui tint ces propos ; Richard décidément ne fut pas encouragé par cette fâcheuse expérience que vécut son cher mentor

- L'amour m'a fui, *jalouse* de la connaissance que je me démenais à incorporer dans mon être pour remplir le néant qui me compose de l'essence de mon être. Mais étant le futur roi, et dans ta jeunesse, tu as encore tout le temps de te trouver une qui te correspondrait
- Tu oublies que ma vision ne se limite qu'envers les nobles ; il est injustement un sacrilège de fréquenter un citoyen dépourvu de noblesse. Ah que la réflexion n'est que le partage d'une poignée de personne ! s'exclama-t-il avec indignation
- Je comprends ton point de vue ; mais saisis l'amour quand il se présentera devant toi, car il n'est rien que le créateur n'aurait fait si au préalable il ne s'aimait pas lui-même, car *nous sommes lui*

Un silence d'intérieure méditation coupa la conversation jusqu'au moment où le prince se souvint du pourquoi de sa présence dans ce jardin abandonné.

- Que je me souviens ! J'oubliais pourquoi j'étais là ; il me faut te demander éclaircissement sur cette guerre...

Barnabette reprit aussitôt son air sérieux, entrevoyant déjà l'importance de la conversation que s'appêtait à engager le prince Richard

- Je t'écoute ; qu'as-tu donc découvert ?

Richard, après avoir inspiré de l'air, exposa ses préoccupations :

- Avais-tu pu déduire une possible aide dont serait pourvu le royaume du Dowanda dans cette guerre ?

L'inspecteur sourit à l'affirmation du prince. Ce qui plut à ce dernier ; cela prouvait que le logicien n'avait pas laissé passer cette possibilité

- Je savais que tu parlerais au roi, et qu'il te donnerait cette autre possibilité que je me refusais de te suggérer

- Mais alors ! Que se passe-t-il vraiment ? Et pourquoi autant me cacher des informations ? termina-t-il d'un ton de reproche
- N'aie de crainte cher prince ! Je ne t'ai point menti, ni le roi ; je confirme par-là mes doutes de la probable présence d'un empire ou royaume derrière le Dowanda
- Tu n'en étais donc pas certain ? demanda-t-il, plus calme
- J'ai été écarté du grand cercle royal à cause de mes réflexions me pourvoyant d'un certain scrupule et me faisant opposer à leur barbarie intellectuelle. Je sais par contre que l'information nous étant parvenue avait pour but de nous mener à cette guerre par ce fameux empire qui aurait décelé la richesse de nos terres
- Quels sont donc tes réflexions ? Je te sens réticent à me faire part de toutes tes ressources

Ils étaient debout et commençaient à s'avancer vers l'inconnu lorsqu'ils discutaient de ce cas intrigant. Le vent soufflait légèrement sur les feuilles des arbres, quand Barnabette s'arrêta sur cette dernière question du prince Richard.

- Je vais alors te présenter mes théories, et ce que je crois parfaitement de ce qui put bien se passer durant ces trois dernières décennies
- Je t'écoute, dit-il vivement
- Ecoute donc ; je soupçonne déjà l'un des trois empires nous ayant attaqué comme celui ayant cerné d'une manière ou d'une autre la richesse enfouie à l'Est de notre royaume. Cet empire mystère échafauda le plan machiavélique de déclencher une guerre, ayant déjà d'emblée accompli un accord avec le Dowanda, et s'associa à deux autres empires avides de pouvoir, comme nous les connaissons, pour accomplir leur médiocre dessein. Ils ont tenu bon jusqu'à ce que l'empire mystère décide de fournir une ouverture nous permettant de remporter cette guerre en transitant

par le Dowanda, nous obligeant d'accepter cet accord déjà préétabli par le Dowanda pour le bien de cet empire mystère. Une fois que nous avons remporté cette guerre, l'exploitation de ces terres s'est vu partager par le Dowanda et cet empire, ce qu'implique que ceux-ci doivent connaître une certaine croissance. Tu comprends déjà ce qui suivra mon raisonnement

- Je vois, il ne faudrait par tes raisonnements que repérer l'empire qui se serait le plus remis après la guerre pour connaître l'empire mystère
- Exactement cher prince ! Et bien sûr, en deux ans l'empire du Zinzawa se rétablit en technologie et en puissance d'une manière inexplicable. Cela justifiait ainsi mes doutes ; cet empire dut par des espions et d'une manière inconnue apprendre l'existence de ces richesses et échafauder ce plan incroyable impliquant la mort d'une partie de leurs hommes pour un avenir meilleur et encore plus glorieux. Cette idée m'est bien-sûr venue après avoir constaté que le Dowanda se montrait résistant à nos attaques pour les chasser de nos terres.

Le prince affichait un de ses airs dont lui seul, certainement, serait capable d'expliquer ce qu'il ressentait. Il était bien heureux que son père ne soit pas totalement ce monstre qu'il s'imaginait, et que cette guerre avait en fin de compte un fondement

- Alors l'information qui nous est parvenue ; d'où vient-elle ?
- Comme je te l'ai dit, elle a pour but de nous mener à cette guerre. Je suis convaincu que l'un des empires ayant participé à cette guerre, et comprenant le jeu que les a joués le Zinzawa, imagina ce moyen subtil pour éveiller notre curiosité et confirmer nos doutes sur le progrès mystérieux du Dowanda. Ainsi en reprenant nos terres, le Zinzawa se verrait couper de leurs ressources et finirait par tomber de leur hauteur.

- Ce n'est ainsi qu'une question de jalousie
- Aussi bien compris cher prince ! Mais cette réflexion jusqu'ici n'appartient qu'à moi ; le roi sait évidemment que l'information qui nous est envoyée est fausse, mais d'une manière comme d'une autre, l'accord effectué, quoiqu'avec ruse, n'a pas été violé. C'est dans un mauvais désir de puissance et sans aucun scrupule qu'ils se sont décidé de récupérer ces terres.

Le prince fut dans la confusion et ne savait plus quel parti prendre.

- Mais enfin ! cria-t-il presque, devrais-je participé à cette guerre, ou me retirer ? Qu'ai-je vraiment à faire inspecteur ? Dites-le-moi

Il le fixa d'un air montrant à Barnabette qu'il se devait lui donner une réponse satisfaisante à ce problème

- Cette guerre est inspirée d'un mauvais motif, d'une mauvaise cause ; nous causerons la perte du Dowanda en récupérant ces terres si précieuses pour leur développement actuel ; mais il est aussi vrai que la cause véritable de la guerre, comme nous l'apprend notre réflexion, devrait nous pousser à reconquérir nos terres, juste à cause du Zinzawa. Cependant, je dois ajouter qu'il faudrait établir un nouvel accord à la lumière de notre réflexion pour que nous puissions chacun jouir de ces terres avec le Dowanda dans un souci de justice, puisque nous ignorions l'existence des richesses qui les remplissaient.

Le prince demeura un instant dans une pleine réflexion, comme essayant de se faire un avis de toutes les données qui venaient de lui être soumis. Qu'allait-il faire ? Là était la question.

- Demain je dois aller en mission ; et il semblerait que celle-ci permettrait de remporter cette guerre une bonne fois pour toute
- Je ne pourrai te suggérer, reprenait sérieusement Barnabette, de renoncer à cette guerre, ni d'en faire partie. Tu es le prince et le

futur roi du royaume ; je te laisse toi seul opérer un choix devant ce problème

Encore plus confus, le prince répondit :

- Qu'il en soit donc ainsi, je saurai demain si j'irai ou pas

La nuit fut bien dure pour notre cher prince. Un conflit interne se profilait à l'horizon ; conflit qui, pour lui, pourrait bien durer des décennies. Il sentait en lui la charge néfaste que devait incomber le fait d'être roi ; il se refusait de finir comme son père, qu'il ne considérait que comme un chef imbu de sa personne. Il semblait que la hauteur entachait la vie d'un homme, le détachait presque de la réalité humaine, c'est-à-dire de ses plaisirs aussi banals peuvent-ils bien être, pour le transporter dans un monde entièrement imaginé dans lequel on serait quelque chose de plus grand que les communs de mortel. Aucune joie en effet pour un roi, aucune plaisanterie ; seul ce qui pourrait contribuer à la gloire de son image compte.

Il se voyait déjà propulser loin de ses réflexions, de sa belle *humanité*, pour le bien du royaume, qui se renvoie au bien de son image royale. Dès ce moment le roi devient à ses yeux un objet, une représentation d'un quelque chose qui reflèterait ce qui devrait être pour perpétuer l'union d'un peuple et sa prospérité individuelle par une conciliation collective des intérêts généraux. Malgré les abus dont sont connues ces grandes autorités, elles sont nécessaires et, si jamais elles veulent bien jouer le rôle dont les a pourvus le peuple, elles se doivent adopter un certain mode de vie, appréciable et respectable pour leur statut. De là le prince conclut que ces autorités sont condamnées à refléter le concept idéaliste générale représentant ce qu'elles devraient être, quoiqu'elles ne le soient pas réellement.

Ces autorités sont donc des *constraints* de la société ; des personnes destinées à afficher ce qu'eux-mêmes et la société pensent qu'elles

devraient être ; en soi, une représentation terrestre du *gouvernement idéal divin, céleste*. Cette restriction de sa liberté de penser le déranger certainement ; cette vie ne lui était décidément pas destinée. Un roi se devait de tout faire pour le bien de son royaume ; le pourrait-il en conservant ses scrupules et sa réflexion ? Devait-il se transformer en cette opportuniste froid qu'était devenu son père ? Seul Dieu savait à quel point il aurait voulu être le petit frère et non l'ainé. Elano Berkley pouvait bien passer toute sa vie sans jamais monter au trône ; mais lui ne pouvait en échapper, il devra assumer cette tâche, qu'il le veuille ou non.

II. Le fameux colis

3

Dans cette bataille déjà perdue entre les ténèbres et la lumière, le soleil se profilant à petit feu à l'horizon, tandis que les étoiles laissaient déjà place à ce si beau ciel bleu caractéristique de la paix, trois hommes, robustes, se dépêchaient, aussi précipitamment que silencieusement, à pénétrer dans la chambre du prince, pensant que celui-ci ne serait pas encore réveillé. Ils pénétrèrent d'un pas assuré, sans aucune hésitation et envahissent la splendide pièce royale. Ils dégagent le grand rideau qui leur fait fasse et s'aperçoivent, à leur grande surprise, que la chambre était vide.

Le prince n'était pas dans son lit. Au moment où ils voulurent approfondir leurs fouilles, l'un d'entre eux se retrouva à terre. Le temps que le suivant réagisse, une lance lui parvint à la nuque d'un mouvement rapide et le contraint à se soumettre aussi à terre. Le dernier, sentant déjà la menace, sauta au lit et se munit d'une petite arme faisant partie de leur arsenal corporel et se mit en position de combat. Leur assaillant, comme il s'en apercevait bientôt, n'était autre que le prince qu'ils étaient venus chercher.

- Que me voulez-vous ? Interrogea d'une voix rude et menaçante le prince
- Veuillez agréer mes plus sincères excuses altesse ! Mais il nous a été donné ordre de vous mener de la manière la plus discrète

possible vers la salle d'audience où vous recevrez les détails de votre mission qui commence dès cet instant

Le prince ne sut quoi répondre ; il ne pouvait plus faire marche arrière. Il se devait d'agir, et non de réfléchir ; alors il dit

- Laissez-moi enfilez quelque chose et je vous suis.

Le soleil ne s'était pas encore emparé du ciel qu'ils étaient déjà tous dans la salle d'audience. Le prince se trouvait devant le roi et deux autres Généraux des provinces. Il n'entama aucune discussion, et ne put parler au roi des informations que Barnabette lui avait fournies. Il ne savait s'il était préjudiciable de lui en parler, sachant peut-être que la guerre prendrait fin après cette mission de première envergure qu'il se devait dès à présent de mener à bien.

- Il vous faut maintenant savoir, lui dit le roi, ce qu'il vous faudra faire durant votre mission
- Je vous écoute majesté
- Bien ! Nous avons reçu une information concernant le positionnement exact de l'enfant du roi du Dowanda dans l'empire Tangola au sud de notre royaume. Votre mission sera de ramener sain et sauf cet enfant au château pour qu'il nous serve, comme vous l'avez imaginé, de monnaie d'échange.

Juste après avoir fini de rapporter le détail important de la mission, le roi s'interrompit pour observer la réaction du prince. Richard ne put contenir sa surprise en apprenant qu'il devrait enlever un enfant, un simple enfant. Cela le dérangeait certainement ; un moyen aussi injuste et déloyal pour remporter une guerre ne lui était pas tolérable. Mais il ne s'en plaignit pas, il accepta cette mission pour le bien du royaume. La faute était au Zinzawa, et il devait se convaincre d'agir justement pour terminer cette guerre causée indirectement par cet empire maléfique. Il ne pouvait plus faire marche arrière

- Je suis bien disposé à accomplir ma mission, répondit-il au silence du roi
- Excellent ! Vous aurez une escorte de cinq membres de la classe guerrière étrangère ; ils te conduiront jusqu'à l'endroit voulu avant ce soir. Il vous faut être muni des outils discrets mais indispensables pour votre sécurité ; notre inconnu devrait aussi avoir une escorte à sa disposition.
- Entendu
- Votre mission ne doit pas durer plus de trois jours ; vous aurez l'un de plus rapides chars du royaume pour vous conduire en l'espace de dix heures de route. Il est bien possible que le lendemain nous perdions la trace de notre cible.
- Alors il faudrait nous retirer au plus vite
- Allez dans la salle de commandement ; vos coéquipiers vous attendent déjà et le char est déjà prêt. Vous avez quinze minutes à compter de maintenant. Allez !

Sous les regards de trois grandes autorités du royaume, le prince sortit de la pièce et se dirigea sans plus attendre à la salle de commandement. Il se refusait une quelconque intention de réflexion et laissa les événements le conduire vers cette aventure à haut risque. De toute façon, sa présence le rassurait qu'il n'arriverait rien de fâcheux à ce pauvre enfant et, aussi, lui montrait à quel point le roi accordait une importance primordiale à cette mission.

Pas de temps pour des présentations, il salua d'une manière assez brève les valeureux guerriers qu'il rencontra dans la pièce, et se démena aussitôt à se munir des armes idéales convenant à une mission d'intrusion. Aussi vite fait, ils se dirigèrent au dehors du château, où le char, dernier modèle, les attendait pour les conduire au plus vite. D'un instant de silence adieu, il se retourna pour contempler le château, comme il en avait l'habitude, avant de s'en aller à l'inconnu. C'est bien à ce moment qu'il

aperçut le roi, tout au-dessus, le soutenir de son regard indéchiffrable, mais qui l'incitait bien à tenir son engagement par rapport à cette mission. Il pouvait voir dans ce regard à quel point le roi y tenait. Quelque chose devait se cacher derrière une telle détermination, et il allait bien le savoir, lorsqu'il rentrera enfin de sa mission.

Le char fut lancé, et le groupe de six hommes s'en allèrent vers l'inconnu. Un voyage aussi long annonçait déjà la fatigue et le sommeil ; ils s'étaient pourvus de toutes les provisions nécessaires mais de rien de ce qui leur pourrait être une distraction. Ils n'osaient trop se regarder, et contemplaient chacun le paysage par ce chemin forestier qu'ils avaient engagé.

Richard méditait et repassait toutes les réflexions dont lui avait fait part l'inspecteur Barnabette. Il se questionnait enfin sur l'amour, une union avec un quelqu'un lui correspondant, comme le dit si bien son mentor. Cette idée l'allait d'un côté, s'imaginant la joie que devait être la rencontre avec un être partageant ses idées et contribuant à son bonheur ; mais de l'autre côté, entrevoyait déjà la tristesse et l'amertume contribuant au succès de ce sentiment lors des séparations.

L'homme peut toujours se tromper, encore est-il que l'amour est un *antipode de la réflexion* ; les deux ne s'entendant pas mais demandant un juste équilibre. Il n'avait pas trop d'expérience sur la chose amoureuse, au point *qu'il n'embrassa même jamais de femme de sa vie en ce moment* ; il menait sa vie de solitaire au regard de son maître bien-aimé. Si l'homme était un contraint, il se savait un jour finir par en aimer une. Il n'y pensait pas, mais cette expérience lui démangeait l'esprit, comme s'il *lui manquerait une connaissance bien utile, si jamais il mourait sans jamais avoir sillonné tous les horizons du plaisir de l'amour*. Un fruit est bon ou mauvais que lorsqu'on y a goûté de toute façon.

Le soleil dépassait déjà le milieu du ciel, quand le char s'arrêta. Le prince interrompit aussitôt ses réflexions et prépara son esprit au combat. L'un des guerriers, dont le nom était Ariel, prit la parole :

- Il ne nous reste plus que trois heures de route entre deux pauses ; il nous faut s'entendre dès à présent

Ils prirent tous une posture attentive dévisageant de leurs yeux le grand guerrier qui se tenait devant eux. Le prince se rendit déjà compte qu'il n'était pas maître à bord, et qu'il se devait une bonne collaboration à l'esprit d'équipe pour une mission aussi délicate.

- Premièrement, commençait Ariel, il nous faudra laisser le char à l'extérieur de la ville où nous nous rendons sous la surveillance de notre conducteur, près de la frontière. Le renseignement d'un espion nous dit où est logé l'enfant en ce moment, mais il n'est pas certain à l'heure précise s'il y est encore. Nous savons juste qu'il quittera probablement la ville demain pour rejoindre le Dowanda. Dès notre arrivée, nous devons nous mettre sans repos à sa recherche et le sortir au plus vite de la ville, sans attirer toutefois l'attention. Soyez prêt à éliminer son escorte sans aucune hésitation. L'espion nous a donné une description assez vague de l'enfant, si ce n'est qu'il se fait appeler Daniel et que son teint est assez remarquable à cause de sa beauté pour qu'il ne veuille pas paraître au grand jour. En soi, c'est un beau petit bonhomme qu'il nous faudra nécessairement retrouver dans le logement qui nous est indiqué si jamais nous voulons être sûrs de détenir le bon.
- Aucune autre description supplémentaire ? demanda le garde à la droite du prince. Sa préoccupation était certainement partagée.
- Nous n'avons pas pu avoir d'autres renseignements ; cet enfant est bien caché. Cependant l'information est bien vraie ; il se trouve exactement dans l'endroit qui nous a été désigné et il nous faut arriver au plus vite si nous ne voulons pas le perdre. A notre chance

ils se sont placés à la frontière de la ville, comme pour la quitter plus facilement.

- Comment l'empêcher de crier au secours ? Demanda le prince, remarquant aussitôt l'intérêt qu'il représentait dans l'équipe par la manière dont il lui fut donné attention
- Nous avons ce liquide soporifique que nous nous proposons en premier lieu d'utiliser pour endormir son escorte. Si nous ne le pouvons pas, nous devons éliminer l'escorte et endormir l'enfant.
- L'enfant n'est pas guerrier ? demanda encore Richard
- Il faut dire que nous n'en savons pas grand-chose mais il faudra le supposer. Une fois la capture faite, il faudra retourner à pied jusqu'au char. Cela prendrait bien par la voie principale deux heures du temps. Et par la forêt peu fréquentable, une heure de plus. Dans tous les cas la situation nous dira quel chemin prendre. Ainsi dit, alimentons-nous et continuons notre route.

Le soleil ne leur était pas favorable en cet après-midi ; ils s'apprêtaient pourtant à exécuter une mission bien dangereuse. Richard se départageait entre la religion chrétienne et de celles qui jonchaient le royaume. Mais en ce moment, il se proposa d'adresser une silencieuse attention à l'être qui, pour lui, serait l'auteur magnifique de son être, et même de l'univers entier. Il se refusait au meurtre ; tuer en pleine guerre ne lui était qu'un moyen de repousser une attaque. Cependant, l'idée qu'un simple enfant dont on ignore l'âge servirait de moyen de pression et serait le centre d'intérêt de cette mission le dérangeait l'intérieur ; il sentait que cette mission pourrait le conduire à sa fin.

Enfin quelque chose de particulier s'en dégagait, à chaque fois qu'il s'approchait de cette ville. Une si mauvaise impression, aussi inexplicable était-elle, tourmentait son intérieur. Mais devant ces nobles guerriers, il ne pouvait faire marche arrière ; il était le prince, et le futur roi. Il y aurait beaucoup plus de fierté si le royaume disposait assez d'homme pour

anéantir la résistance de l'ennemi, mais le roi ne le voyait pas ainsi. La fin pour lui justifie le moyen. Tandis que pour le prince des mauvaises méthodes annulent la valeur des résultats, aussi bons soient-ils. Il devait enlever un enfant innocent, innocent. Qu'en dirait Barnabette ? Il ferma ses yeux, et se dit y réfléchir quand il rentrerait au royaume, la mission accomplie. Il ne pouvait faire honte au roi ; il ne le voulait pas.

4

Ils arrivaient aux environs de seize heure au Tangola et s'arrêtaient à la frontière. Leur conducteur était la clé pouvant les ramener au royaume. Il ne fallait que rien ne lui arrive. Ariel le commanda de se cacher avec le char dans un lieu indiqué et de les attendre le temps qu'il faudra, environ deux jours.

- Bien, commença Ariel s'adressant aux autres, nous avons atteint notre destination. Il ne nous reste plus qu'à traverser cette forêt pour atteindre la ville et ainsi accomplir notre objectif. L'espion nous attend dans un petit hôtel au bord de la frontière, à 100 mètres du lieu où serait le fameux enfant. Nous arrivons en groupe, et notre corpulence guerrière pourrait être sujet à des suspicions, c'est pourquoi nous nous proposerons de pénétrer la ville sous le déguisement des serviteurs transportant des bois. Nous avons les habits adéquats dans le char, comme prévu. Nous arriverons peut-être tard, mais ce sera le moment parfait. S'ils sont toujours au même endroit, nous pénétrerons à minuit et ravirons l'enfant au prix d'une lutte jusqu'au sang s'il le faut. Ne parlez à personne une fois à l'intérieur de la ville, et n'attirez pas l'attention ; la moindre erreur pourrait nous être fatale. Ainsi dit, préparons-nous

Ils se mirent directement en mouvement. Le conducteur se cacha sous la brousse, où il devait prier ne pas être aperçu par qui que ce soit. Nos guerriers se déguisèrent en serviteurs, et pénétrèrent la forêt. Ils devaient à tout prix la franchir avant la nuit, ne connaissant pas les dangers qui pourraient surgir dans l'obscurité. Chaque mouvement, chaque son qui pouvait émaner de nulle part était sujet à une profonde analyse, craignant la surgie soudaine d'un prédateur quelconque. Ce fut certainement les plus longues heures de leur vie.

Le prince n'était pas cet être délicat s'occupant de son image extérieure, ou de s'assurer de ne pas se casser un ongle ; mais un guerrier, ayant déjà embrassé la mort à plusieurs reprises. Il était à son aise, et s'occuper tant de ses arrières que de ceux de ses compagnons. Déjà même une fois il put empêcher une morsure certaine au noble Ariel, l'empêchant une mort ridicule avant d'avoir atteint le champ de bataille.

Le soir s'annonçant, un bruit étrange vint retentir dans leurs oreilles. Une sorte d'activité se déroulait droit au Nord et s'intensifiait à mesure que ceux-ci avançaient vers elle. Soudain, un son audible parvint à leurs oreilles, son qui émerveilla nos chers guerriers. C'était un chant. Ils avaient enfin pu atteindre la ville. Comme ils le pensaient, ils ont pu rencontrer en dehors de la ville de travailleur de bois, qui acceptèrent volontiers sans trop poser des questions leurs aides à moindre coût.

Ils pénétrèrent la ville, sous le bon déguisement, chargés des bois et des chariots. Après être payé, ils se mirent en quête de retrouver le petit hôtel : *Bonne aventure* où ils devaient retrouver l'espion qui put apercevoir le fameux enfant.

- Pouvez-vous nous aider cher madame ? Demanda Ariel à une passante. Elle était la seule portant un visage agréable à l'approche.
- Que voulez-vous messieurs ? Demanda-t-elle, d'une de ces politesses quotidiennes

- Pouvez-vous m'indiquer où se trouve le petit hôtel *Bonne aventure* ?
- Vous êtes étranger ?

Cette question fut certainement très dangereuse, et mit en panique les guerriers et le prince, beaucoup plus que leur escapade à la forêt.

- Nous ne sommes tout simplement pas du quartier
- Excusez ma question, dit-elle constatant la réaction qu'elle produit, je puis volontiers vous indiquer votre chemin
- Excellent ! Mais si vous nous y conduisiez, nous vous accordons 1000 pièces de monnaies

C'est bien tout ce qu'ils avaient gagné. La proposition fut aussitôt bien perçue

- Si vous me prenez par les sentiments ! Allons-y donc

Le chemin n'était pas difficile à retenir. Ils purent arriver au bout de 20 minutes de marche. Ils constatèrent bien que le côté frontalier de la ville n'était pas habité par ceux de la haute société, mais par des individus de la basse classe. Des petites maisons, de moyenne construction, et des routes mal entretenues ; voilà bien ce que caractérisait les lieux où se terrait le petit enfant du Dowanda. Une cachette idéale pour un prince.

Ils arrivèrent au petit hôtel, qui devait au moins être appelé le moyen hôtel de par sa taille au vue des habitations voisines. La femme les quitta aussitôt payée, n'ayant certainement pas apprécié un groupe de serviteur aussi réticent à toute conversation.

- Nous cherchons monsieur Mulubay ? Demanda Ariel au maître d'hôtel
- Euh oui Monsieur est au dernier étage, troisième chambre

L'hôtel de deux étages était bien accueillant et devait incomber une certaine fortune pour y avoir droit à un logement. Ils montèrent aussi vite, espérant que personne n'ait sujet de raconter que six étranges serviteurs

logent dans un hôtel au-dessus de leur moyen. Ils arrivent et toquent à trois reprises. Quelqu'un ouvre, et un petit bonhomme y sort.

- Faites-les entrer, dit une voix derrière le bonhomme

Le bonhomme fut surpris que ce soit des serviteurs, et six en plus.

- Ah quelle bonne surprise ! Vous pouvez sortir, allez ! sortez, disait-il au bonhomme pour se retrouver seul avec les six compagnons. Vous avez passé une bonne randonnée ? demanda-t-il une fois seules.
- Vous êtes bien la personne que nous devons voir ? Demanda Ariel, le fixant d'un air assez rude
- Vous êtes venus récupérer le colis à ce que je sache. Sinon vous n'auriez pas toqué trois fois comme je vous l'avais demandé

Une forme de satisfaction les envahit aussitôt ; c'était bien leur homme. C'était déjà le soir quand ils se retrouvaient autour d'une table pour discuter de la mission.

- Comment savez-vous que c'est bien le colis que nous recherchons ? Demanda le prince. Mulubay ignorait sa vraie identité.
- Ces personnes ne sont pas très discrètes. Le colis se cache le corps de son long habit, et son visage n'est jamais perçu. Les quelques personnes qui l'ont vu en personne témoignent de sa beauté. Les gens ici parlent, et l'un affirma que ce colis serait bien...enfin notre colis (ils s'empêchaient de prononcer le mot magique). Il est protégé d'une escorte d'au moins sept hommes à ce que je sache maintenant. J'ai engagé certaine personne, et j'ai pu avoir la confirmation de l'information que je vous ai envoyé. Je me couperais la main si elle était fausse.

Il l'affirma avec assez de vivacité pour convaincre ces six guerriers, le prince notamment. Ariel continua les interrogatoires.

- Comment rencontrer ce colis ?
- Elle se terre dans le jardin d'un certain noble vivant à environ 100 mètres d'ici. Les personnes qui y s'occupent ont été de bonne source d'information. Le colis se cache dans un recoin entouré des roses, où devait séjourner le gardien. Il ne sort presque jamais, et est toujours sous la surveillance d'au moins deux hommes robustes.
- Il est confirmé que le colis quittera demain le lieu ?
- Oui ! La servante a bien entendu dire qu'ils devaient rejoindre le Dowanda dans moins de 48 heures, donc demain.
- Connaissez-vous le pourquoi de la visite de ce colis en cet empire ?
- Je ne le sais vraiment, mais plusieurs parlent d'une alliance entre le Dowanda et le Tangola. Peut-être à cause de cette guerre...
- Une alliance ! Intéressant, il faudra que vous nous conduisez cette nuit, à minuit, dans ce jardin.
- Je comprends, vous devez attaquer dès ce soir. Je vous décrirai le lieu avec exactitude

Il prit du papier et commença à leur faire un plan. Ils passèrent quatre heures à examiner la situation sous tous ses angles et échafaudèrent un plan d'attaque. Ils pensaient leur avoir par surprise s'ils voulaient avoir une chance de tous les maîtriser. Avant le moment fatidique, Ariel se tourna vers le prince.

- Cher prince ! En ce qui concerne le roi, vous êtes la pièce maîtresse de notre mission. Mais aussi, pour nous, vous êtes l'élément indispensable qui doit absolument survivre quoiqu'il advienne. Nous ne vous demanderons pas de rester en arrière, mais d'être au-devant de la scène et de capturer l'enfant, pendant que nous maîtriserons les autres.

La proposition fut bien comprise par le prince, qui se soumit à l'avis et humilité de ce fier guerrier.

- Nous ferons ainsi tels que vous l'avez proposé. Mais je suis prêt à me battre, si la situation l'exige.
- Je n'en attendais pas moins de vous

Ainsi dit, ils se préparèrent à sortir dans cette heure tardive. Ils s'entendirent pour sortir divisés, afin de ne pas attirer l'attention de qui que ce soit. Quinze minutes avant minuit, ils étaient dehors et avançaient vers leur cible. Heureusement pour eux, très peu de passants arpentaient la rue, lesquels d'ailleurs semblaient détourner leur visage de qui que ce soit, voulant certainement éviter des ennuis potentiels avec des mal intentionnés. Ils avançaient à pieds fermes, dans une pleine assurance ; mais en eux brûlait cette flamme qu'induit la peur de l'inconnu.

Nul ne pouvait être certain de ce qui pouvait se passer, et pour une telle mission, dont la paix de tout un royaume en dépendait, on pouvait bien comprendre que la tension fasse vaciller l'esprit de ces guerriers. Le prince aussi sentait cette sensation ; il désirait moins accomplir cette mission, la trouvant déloyal, mais désirait certainement plus ne pas abandonner ses compagnons et se charger de son engagement déjà tenu. Un homme ne recule pas après un accord, c'était un principe. La faute commise devait être assumé, jusqu'à son terme.

Ils arrivaient au bout d'un certain nombre de minutes à la ruelle conduisant vers le jardin. Malgré l'heure, deux hommes étaient postés à l'intérieur de la grille munis de leurs lances et certainement d'autres armes non visibles dans cette obscurité. Il fallait un plan et vite pour pouvoir pénétrer l'enceinte sans trop attirer l'attention.

Ariel prit l'initiative de grimper dans l'un des toits faisant face au jardin afin de bénéficier d'une meilleure vue sur le positionnement de chacun de sept hommes qu'ils avaient à écarter pour accomplir au mieux leur enlèvement. Quinze minutes plus-tard, il était redescendu, mais pas d'une bonne mine. Quelque chose allait mal tourner, certainement.

- Nous avons un problème ? demanda l'un des guerriers, laissant échapper au ton de sa voix une légère anxiété.
- A peu près, tout dépend de la stratégie que nous aurons à exécuter, répondit Ariel, d'un ton mal assuré
- Il nous serait difficile de les faire tous endormir sans en manquer un ? Demanda aussitôt le prince, comprenant déjà le problème qu'entrevoyait le noble Ariel
- Ils sont malheureusement éparpillés ; ils surveillent toutes les zones. Nous ignorons s'ils dormiront.
- Nous ne pouvons ainsi éviter l'affrontement physique en dépit de leur avantage numérique, lança un autre guerrier, semblant déterminé à tout.
- J'ai une idée !

Et c'était l'idée du prince. Il essayait bien de faire marcher la machine logique que lui avait implanté le renommé inspecteur pour sa bonne science au combat. Là il en fit une démonstration, aussi simple parut-elle lorsqu'elle fut énoncée.

- Nous ferons ainsi, et je me porte volontaire ; dit Ariel, imposant sa décision au ton de sa voix.

L'idée fut ainsi acceptée et montée en dix minutes. Mulubay se cacha dans les environs, et s'assura avoir une bonne vue sur le déroulement des opérations, devant au cas d'échec et mort total prévenir les autorités supérieures auxquelles il rendait des comptes. Le prince, dans tous les cas, était celui qui devait capturer l'enfant, et les autres étaient tenus de le protéger, quoiqu'il arrive. Il fit un signe de main et l'opération fut lancée.

5

Une pierre toucha la grille d'entrée où étaient postés de l'intérieur les deux guerriers ennemis. Ils sortirent aussitôt voir ce qui se tramait, et aperçurent deux serviteurs en train de se bagarrer. Soudain un cri retentit et l'un d'eux tomba raide mort à terre. Les guerriers vinrent aussitôt intervenir mais le coupable fuit en poussant des cris hauts et forts. Pendant que l'un alla à la poursuite du fuyard, l'autre examinait le blessé à terre. Un coup de derrière et le guerrier fut assommé. Deux autres guerriers ennemis sortirent dehors et s'excitèrent à la vue de deux individus gisant par terre dont l'un leur était familier.

Juste au moment où ils atteignirent les blessés, une sorte de bruit de verre cassé se fit entendre, et de la fumée en jaillit. Le temps de se mettre sur leurs gardes, ils perdirent connaissance au côté de leur compagnon, les guerriers du prince sachant comment se protéger de cette fumée assoupissante. L'un des guerriers du prince sortit une lame et blessa les guerriers ennemis à la jambe, de manière à leur empêcher une quelconque course poursuite. Au moment où il finissait de les handicaper, une lance sortit de nulle part et le traversa le dos. Il put à peine apercevoir ses ennemis qu'il était déjà mort. Deux guerriers ennemis étaient sortis à l'improviste et s'attaquèrent à lui. Le combat semblait inévitable.

Au moment où ces deux guerriers arrivèrent au lieu de l'accident, les restes des guerriers du prince jaillirent et combattirent l'ennemi. Au comptage, six ennemis semblaient déjà dehors ; ce qui permit au prince de se faufiler et pénétrer le grand jardin rectangulaire de ces modestes lieux. Un garde, heureusement pour le prince, se tenait devant une porte en forme de grille, faisant certainement le gué devant la cachette de l'enfant. Richard se déplaça furtivement et, dans une vitesse fulgurante, porta un coup assourdissant au pauvre guerrier pris à l'improviste. Le problème réglé, il était prêt à récupérer le colis, le fameux colis.

C'était un spectacle assez paradoxal ; il s'est vu figé, admiratif, dans une pièce d'une beauté parfaite et harmonieuse pour commettre un acte ignoble et barbare. Il n'y voyait personne, qu'un tas de pétale de rose faisant une sorte de cercle autour d'une petite source d'eau ovale faisant jaillir de la bouche d'une belle statuette d'une déesse au nom d'*Augustine* une petite quantité d'eau. Le lieu était entouré de lampe, sur le sol comme au-dessus, et faisait resplendir la beauté de la scène dans tous ses recoins. Richard resta un instant sous une pleine contemplation de la beauté qui s'offrait à lui, puis, entendant un bruit dehors, se ressaisit et continua sa mission tel qu'il se le devait.

Bien qu'il semblait ne pas avoir d'âme qui vive dans ce lieu, son sens intérieur lui disait que le colis était bien là. Il inspectait le lieu, observait chaque trace qu'il pouvait apercevoir afin de chercher un indice lui révélant la cachette de sa proie. Au côté de la source d'eau, il vit un pétale de rose un peu amoché, et sembla en déduire quelque chose. Il inspecta encore vivement les alentours, cherchant une sorte de passage qui serait possible d'emprunter. Soudain, il revint devant la source d'eau et tint encore une fois le pétale de rose dans sa main. Alors il dit :

- Je vous ai démasqué ; sortez de là avant que vous vous noyiez

De la source d'eau sortit quelque chose de surprenant, et aussi inattendu pour le prince. Ce n'était pas le gamin, mais c'était la gamine ; et encore,

ce n'était pas la gamine, mais c'était une femme, une ravissante jeune femme.

- Comment ! que faites-vous... l'enfant est donc...

Il essaya malgré sa stupeur de l'aider à reprendre respiration. Elle retint son souffle pendant plus de deux minutes ; un bel exploit aux yeux du prince. C'était peut-être une jeune femme, mais pas n'importe laquelle. Finalement, elle revint à elle.

- Que voulez-vous sale infâme ? De l'argent ? lui lança-t-elle d'un regard de mépris. Mon père vous en donnera autant que vous en voulez, juste après vous avoir décapité.
- Je ne me suis donc pas trompé ; aussi belle selon les dires, aussi parfaite à la vue. Vous êtes la princesse, l'enfant du Dowanda que nous recherchons

La situation était bien drôle. La princesse le dévisagea assez surpris par ses paroles. Il était venu la kidnapper, mais il ne correspondait pas au profil d'un malfrat sans cœur et sans tête. Un individu de la sorte ne l'aurait pas autant magnifié pour sa beauté avec ce regard décrivant tout sauf de la perversité. Qui était-il donc ?

- Pourquoi voulez-vous de moi ? dit-elle, beaucoup plus calme mais dans une posture défensive
- Je ne suis certainement pas là pour une palabre. Vous allez m'excuser mais il vous faudra venir avec moi
- Et si je refuse ?
- Ce n'était pas une proposition
- Qu'ai-je à y gagner ? je ne viendrai guerre

Le prince sourit face à ce comportement aussi relax en face d'un individu qui pourrait lui être dangereux. Elle n'était pas une pleureuse, ni une femme faible. Le prince regarda ce qu'il avait entre sa main droite et dit :

- *Je t'offrirai une rose, ou juste, un pétale de rose*

Elle rit d'un de ces rires ironiques, dans ce paradoxe entre la situation et la plaisanterie du prince.

- Vous êtes un ignoble personnage.

Elle le dit non de plein cœur, car la figure du prince était bien loin du seuil de la mocheté. Elle le dévisagea presque dans un instant de rêverie, se demandant comment cet homme pouvait bien être quelqu'un de dangereux.

- Je suis un fier guerrier de Nimuiyka et j'accomplis ma mission...

Il ne finit pas ses mots qu'un guerrier entra dans la pièce. Heureusement ce ne fut pas un ennemi, mais il était blessé. Quelque chose n'allait certainement pas selon l'expression inquiète que celui-ci affichait.

- Que se passe-t-il ? demanda aussitôt Richard
- Nous avons maîtrisé nos ennemis mais ils n'étaient pas les seuls à faire la surveillance. D'autres sortirent de nulle part, certainement dissimulés dans une maison non loin du jardin, et vinrent nous attaquer. Ils étaient une dizaine et nous avons fait tout ce que nous avons pu, mais je suis le seul survivant. Allez-y maintenant avant que les restes n'arrivent ici ; je vous ferai gagné du temps.
- Mais...

Le prince termina à peine ses mots que le guerrier assena à la princesse un coup violent pour la rendre inconsciente.

- Je me doutais bien que ce serait une gonzesse ! ricana-t-il assez vulgairement. Je les entends arriver. Sortons et allez par derrière, je vous couvrirai

L'heure n'était plus à l'hésitation. A peine sortis qu'ils virent trois ombres entrer dans le jardin, armés d'une lance. Le prince avait porté la princesse sur son épaule, et s'en fuit par derrière après un bref salut d'adieu avec son compagnon. Voilà bien ce qui le motiva au plus haut point à accomplir sa mission, quoiqu'il en coûte.

Il entendit le bruit de la bataille derrière lui ; il savait que son guerrier ne tiendrait pas longtemps. Il se retenait d'être submergé des sentiments, pitié ou tristesse, qui pourraient déranger à son esprit au moment présent. Il lui fallait la plus haute concentration possible pour pouvoir s'en sortir. Il regagna la rue, déserte, et revint en hâte à l'hôtel qu'ils avaient laissé plus-tôt. Nul ne put les voir s'en fuir ; c'était un coup de chance.

L'heure tardive le permit de ne pas se faire remarquer. Il arriva à la porte et l'enfonça d'un coup de pied. Il entra avec sa victime dans la chambre d'hôtel et la déposa aussi tendrement au sol. Ce serait un gâchis aussi bien pour un criminel d'éliminer une telle beauté. Au moment où le prince se redressait, quelqu'un, de derrière, lui porta un coup à la nuque et il en fut assommé. La personne se tint au-dessus de lui et regarda son visage. Il était bien surpris de constater que c'était l'un des individus qu'il ne s'attendait plus à revoir.

III. Escapade à la forêt

6

Au petit matin, la nuit étant passée, le prince se réveilla, un peu lourd, et s'assit, non conscient encore des événements. Il regarda à sa gauche, et vit une belle jeune femme attachée, un tissu à la bouche, le dévisageant d'un air meurtrier. Il sursauta aussitôt

- Mais qu'est-ce que...
- Vous avez bien dormi je présume ? dit l'homme à sa droite

Il se retourna et le regarda, celui qui avait pu l'avoir de derrière.

- C'est vous
- Oui moi, Mulubay ; j'ai bien cru que vous étiez tous morts ma parole
- Qu'en est-il des autres ?
- Ils sont tous morts apparemment

Et il le disait sans apparente préoccupation. Le prince en fut désolé. Il pensait avoir échoué, bien qu'il put avoir le colis entre ses mains.

- Voilà donc pourquoi ils ont donné leur vie. J'espère que vous pourrez la ramener saine et sauve jusqu'au royaume.
- J'honorerais ainsi leurs sacrifices ; je n'ai guère le choix
- Vous devez savoir que cette jeune femme est recherchée un peu partout ici. Une récompense vient d'être annoncée pour qui ramènerait une femme ayant sa description au jardin que vous avez attaqué hier la nuit.

Il eut l'air bien préoccupé par cette nouvelle. La tâche devenait encore plus ardue.

- Ce n'est pas le seul problème voyez-vous.
- Quoi d'autres encore ? Sa question laissait entrevoir une colère grandissante dans le stress
- Une fuite comme quoi cette femme serait la princesse est sortie. Plusieurs malfrats sont à ses trousses désormais. Elle pourrait bien se faire kidnapper par d'autres et même être tuées

La princesse ouvrit grands les yeux. De la peur sembla se dessiner entre les lignes de son visage. Elle bougea un peu pour qu'on lui laisse libre de parler. Le prince lui enleva le tissu pour entendre sa préoccupation

- Voici donc où en est les choses à cause de vous. Votre mission a échoué ; rendez-moi à mes gardes ou à un ami que j'ai en ce lieu et vous aurez la vie sauve

Il rit de colère

- Je ne puis faire une chose de ce genre. Il n'est plus temps de faire marche arrière ; nous en sommes trop loin. Gardez-vous de me compliquer la tâche

Elle sembla se fâcher

- Nous allons tous mourir si vous ne réagissez correctement. Vous ne pourrez me faire sortir avec vous sans que l'on soit aperçu. Et mes gardes doivent surveiller les frontières ; vous êtes bloqué. J'ai un garde spécial se nommant Edouard dans le palais du noble qui nous a permis d'avoir refuge dans son jardin. Remettez-moi à lui et vous vous en irez sain et sauf

Il rit de plus belle

- Serait-ce de la menace ? Rien ne me ferait abandonner ma mission au point où j'en suis. Prenez donc garde à vos paroles, s'énerva-t-il.

- N'ayez de crainte cher guerrier, dit derrière Mulubay, j'ai un moyen sûr, ou plutôt sûr, pour vous faire sortir de la ville. Mais il vous faudra après traverser la forêt.

La nouvelle fut mal prise par la princesse ; le prince se releva et le regarda, bien dans les yeux.

- Nous devons alors aller maintenant, sans plus tarder.

La rue était désormais bien plus dangereuse que la forêt qu'ils avaient à affronter, si jamais ils arrivaient à sortir de la ville. Aucun d'entre eux n'aurait pu imaginer la tournure qu'avaient prises les événements ; le simple enlèvement se transforma en une poursuite mortelle impliquant de centaine d'individu. Richard s'imprégna de son mental d'acier que lui avait donné des années de service dans la classe guerrière et automatisa son esprit en une réussite à tout prix. Il s'était déjà fait un nom pour sa persévérance, et il se devait d'en faire honneur encore aujourd'hui.

La princesse fut encore endormie avec un de ces liquides soporifiques qu'heureusement Ariel conserva dans cet appartement. Elle fut ligotée et emballée dans des pagnes de manière à faire croire à une marchandise qu'on viendrait d'acheter.

Sortir était possible, mais loin d'être simple. L'idée de Mulubay était bien dangereuse si jamais elle fut percée à jour par l'un des gardes de frontières. Il fallait déjà soudoyer un individu qu'il ne connaissait encore pour qu'il accepte de jouer le jeu jusqu'à la forêt. Le prince examina la situation, et n'eut d'autre choix que de se plier à l'avis de son bienfaiteur.

Ils placèrent la princesse dans ce qu'ils appelaient un pousse-pousse, une sorte de case à bois rectangulaire pourvue de roue permettant de la faire déplacer en transportant des objets, et ils se mirent en marche. Mulubay avança l'idée de soudoyer l'un des hommes qui vont à la forêt pour y rapporter du bois et ainsi faire passer le prince discrètement en tant que serviteur. Cette activité était bien importante pour la survie de cet

endroit de la ville ; ils vivaient du bois qu'on leur vendait chaque matin. Mais ce ne serait pas aussi facile de faire traverser cette charrette sans qu'elle fut sujette à une inspection.

Mulubay jouait le noble, et le prince le serviteur. Richard poussait le pousse-pousse contenant la princesse priant qu'aucun passant n'aurait curiosité de savoir ce que pouvait bien être cette chose emballée. Ils parcoururent une dizaine de mètres quand Richard aperçut un homme qu'il fut ravi de revoir. C'était celui qui les avait embauchés à transporter des bois lorsqu'ils venaient d'atteindre la frontière de la ville. Richard proposa aussitôt d'aller l'aborder.

- Je vous souhaite le bonjour cher monsieur, le salua de la main Mulubay lui tendant directement 2000 pièces de monnaie.
- Mais qu'est-ce que...
- Je vous en prie, passez-moi les politesses d'usage. Je suis ici pour nous aider vous et moi

Un sourire se dessinait chez leur homme lorsqu'il se mit à compter son argent

- Mais que voulez-vous ? demanda-t-il avec tout également
- Juste que vous me rapportiez le meilleur bois que vous aurez à trouver dans la forêt. C'est ce serviteur qui me vous a recommandé

Il regarda le prince et se souvint bien de lui.

- Ah ce monsieur ! Il serait assez difficile de passer les gardes mais j'en connais au moins un qui pourrait me faire grâce pour cette journée.
- C'est bien tout ce que je voulais entendre. Vous avez ici, fit-il en lui désignant le paquet qu'il y avait dans le pousse-pousse, un ustensile bien cher qui vous aidera certainement dans votre besoin. Le serviteur ici présent vous sera d'une grande aide pour l'utiliser.

- Je ne puis qu'en être ravi. Je n'ai qu'à laisser mes outils
- Au grand jamais non ! Apportez tous vos outils, et placez-les dans la charrette. Réussissez votre mission et je vous garantis le double de ce que vous avez déjà
- Ah s'il en est ainsi, dit-il joyeusement, allons-y

Pendant qu'il se dirigeait pour sortir ses outils, le prince donna ses dernières consignes à Mulubay

- Vous allez envoyer un message au roi à mon sujet, lui spécifiant être en possession du colis. Vous lui direz de dépêcher aussitôt des chars à ma rencontre, et que certainement nous nous croiserons en route. Je vous souhaite la bonne journée et vous adresse tous mes remerciements

Ils se serrèrent la main et se quittèrent. Mulubay se retourna d'un pas vif et disparut aussi vite de l'horizon. Les outils placés dans le pousse-pousse couvraient assez bien la princesse dissimulée. Il ne restait plus désormais qu'à quitter la ville, sain et sauf.

Des gardes faisaient la ronde de tout côté pouvant laisser place à toute personne de quitter le territoire, voulant empêcher aux criminels de quitter la ville. Ils n'espéraient pas tant retrouver la princesse en vie, mais désiraient ardemment éliminer les criminels avant qu'ils ne parviennent à quitter le territoire. En vérité, le roi du Dowanda avait pourvu à la princesse une escorte de 20 gardes pour aller au Tangola pour une certaine affaire. La nuit du kidnapping, étant la dernière nuit, seuls sept gardes étaient restés faire le guet ; trois dont le fameux Edouard étaient dans l'appartement du noble bienfaiteur de la princesse, et les 10 autres étaient dans un autre appartement vide proche du jardin. Ils faisaient la surveillance tour à tour, pendant que certains se reposaient, d'autres étaient debout.

Edouard, le garde personnel de la princesse, engagea d'autres gardes et mit au courant le grand chef du Tangola sur la situation. Il plaça une

grande surveillance aux frontières et était lui-même le chef des opérations, en attendant que les guerriers de l'empereur du Tangola arrivent sur les lieux. Richard savait être mort si jamais quelqu'un découvrait son identité, ou même kidnappé afin de faire subir une pression à Nimuiyka, au même regard qu'était sa mission. Il avait le bon déguisement, le bon pousse-pousse dissimulant parfaitement la princesse, et un bon travailleur soudoyé jusqu'à l'os ; cependant, il n'en demeurait pas moins inquiet de la tournure que pouvaient prendre les événements.

Ils avançaient inquiets vers un garde qui les regardait déjà venir. L'homme qu'ils avaient soudoyé s'appelait Félix, et il souriait déjà au garde qui les attendait.

- Je savais que tu ne manquerais pas à l'appel mon cher Pierrot
- Je crains que tu ne puisses pas passer, répondit le garde
- Comment ! Après toutes ces années d'entraide, tu me lâches aujourd'hui ! Je ne t'ai certainement pas connu comme ça mon cher ami

Il feignait bien l'indignation. Il se retournait comme s'il se décidait à faire demi-tour.

- Attend ! Soit, tu m'as été d'un grand secours lors de la maladie de ma mère ; je te laisse passer couper tes bois, mais juste pour une heure et une seule.
- Je savais bien qu'on se comprendrait, disait-il en riant comme il savait bien le faire, ce me prendrait moins de trente minutes ; j'accomplis une commande spéciale pour un prix spécial vois-tu

Le prince souleva sa tête. Le dingue, il allait tout gâcher.

- Ah bon ! Qui est donc cette personne ?
- Je ne sais que son argent me ferait travailler trois heures de plus...
- Nous devons nous dépêcher, intervint Richard aussitôt, il ne faudrait pas l'offenser de notre retard et manquer notre argent

- Ah qu'il est malin le petit ! Désolé mon cher, disait-il en le tapotant l'épaule, mais nous devons aller. Je te promets une bonne part du butin.
- Je t'en serais bien reconnaissant. Allez-y avant qu'un autre garde arrive.

Il n'avait pas besoin de se répéter. Aussitôt le prince poussa la charrette et commença à avancer vers la brousse. Pendant qu'il passait, le garde Pierrot observa étrangement le pousse-pousse. Richard ne s'en préoccupa pas, quoiqu'inquiet, et avança sans le regarder. On pouvait bien sentir qu'il voulait inspecter la charrette mais à cause de Félix, il s'en préserva. De toute façon c'était un ami, ou presque, qui l'avait bien aidé. Il les laissa passer empli de doute, attendant que les trente minutes précises passent pour les voir revenir.

Ils passèrent, miraculeusement. Le prince voyait petit à petit sa mission arriver à son terme, et sourit de cette première victoire. Dix minutes plus-tard, ils exploraient déjà les débuts de la forêt où Félix comptait bien récupérer les bois qu'il avait promis à Mulubay. Pendant que celui-ci observait un certain arbre qui l'intéressait, Richard sortit de sa poche un habit qu'il imprégna d'un liquide bien étrange. En un instant rapide, le prince immobilisa Félix et le mit à terre en recouvrant son nez de cet habit imprégné. Mission accomplie, il ne lui restait plus qu'à traverser la forêt, cette forêt dangereuse.

Il sortit la princesse, l'enleva ce pagne qui la recouvrait et se mit en route selon le chemin qu'ils avaient emprunté avec le regretté guerrier Ariel. Malgré le poids de la princesse, il ne pouvait se permettre une minute de replis ; il devait au moins parcourir la moitié de la distance qu'il lui fallait traverser avant de penser se reposer. L'effet du soporifique durait au moins deux heures du temps ; il n'avait donc pas à se faire de Félix, qui ne pourrait se réveiller que lorsqu'il s'approcherait déjà de la frontière finale.

7

Après quarante-cinq minutes à porter la princesse, son corps de guerrier ne pouvait en supporter davantage. Il s'assit et se reposa pour une bonne dizaine de minute avant de recommencer son parcours. La princesse était juste devant lui, endormie. Il ne put s'empêcher de penser dans une rêverie passagère que ce soleil matinal émerveillait encore plus sa beauté. Son teint mi noir, mi clair ; ses yeux étrangement petits, mais décrivant une belle orbite se dessinant parfaitement en dessous de ses sourcils. Une lèvre si attirante, si douce, dans un visage dépourvu de ces maltraitances que faisaient subir les femmes à leurs visages pour une beauté encore plus attirante. Cette princesse gardait son visage naturel, ce qui pouvait déjà bien décrire son être intérieur. Elle atteignait le mètre septante, dans un corps splendide, harmonieux du devant au derrière. Elle était agréable à la vue, et le prince se surprit lui-même dans une attirance inconditionnée.

Comment autant maltraité un tel joyaux ? Comment la ravir de force pour une simple cause politique ? Son acte était barbare, certainement. Mais il ne pouvait plus faire marche arrière ; ses hommes étaient morts pour cette cause. Ils y croyaient pour le bien du royaume. Ah que ces nobles royaux, comme il le pensait, ne méritaient en rien leur si haut poste ; ils ne servent que leurs intérêts dans une position assise, agitant leur bouche pour donner des ordres. Il vaudrait mieux remettre le gouvernement à des vrais travailleurs, comme *ce bon vieux Félix, qui connaissent assez bien que le peuple passe avant tout.*

Le prince se perdit dans ses pensées en l'espace de quelques minutes, ne cessant de se convaincre qu'il devait achever sa mission, quoiqu'il en coûte. A sa mauvaise surprise, un son glaça son âme et le fit sursauter d'un geste menaçant. Il sentit un bruit des pas, pas d'un seul homme mais d'au moins trois. Il grimpa silencieusement pour observer ces inconnus.

La mal chance, c'était bien des guerriers et ils étaient à sa recherche. Comment savaient-ils qu'ils avaient déjà pénétré la forêt ? A moins qu'ils s'étaient déjà lancé à leur recherche supposant qu'ils étaient déjà sortis de la ville. Une hypothèse bien valable, mais ennuyeuse ; il fallait maintenant se déplacer avec prudence. Il ne pouvait encore se permettre une minute de repos ; il retourna chez la princesse quand il entendit un cri effroyable.

- A l'aide !

C'était la princesse. Elle s'était réveillée après plus d'une heure de sommeil, et commençait à reprendre vie. Elle cria encore une fois

- Venez m'aider.

Aussitôt le prince accourut vers elle et l'empêcha de pousser à nouveau un cri de détresse. Mais c'était trop tard ; les guerriers ennemis avaient entendu le cri et s'approchèrent à grande vitesse. Pendant qu'il se retournait pour voir, la princesse fila par-delà l'autre côté et lui échappa. Le temps qu'il tente de l'apercevoir s'en fuir, les trois guerriers arrivèrent sur place et l'entourèrent. Ils le fixaient des yeux d'un de ces airs meurtriers ayant pour but de paralyser l'adversaire et le faire résigner à une quelconque tentative de lutte.

Ces guerriers n'étaient pas ceux de la princesse, mais ceux des gardes recrutés pour la retrouver par le guerrier Edouard. Ils étaient en surnombre face au prince, qui ne voyait aucune issue pouvant le permettre de s'en tirer sain et sauf. Un cri pourtant vint tout changer. La princesse sembla pousser un cri de détresse qui, pour le grand plaisir du prince, le permit de trouver une ouverture considérable.

Les guerriers, pendant un instant d'instinct protecteur, perdit de vue le prince qui, d'une lancée rapide, empoigna l'un des guerriers et le mit à terre, raide mort. Les deux autres se précipitèrent de leur lance à achever le prince et un affrontement inévitable eut lieu...

La princesse du Dowanda, de son côté, venait de se perdre, tombant dans un terrain glissant au sein de la forêt. Elle n'était certainement pas habituée à supporter un environnement aussi hostile et contrastant tellement avec le palais royal dont elle avait coutume. Elle continuait sa course sans lancer un regard en arrière, craignant à tout moment d'être rattrapé par l'un des guerriers qu'elle eut pu apercevoir avant de s'en fuir. Elle ne connaissait aucun d'eux, et donc s'en méfiait ; elle ne savait ce qu'il pourrait lui arriver maintenant que son identité était dévoilée en plein jour. Elle ne pouvait imaginer qu'une simple visite pour le bien de son royaume au Tangola pourrait autant mal tourner jusqu'à en devenir dangereuse pour sa vie.

Elle se savait courageuse, audacieuse et ouverte aux aventures du monde ; elle aimait explorer, se découvrir dans le monde, se façonner selon l'idéal qu'elle concevait en elle. Elle osait ainsi sortir de son palace pour s'aventurer dans les contrées du Tangola, afin de montrer le sérieux de l'accord que le Dowanda voulait établir avec ledit empire. Elle profitait de sa distance de l'œil du roi, son père, pour laisser place à ses aventures et découvrir les endroits marquant du Tangola, afin de satisfaire ses envies de découvertes. Elle repoussa ainsi son retour de cinq jours, juste pour son bon plaisir et à l'encontre de la volonté du roi. Sa rébellion n'était pas nouvelle ; elle en a toujours fait qu'à sa tête. Le roi l'accorda ces cinq jours de bénéfice à condition qu'elle ait toujours au moins cinq gardes à son service partout où elle se rendrait.

Mais, malheureusement, une imprudence vint gâcher le dernier jour de visite de la princesse. Un noble tomba fol amoureux d'elle et fut, à cause de son approche tendant vers le harcèlement, remis à sa place d'une

manière assez brutale par le guerrier Edouard. Celui-ci proféra des menaces à l'égard de la princesse, qui l'obligea bien de prendre la direction de la sortie sans plus tarder. Ils se rendirent à la frontière, dans cette petite ville, pour y préparer leur rentré au Dowanda. Cependant, la princesse découvrit le jardin de rose que possédait un noble avec qui ils étaient en relation pour sortir convenablement du royaume. Elle décida d'y rester, entourée de sa fleur préférée, le temps qu'ils organisent sa sortie. Elle y demeura sept jours de plus, le septième jour devant être le jour du départ.

Edouard lui commanda de se cacher le corps, afin d'éviter un nouveau mal entendu. Elle sortait peu, et était surveillée à tout instant, assez pour attirer les regards des curieux. Dans l'une de ses imprudences, de sa liberté de se croire maître de la situation, l'une des servantes put entendre qu'elle était la fille du roi de Dowanda. C'est alors que commença le papotage jusqu'à ce que Mulubay fasse son entrée en scène. Cet espion fit son rapport de la possible présence de cette princesse et incita Nimuiyka à préparer une mission de kidnapping sans plus tarder.

La princesse avait cette mauvaise impression d'être la source de son malheur ; elle s'en reprochait déjà lorsqu'elle ne cessait de se faire mal dans cette forêt inhospitalière. Elle pensait à son père, à son entêtement à rentrer au royaume, et pleura presque, submergée d'émotions. Elle était là pour aider le royaume à ne pas se retrouver détruit par le Nimuiyka, voulant aider son père dans les soucis qu'il se faisait quant à la tournure que prenait cette guerre ; mais dès à présent, par la faute qu'elle s'attribuait à elle-même, elle pouvait représenter un danger pour son si beau royaume. Comme elle aimerait qu'Edouard soit là, comme à son accoutumé, pour la tirer d'affaire, pour répondre à ses besoins. Qu'allait-elle devenir dans cette forêt immense ? Elle perdait déjà courage à s'en sortir vivante de toute cette affaire. Elle s'arrêta soudain et, pour la première fois depuis

des années, versa des larmes en sanglotant. Une si triste scène, d'une aussi belle dame, seule dans la nature, pleurant de tristesse...

Nul ne pouvait imaginer que son malheur n'avait encore atteint son stade ultime. Un bruit étrange traversa ses oreilles. Un instant plus-tard, un bruit rapide et inquiétant passa derrière un arbre. Elle souleva sa tête, et la mauvaise surprise, c'était un prédateur, un prédateur affamé.

Son visage dessina son horreur de la mauvaise surprise ; elle sembla morte de peur avant un instant de réaction. Elle jeta des bois au-devant d'elle et se mit à courir le plus vite possible. Le prédateur, qui sut quel animal était-ce, se mit à sa poursuite d'une lancée incroyable, aucunement ralenti par le geste désespéré de la princesse. Le milieu était en la faveur de celle-ci ; elle parvenait à échapper en zigzaguant à ce félin sorti de nulle part. Elle put courir en poussant de cris cinq minutes avant qu'une mauvaise bronche arrive à la mettre à terre. Elle voulut se relever mais elle sentit une entorse à la jambe la paralysait ; l'horreur, le félin l'avait rattrapée et s'était mis dans une position non avantageuse pour la jeune perdue. Il allait attaquer, il allait déguster de la viande fraîche. Il sauta pour déchirer sa victime ; la princesse ferma les yeux et sentit un déchirement de chair. Elle les ouvrit et vit du sang juste à ses côtés. Oui, la mort avait frappé...

A son grand étonnement, l'animal était étendu raide mort à ses côtés, transpercé par une lance d'un coup sec. La princesse en fut surprise, la mort ne l'avait finalement pas encore prise en ce début de journée ; mais qui put bien être l'héro qui l'aurait arraché de son funeste destin ? Elle se retourna aussitôt voir ce valeureux personnage qu'elle imaginait déjà être son cher Edouard qui lui fut toujours fidèle. Mais une déception, comme elle le ressentit, se mélangea à sa gratitude en percevant celui qu'elle pensait ne jamais revoir, c'était son Kidnappeur ; l'ignoble guerrier de Nimuiyka qui l'avait retenu.

Le prince Richard, ce valeureux guerrier, démontra ne pas être un simple sujet de la classe royale et put faire valoir sa force en combattant et mettant à terre ses assaillants ; mais cette victoire se solda par une blessure à l'épaule, fruit d'une attaque destinée à lui trancher la tête. Il put seul s'en sortir vivant, et se mit aussitôt à la recherche de la princesse qu'il soupçonnait ne pas survivre seule dans cette forêt dangereuse. La chance lui sourit quand il entendit les cris de la princesse, et une crainte incompréhensible l'envahit quand il entendit un animal à sa poursuite. Il se démena aussitôt à sa rescousse, supportant comme un guerrier la blessure qu'il endurait. Au risque d'un instant de retard, juste après les avoir rattrapés, il dut lancer la lance qu'il avait emportée comme trophée de sa précédente victoire vers cette animal qui se préparait à déguster la belle. Sa précision était sans égal ; la situation l'exigeait, certainement.

Il ne pouvait comprendre l'intense soulagement qu'il ressentait, juste après avoir sauvé ce colis si précieux à ses yeux. Il crut curieusement en mourir, si quelque chose avait pu lui arriver. Et étonnement, ce ne fut pas parce qu'il aurait manqué à sa mission qu'il s'inquiétât, mais juste pour ne pas perdre cette personne, cette inconnue qui, hier, il n'avait encore jamais rencontré. Il ne savait ce qu'il ressentait, et il ne pouvait s'expliquer ses sentiments ; il craignait bien s'imaginer ce que ça pouvait bien être. Il ne voulait pas la laisser partir ; était-ce seulement pour la mission ? Il n'en était pas sûr ; cette mission ne l'avait jamais plu. Serait-ce pour faire honneur à ses compagnons ? Peut-être bien que là résidait sa confusion, entre cette noble cause, ou un attrait personnel vers cette beauté qu'il ne savait être présent sur terre.

Elle le regarda, stupéfait qu'il soit encore en vie, et s'allongea en détournant son visage. Elle avait compris, elle, qu'il l'avait sauvé à cause de l'importance qu'elle représentait pour sa mission. Elle ne le remercierait jamais, même si elle en ressentait l'envie. Jamais elle n'avait éprouvé pareille peur.

- Allez-vous bien ? Demanda-t-il semblant étrangement réellement inquiet de la situation de sa prisonnière. Elle en fut surprise et, curieusement, en rigola.
- Qui êtes-vous à la fin ? Vous osez m'enlever, puis s'inquiétait de ma personne ! Arrière de moi

Elle le repoussa, pendant qu'il essayait de son mieux à examiner son entorse à la jambe.

- Laissez-moi vous porter secours, ou voulez-vous qu'un autre prédateur vous arrive par surprise ?

L'idée la résigna aussitôt

- Faites donc comme bon vous semble,

Elle détourna son visage et ne voulut pas le regarder la soigner. Elle constata sa blessure à l'épaule gauche, et vit qu'elle s'était ouverte, certainement suite à son lancer extraordinaire. Elle le vit se démener malgré son mal à la soigner de son mieux, y prenant, à l'air qu'elle voyait de lui, tout son cœur.

- Vous êtes un bien étrange personnage, lui lança-t-elle brusquement
- Que voulez-vous dire par là ?
- Je sens en vous une aura bien particulière ; vous n'êtes pas un simple pion du déroulement de l'univers, mais bien plus que cela...

Il la regarda un instant, puis continua sa besogne.

- Vous me semblez différent des communs de mortel ; je vois en vous de l'humanité. La tâche qui vous est confiée contraste tellement avec votre être intérieur, à moins que je ne me trompe ?

Dieu savait à quel point elle avait raison. Mais qu'elle ait dit juste n'est pas ce qui put impressionner le prince, ce fut bien le fait qu'une femme ait autant une si bonne réflexion qui impressionna son être. Elle était autant différente qu'elle le disait de lui, et c'était bien la première fois qu'il en rencontre une de ce genre. Il pensait que la femme était cet être

bas qui ne privilégiait que ses sentiments indénombrables pour faire face aux situations. Elles étaient impulsives, émotives, et donc, selon la logique de Barnabette, dépourvues de réelles réflexions. Mais cette créature devant lui semblait défier toute logique ; elle ressemblait à un homme qui réfléchit. *Peut-être que finalement la femme est cette partie de l'homme qui lui manque pour compléter son élévation à la sagesse.*

La princesse, elle, malgré dévoilant l'analyse qu'elle se faisait de son prédateur humain, voulait par ses paroles l'émouvoir. Elle espérait qu'il la laisserait s'en aller, retourner à la ville. Enfin il aurait fallu qu'il ait la volonté de l'y raccompagner sans changer d'avis. Il semblait ne pas s'intéresser à ses paroles, quoique y réfléchissant intérieurement.

- Qu'espérez-vous en me ramenant à Nimuiyka ? Vous nous attaquez à tort...

Aucune réaction

- Pourquoi autant vouloir dominer ? Pourquoi ne pas partager ces richesses si vous les voulez ?

L'idée n'était pas mal ; ils en sortiraient chacun gagnant. *Une sorte de code minier donnant 50-50 au bénéfice.*

- J'ignore si vous pourrez marcher durant ces prochaines heures, réagit-il enfin
- Moins d'une heure ne faudrait pour que je ne sois rétabli dans la ville, suggéra-t-elle, rapprochant sa tête de lui
- Je crains que vous ne puissiez être exaucée, lâcha-t-il doucement, tout en se relevant
- Que pensez-vous alors...

Elle ne termina pas sa phrase qu'il la prit et la porta du côté de son épaule droite. Il sentit bien cette douleur l'affaiblir mais se commanda de ne pas y porter intérêt. Il se mit aussitôt en marche, priant bien de pouvoir se repérer après cette longue aventure hors de son trajet de sorti.

- Lâchez-moi voyant, vous êtes blessé ; vous allez nous faire tuer...
Elle continua ainsi de dizaine de minutes avant de se résigner.

8

Ils marchèrent des minutes et minutes, jusqu'à atteindre une heure passée sans jamais apercevoir l'issue de cette forêt. Elle était beaucoup plus immense qu'il ne le pensait. Chaque arbre semblait être le même ; aucun détour, aucun lieu ne semblait posséder une certaine particularité. Ça devenait de plus en plus inquiétant quand Richard sentit cette faiblesse à l'épaule s'emparer de lui. Il ne savait plus où il était ; il ne pouvait plus se repérer, encore est-il qu'il éprouvait des difficultés à réfléchir avec cette blessure. Ils étaient tous deux dans une bien mauvaise posture ; la princesse ne pouvait marcher correctement, et lui devenait de plus en plus inapte à combattre qui que ce soit. Ils aperçurent un tas de rochers sur lesquels le prince décida de prendre repos ; il devait à nouveau jeter un coup d'œil à son épaule avant de continuer.

La princesse était à ses côtés, le regardant essayer de manière assez maladroite de se soigner de ce mal qui le rongait à petit feu. Elle pouvait bien essayer de s'en fuir, mais elle ne ferait que quelques mètres avant de s'écrouler. Sa jambe n'était pas encore prête, mais elle attendait patiemment le moment où elle pourrait s'échapper. Elle se doutait bien qu'un moment à l'autre, il ne serait plus en mesure de la porter et qu'il s'écroulerait. Cependant, cette question la tourmentait : si elle s'échappait, où irait-elle ? Elle avait bien plus de chance de survivre avec ce guerrier blessé que de se retrouver seule dans cette forêt. Sa situation était bien sans issue ; s'échapper ou non revenait presque au même résultat. Elle ne savait ce qui l'attendrait si elle arrivait à Nimuiyka ; et encore moins si

elle décidait d'affronter cette forêt qu'un noble guerrier ne parvenait à franchir. Il faudrait juste que d'autres guerriers arrivent à les rattraper, pour qu'elle se laisse prendre et ramener à la ville, enfin.

- Vous voulez que je vous aide ? demanda-t-elle, soudainement
- Afin que vous me tuiez ! Non, merci
- Me prenez-vous pour une ingrate ? Je n'ignore point que sans vous je ne serai pas ici vivante.

Elle le disait d'un de ces calmes malicieux, qu'elle ne se cachait pas d'ailleurs, dans cet étrange sourire qu'elle affichait.

- Voyez la vérité en face, continua-t-elle, nous sommes perdus et tous deux blessés ; quelle chance nous reste-t-il donc ? Elle haussait presque sa voix dans cette dernière question. Le prince ne s'en préoccupa pas vraiment
- Je vois bien à quel point le sort est contre nous ; mais je n'abandonnerai point ma mission ; je le dois aux sacrifices de mes hommes

Sa voix était faible, d'une douceur qui ne reflétait pas de la tendresse vocale, mais du regret et un sentiment de redevance. La princesse le contempla de nouveau ; quelque chose clochait chez ce garçon. Qu'est-ce qui pouvait bien faire de lui quelqu'un de si différent qu'un guerrier ordinaire ? Elle ne pouvait se l'expliquer. Il accomplissait juste sa mission, en dépit de sentiments qu'il éprouvait.

- Je me demande bien ce qu'est la vie, disait la princesse ; nous menons une existence étrange à mes yeux. L'homme ne cherche qu'à accomplir ses désirs et démène son intelligence à cette soif incontrôlable ; l'homme ne vit normalement que pour lui-même...

Elle s'arrêtait un instant, constatant avec étonnement que le prince portait un intérêt particulier aux paroles qu'elle prononçait. Elle était aussi un *humain* et cela représentait quelque chose pour lui.

- Où voulez-vous arriver avec ces réflexions ? Demanda-t-il
- Que je ne puis comprendre ce qu'est un guerrier ; serait-ce un homme, un vrai ? Ou un instrument, une simple machination ? Celui qui n'agit pas par ses convictions n'est plus homme à mes yeux

Elle le disait bien en constatant que ce guerrier devant elle possédait quelque chose d'indescriptible qui pouvait bien le décider à la relâcher. C'était un homme qui réfléchissait, comme elle le pressentait.

- J'admire votre réflexion ; mais vous devez savoir qu'un roi comme une princesse ne sont que des instruments que la société voudrait pour son propre bien être ; si l'on voulait agir à notre guise, nous serions anéantis
- Si en vérité tous recherchaient la vérité, nous ne nous tuerions point...
- Cela est une illusion chère princesse ; si la lumière existe, les ténèbres aussi, forcément.

Et il la fixait des yeux, d'une manière assez étrange pour la princesse. Il voulait peut-être imposer sa pensée, mais pourquoi donc se retrouvait-il aussi proche d'elle ? Quand ce rapprochement se fut réalisé, aucun d'entre eux ne s'en était rendu compte. Elle resta un instant tétanisée, ne comprenant sûrement pas l'origine de sentiments qui la traversaient ; elle n'éprouverait certainement rien envers son ravisseur, envers ce guerrier n'ayant rien à avoir avec la noblesse royale. Elle rougit presque ; Richard s'en étant aperçu, recula son corps, se demandant bien comment il put arriver jusque-là. La réflexion, ce que cette bonne femme pouvait bien dire, l'avait tant intéressé qu'il en oublia presque sa position, jusqu'à la situation même où il rencontra cette dernière. Mais elle reprit ses esprits, après ce moment d'inattention

- J'aurai tant aimé, reprit-elle, que le monde soit tel une rose ; dépourvu de toute cette perversité, barbarie que nous vivons en ce moment
- Je vois que vous n'êtes pas étrangère à la philosophie ; le monde est bien pire dans l'œil d'un sage, voyez-vous. On se retrouve juste à jouer le jeu du système déjà établi, ne pouvant plus rien y faire pour le changer

Il regardait le ciel en prononçant ces mots. Décidément, il était un bien curieux personnage. La princesse pouvait comprendre dès à présent dans sa réflexion que ce valeureux guerrier était un homme qui réfléchissait ; il avait accepté son triste sort, celui de suivre des commandements. Pour tout esprit libre, dans la logique pure de la vérité, il en était hors de question ; mais elle pouvait bien comprendre qu'il était parfois nécessaire de jouer le jeu de la vie, de suivre le puissant système de l'univers établi par Dieu pour conserver l'harmonie entre les humains. Bien qu'elle pensait que l'unicité de l'être dans la recherche pure de la vérité était le plan de Dieu pour notre harmonie parfaite, et que par l'amour tout soit lié, elle devait accepter le monde tel qu'il était en ce moment, dans toute son imperfection.

Elle devait aussi jouer le jeu, se plier au système de noblesse, chose qui en vérité ne ferait partie que de nombreuses imperfections du monde présent. Elle comprenait ainsi ce fier guerrier devant elle ; cependant de même qu'il jouait le jeu du kidnappeur, elle aussi devait jouer le jeu de celle qui devait se libérer.

- Pensez-vous vraiment que nous pourrions nous en sortir vivant de toute cette histoire ? demanda-t-elle, assez calmement.
- Je l'ignore encore ; mais quoiqu'il en coûte, je ne nous abandonnerai point...

C'était bien beau ce qu'il venait de dire. Enfin, la princesse le prit bien. Il sembla s'inquiéter de leur situation, à tous les deux. Elle

l'appréciait ; elle ne le voyait plus comme un danger. Elle croyait d'ailleurs qu'ils n'allaient pas s'en tirer. Que c'était probablement son dernier moment dans cette vie, son dernier moment avec cet inconnu.

- Pouvez-vous...me donner votre nom ?

Il osa faire sa demande, cette étrange demande ; il s'était allongé, pressant de sa main droite son épaule gauche, encore souffrant. Cette question l'avait bien trotté la tête, et s'il devait ne pas s'en tirer, il pourrait au moins s'en aller avec le nom de son colis, lequel aurait provoqué sa triste fin.

- Je n'en vois aucun intérêt, mais demandé aussi poliment...je m'appelle Rosette

Il rit

- Voici donc la raison pour laquelle vous aimez tant les roses ?

Elle en rigola

- Ne me prenez pas pour une enfant cher inconnu ! J'aurai tant désiré que la vie soit imprégnée à tout endroit de cette douce odeur que peut dégager une rose

Elle le disait avec tant d'inspiration et de dévotion, qu'il répondit d'une manière assez étrange

- Je vous l'ai déjà dit, et je vous en fais le serment ; quand nous arriverons à Nimuiyka, je vous offrirai une rose, ou juste, un pétale de rose

Il oublia presque que l'idée d'être ramenée à ce royaume ne la plaisait guère. Elle réagit dix éternelles secondes plus-tard.

- Et vous, quel est votre nom ?

- Je m'appelle Richard !

- Ah ! c'aurait été bien drôle si vous étiez riche, rigola-t-elle de vengeance

- Je suis bien plus riche que vous ne le pensez...

- Que voulez-vous dire ? Je suis la princesse, qu'importe la minable richesse d'un guerrier

Il rigola encore ; puis, curieusement, dévoila

- Je ne suis point un simple guerrier, je suis le prince...

La surprise transperçait toutes les lignes de son visage ; voilà donc ce que clochait chez ce type. Il n'était pas un simple guerrier, c'était un membre de la noblesse royale, tout autant qu'elle. Il ne lui était en aucun cas inférieur ; ils étaient du même milieu. Oh qu'elle aurait aimé que leurs royaumes ne soient pas en guerre, pour que la rencontre avec ce prince soit un peu plus officielle. Ce soulagement en elle, et cette confusion, elle savait bien comment se l'expliquer. C'était un prince, qui pouvait la mériter ; mais aussi, ils ne pourront jamais être en bon terme, à cause de cette guerre insignifiante. Elle ne savait plus que penser de la situation.

- Tout s'explique ! Votre apparence me laissait place à certains soupçons...
- Mon apparence vous dites ! Vous ne vous êtes pas jeté regard on dirait, vous êtes...

Il s'arrêta soudain. Ce n'était pas une très bonne idée d'émerveiller la beauté de sa prisonnière ; ça serait ridicule, pensait-il. Mais Dieu savait à quel point il ne mentirait pas s'il lui disait qu'elle était belle, et il en ressentait fort l'envie. La princesse aussi, fallait l'admettre, ne cessait de dévisager son visage ; il lui paraissait agréable et, bizarrement, il lui paraissait étrangement...gentil. Il existait une harmonie invisible qui les liait ; deux membres de la noblesse royale ayant tous deux grandi avec une idéologie similaire, mais dans des royaumes opposés.

- Comment me trouvez-vous ? demanda-t-elle, dégageant un petit sourire assez agréable aux yeux de tout mortel
- Vous ne pensez pas que je vous complimenterai ; vous ne m'avez pas sous vos charmes, je vous le garantis

- Alors pourquoi ne me regardez-vous pas ?...

Elle voyait bien, de cette légendaire intuition féminine, que sa beauté l'impressionnait, comme avec tant d'hommes. Ça ne serait pas la première fois qu'elle attire autant un homme ; dans sa réflexion, elle n'était pas imbue d'elle-même, et avait appris à repousser tout prétendant ne correspondant pas à son fort intérieur. Ce personnage devant elle était certainement le premier qu'elle désira sonder un peu plus...pour une raison qu'elle se refusait bien de se l'admettre. Elle sentait qu'elle pouvait le séduire ; et elle voulait jouer avec cet avantage.

- En tant que prince, vous devez avoir une fiancée...de la noblesse royale

Elle le disait en s'approchant dangereusement de lui. Décidément, elle avait entrepris de lui troubler l'esprit, juste dans une impulsion. Elle avançait telle une tigresse, et lui portait un regard sensuel.

- Qu'osez-vous ? Je vous prierai de vous éloigner de moi...

Il le disait, mais il ne faisait rien pour la repousser. Il ne pouvait prétendre, comme il essayait de se le convaincre, que sa blessure ne pouvait le permettre de la rejeter. Elle arrivait jusqu'à son devant, et pressa ses deux mains sur son épaule blessée. Elle le redressa, le coucha et se mit sur lui. Il ne disait plus rien ; il ne savait quel jeu elle jouait et attendait pour voir jusqu'où elle irait. De toute façon elle ne pouvait lui faire du mal, elle en avait pas la force.

C'était déjà l'après-midi, et la situation devenait de plus en plus étrange. Il la regardait, il la ressentait. Ses seins contre sa poitrine, sa main sur sa blessure, certainement pour le maîtriser ; sa belle odeur dominant ses narines, il était pour la première fois de sa vie ébloui par une femme. Elle l'avait en son pouvoir, elle était très forte. Et là, elle fit l'impensable, sans que le prince ait eu le temps de la repousser ; *elle l'embrassa*. Cela ne dura que quelques instants, mais c'en était de trop.

Elle n'avait certainement pas l'intention d'en arriver jusque-là, mais une fois qu'elle s'approcha de sa bouche, elle ne put se l'empêcher. Elle voulut y goûter, inconsciemment, se laissant entrainer par le déroulement de la situation ; elle perdit aussi le contrôle. Elle en fut presque confuse, quand elle constata que le prince la lançait un regard empli d'un étonnement incompréhensible. Ce n'était qu'un baiser après tout. Mais non, pour ce prince, c'était plus qu'un simple baiser ; c'était *son premier baiser*.

- Comment avez-vous pu ? ... Vous n'auriez pas dû

Quoiqu'il crut en mourir, c'était les lèvres les plus douces qu'il n'est jamais touché, bien que ce ne fut que les seules.

- Je vous trouve étrange, sembla-t-elle étonnée par sa réaction, qu'est-ce pour un guerrier ?

- Jamais quelqu'un n'osa... Qu'avez-vous pour avoir fait ça ?

Elle sembla comprendre

- C'est...votre premier baiser ?

Et elle éclata de rire. Il sauta violemment, dans un mouvement impulsif, et la mit contre le sol, son corps sur elle. Il comprit avoir été faible, et s'être fait manipulé.

- Vous allez le regretter ; comment avez-vous osé ?

Elle l'embrassa encore. Et aussi stupidement, il ne refusa pas. Il ne protesta que dix longue secondes plus-tard et se détacha, à contre cœur, de ce doux baiser. La princesse le regarda, et sourit.

- Je voulais juste vous montrer que je pouvais facilement retourner la situation. Vous devez admettre avoir été sous mon emprise.

- Et je vous garantis que vous allez le regretter. Dès à présent vous n'allez plus m'approcher.

Et d'un regard assez menaçant, il détourna son visage, et resta à trois mètres d'elle. Ils ne se parlaient plus et restèrent en silence, pendant plus

de deux heures du temps. Richard perdit la volonté de parcourir avec cette douleur qui l'affaiblissait la forêt sans savoir où aller. Et le geste de la princesse le déstabilisa encore plus. Il était en grand conflit intérieur et ne savait plus quoi penser. Aucun guerrier jusque-là n'était arrivé proche de leur cachette. La forêt était beaucoup plus large qu'on pouvait bien le croire.

La princesse, une heure plus-tard, finit par ouvrir la bouche.

- Vous ne m'avez pas regardé, ni surveillé depuis bien longtemps... Vous êtes-vous résigné à ma capture ?

Pas de réponse

- Je vais m'échapper vous savez... Votre mission a échoué.

Il ne la regarda même pas une fois.

- Je m'en vais ainsi

Elle se leva, et resta immobile. Sa jambe n'était pas encore guérie, et ne pouvait l'être qu'après plusieurs heures. Mais elle pouvait quand-même se permettre une marche pour s'éloigner du prince. Elle l'observait ; elle attendait sa réaction.

- Vous ne survivrez pas à la forêt, mais faites comme bon vous semble

Il était certainement dans un débat intérieur ; ce fut pour lui la première fois de voir sa volonté autant flancher. Dans un moment de faiblesse mentale, il lui permit de s'en aller, de vraiment s'en aller. Qu'elle reste, qu'elle parte ; elle pouvait faire comme bon lui semble. La princesse se retourna et, dans un élan de tentation, afin de se sentir libre, elle commença à s'en aller. Et cinq minutes plus-tard, elle disparut de l'horizon...

9

Quinze minutes durent passer avant que le prince ait enfin une réaction à la situation. Il venait de se rendre compte, non que la princesse s'était échappée, mais qu'elle était seule dans la forêt, dans cette forêt dangereuse. Il se leva du coup, malgré son épaule, et se lança rapidement à sa poursuite. Il ne pouvait normalement pas se permettre de mouvement trop rapide, et son escapade précédente avec la princesse sur son épaule dut l'affaiblir plus qu'il ne le pensait, mais il n'en tenait pas compte. Il courait sans jamais se préoccuper de quoi que ce soit qui puisse interférer avec sa volonté ferme de retrouver sa personne ; ce n'était certainement plus qu'un simple colis. Il avait besoin d'elle, en ce moment ; besoin de savoir qu'elle allait bien. De toute façon, de la beauté, personne ne veut jamais en perdre.

A son grand étonnement, il ne trouvait pas trace d'elle. Avait-elle couru pour parcourir une si longue distance ? Dans sa course, une satanée branche sur son épaule blessée le fit perdre l'équilibre et il tomba dans une pente de trois mètres d'hauteur. Il se retrouvait inconscient, malheureusement inconscient dans cette forêt pleine de danger. Il se sentit s'évanouir après le choc, et comprit pour sa part que sa fin l'avait rejoint plus tôt que prévu. Il allait rejoindre ses compagnons d'armes, après vingt-cinq d'existence. Sa mission, pour lui, était finie.

Il ne désirait plus tant d'ailleurs l'accomplir ; pourquoi livrer une femme telle qu'elle ? *Une humaine* ; cet espèce rare d'êtres humains

devait être conservé, à tout prix. Et si jamais il y eut bien une femme ayant réussi à attirer son attention, c'était bien ce fameux colis qu'il ne cessait de regretter ne plus revoir, dans le séjour des morts. Il ferma ses yeux et ce fut certain ; *Elano Berkley sera bel et bien le prochain roi.*

Il ouvrit les yeux, et sentit de la chaleur à ses côtés. Dommage, il semblait avoir manqué le ciel pour les flammes de l'enfer, comme il le pensait. Mais ce ne fut pas le cas ; il était bien sur terre, bien à côté d'un feu terrestre, dans cette nuit qui se profilait déjà à l'horizon. Il sentit curieusement un effet de bien-être dans son épaule gauche ; quelque chose avait changé. Il se souleva soudain, et regarda tout autour pour percevoir ce qui l'arrivait. Incroyablement et, aussi surprenant, ce n'était pas un rêve ; il se frotta inconsciemment les yeux pour se le convaincre ; c'était la princesse, c'était Rosette qui était à ses côtés. Elle touchait une branche avec laquelle elle alimentait le feu devant elle ; elle ne l'accordait pas un regard, et l'ignorait. C'était bien sa vengeance. Comment était-il arrivé là ? Là était la question.

Il ne cessait de dévisager la princesse. Il se demandait s'il devait la questionner ou si, dans ce cas, elle lui donnerait réponse. Elle, de son côté, ne lui prêtait toujours pas son attention ; elle ne cessait de s'occuper de son feu, ce maudit feu. Le prince se détendit un instant, et essaya de s'imaginer ce qui aurait bien pu arriver. Curieusement, ils étaient revenus à l'endroit où ils se trouvaient, lorsque le soleil planait encore au-dessus des cieux. Elle l'aurait porté jusque-là ? Quel poids ferait-elle donc pour y arriver ? Et pourtant, ce serait la seule possibilité, puisqu'ils n'étaient que deux.

- Arrêtez de me dévisager ! Quoi ? Vous ne pouvez supporter l'idée qu'une femme vous ait sauvé la mise ?
- La véritable question serait : pourquoi l'avez-vous fait ?

Elle sourit, quoique détournant encore plus son visage.

- Je ne suis point ingrate voyez-vous ; j'ai bonne éducation. Je ne vous dois plus rien désormais
- Ahn !?

Et il se recoucha. Il n'était pas convaincu, ce ne pouvait être ça. Elle l'aurait porté, souffrant de son poids et, après l'avoir reconduit à leur abri, l'aurait encore soigné de sa blessure, sachant bien qu'une fois guérie, il pourrait la ramener à Nimuiyka. C'était bien étrange, et plutôt vraiment étrange. Il devait en avoir le cœur net, mais il n'osait demander. Que se créa-t-il entre lui et cette belle inconnue ? Allait-il vraiment après tout ça accomplir sa mission, comme il se l'était juré ? Il était bien confus.

- Que j'y pense ! Où diable étiez-vous donc ?

Elle attendit quelques secondes, puis répondit, bien que faiblement

- Je n'étais pas bien loin, juste à côté... et vous êtes allé me chercher je ne sais où pour tomber comme un incapable

Elle termina bien sa phrase avec un ton de moquerie. La fierté du prince en avait pris un coup, mais il ne s'en préoccupa pas plus, pas autant qu'au beau geste d'attention que sa chère prisonnière lui avait fait grâce.

- Pourquoi m'avoir suivi après m'avoir permis de partir ?
- Vous n'auriez pas survécu...

Et c'était véritablement la réponse la plus sincère qu'il pouvait donner. Il ne comprit pas bien que cela signifiait que ce n'était pas pour sa simple mission qu'il l'avait fait, mais juste pour elle, simplement pour elle. Elle en fut touchée ; ce garçon l'intriguait, et elle ne se sentait plus aussi en danger en sa compagnie. Un long silence tomba encore, avant qu'elle ne décide de faire sa confidence.

- Je ne le dis pas que pour moi, mais...il me tarde de manger quelque chose.

Il la regarda et sourit, assez longuement. Elle montrait enfin un signe de faiblesse. Il se leva aussitôt.

- Je ne le ferais pas ainsi pour vous mais...je vais chercher à manger, et peut-être que vous en aurez un tout petit peu

Elle sourit aussi, puis prit un air malicieux

- Attendez

Il s'arrêta

- Que dites-vous ?

Elle se leva et se rapprocha de lui

- Si vous me rapportez à manger, je vous offrirai un baiser, ou juste, un peu plus.

La belle vengeance. Elle lui rendit sa phrase, bien refaite. Une onde d'excitation traversa involontairement son corps à cette idée ; mais il n'en esquissa qu'un petit sourire et, étonnement, répondit :

- Juste un peu plus...

Et il s'en alla.

C'était dès à présent le soir, et les ténèbres envahissaient déjà cette forêt mystérieuse. La princesse resta le plus proche de son feu, pour éviter n'importe quel animal pouvant surgir de nulle part. Elle attendit beaucoup plus qu'elle ne le pensait ; le prince ne revint qu'une heure plus-tard. Il tenait dans sa main une sorte de petit animal à quatre patte qu'il avait tué d'un objet qu'il s'était fabriqué dans son habileté. La princesse n'accueillit pas de bon regard cet animal farouche qui lui était présenté comme diner ; son altesse n'était certainement pas habituée à ce genre de repas. Cependant, après une étrange préparation, l'odeur alléchante, comme elle le ressentait, put lui faire oublier ses manières et elle dégusta le pauvre animal sans réticence aux yeux du prince. Ils ne se parlèrent pas pendant plus d'une heure, se tachant juste de manger comme il le faisait.

- C'était...curieusement délicieux ! Je vois que vous n'êtes pas qu'une brute,

- La vie d'un guerrier est pleine de diversité ; les autorités royales ne sont rien, sans ceux qui leur sont en service
- Cette conscience, comme je suis sûr vous l'auriez deviné, permettrait d'ériger un rapport de respect mutuel entre le chef et le serviteur. On n'est rien sans un autre de toute façon...

Il se rendait compte discuter sans se préoccuper de leur situation présente ; cette femme, étrange et rare, ressemblait beaucoup plus à Barnabette que n'importe quel individu qu'il put rencontrer dans sa vie jusqu'à ce jour. Elle réfléchissait, comme peu de femme le faisait, et ne laissait sa faiblesse naturelle sentimentale la dominer, comme pour plusieurs. Elle l'émerveillait.

- En vérité, continuait-il, si l'homme se retrouvait seul, dans un monde isolé, il se rendrait compte de n'être autre chose que ce qu'il est, et qu'aucun titre ou vénération ne peut lui permettre de transcender sa condition humaine
- Nous ne sommes ainsi rien, tous les deux ; que des simples êtres humains. Rien d'autre ne devrait pouvoir nous détourner de notre fort intérieur...

Elle le disait bien pour s'assurer que le prince suivrait ses propres principes, car ceux-ci, comme elle s'en était aperçu, ne lui permettait de continuer cette mission jusqu'à son terme. Elle l'avait soigné, parce qu'elle pensait qu'il pouvait la sauver, et aussi, bien qu'elle ne se le disait pas, elle lui était reconnaissante, reconnaissante de l'avoir sauvé la vie. Il était quelqu'un d'aimable, de consciencieux ; comment donc put-il accepter cette mission ? Comment donc accepta-t-il d'être un homme à tout faire ? Là, peut-être, elle ne voyait que son intérêt, décrivant les choses de son propre point de vue ; il se devait d'agir pour son peuple ; gagner cette guerre leur était primordial. Mais ils le feraient d'une manière barbare, sans tenir compte de ceux qui peuvent être leurs frères.

Le prince ne la regardait pas droit dans les yeux ; il semblait toujours demeurer dans l'indécision. Il ne voulait en aucun cas mettre cette personne dans une cellule, ne sachant pas ce que serait la suite, mais aussi, s'il la remettait en ville, il ne pourrait plus...la revoir. Ce serait dommage, pensait-il au plus profond de lui-même. Et ce baiser, il ne l'oubliait pas ; une attirance impétueuse dérangeait à sa nature d'homme, et il devait la combattre, pour le bien-être de sa raison intellectuelle.

- Puis-je savoir ce que vous étiez venu faire, dans cet empire ?...

Il osait sa question, bien que celle-ci puisse être confidentielle. Cependant, dans le feu de la situation, il savait qu'elle répondrait.

- Nous cherchions une porte de sortie...C'est tout ce que vous avez à savoir.
- Vous auriez abandonné cette guerre ?
- Peut-être...J'ignore les pensées de mon père. Mais c'est envisageable...
- Et le Tangola serait votre nouvel espoir...Mais pourquoi accepterait-il cette union ?
- Vous en demandez trop,

Elle répondit avec une certaine gêne ; la réponse ne serait certainement pas agréable il semblerait. Mais le prince, à sa mauvaise surprise, comprit ce qu'elle cachait, et ce qui était évident

- Un mariage ? cria-t-il presque. Il sembla presque contrarié

Elle détourna son visage, et ne voulut point le regarder.

- En effet...Votre royaume est déjà fort ; nous pourrions partager ces richesses comme on vous l'a demandé ; mais vous êtes, continuait-elle avec une haine grandissante, emplie de désir de grandeur, et de domination. Vous avez réussi à arrêter les empires étrangers qui voulaient nous coloniser et vous vous croyez le roi du monde. Je...

Elle s'arrêta ; elle s'était un peu trop emportée. L'idée du mariage lui avait certainement été imposée et elle rejetait la faute à Nimuiyka. Le prince en fut navré, et ne pouvait supporter cette idée de mariage. Il comprit aussi que son père fut toujours aussi avide de puissance. Cette attitude de son paternel le dérangeait toujours autant.

- Je ne suis guère encore roi, mais je vous promets un changement si je le devenais
- Dans dix ou vingt ans vous voulez dire. Nous serions déjà retournés en arrière dans notre développement
- Je sens en vous de la colère. Serait-ce ce mariage ? Votre esprit libre...
- Vous me comprenez on dirait, et vous devez ainsi savoir pourquoi je désire encore moins mettre mes pieds dans ce royaume que je ne cesse de maudire

Le prince ne répondit pas directement à sa colère. Il n'aurait pas raison de toute façon. Il ne pouvait encore rien changer, et tout comme la princesse, il était aussi un contraint.

- Vous êtes donc fiancée, mais...vous avez osé m'embrasser...

Ça sonnait presque comme un reproche. Il sembla contrarié

- Je...vous allez m'excuser, mais je suis toujours libre, et...je voulais juste vous remettre à votre place

Elle eut du mal à articuler, mais elle sembla tout aussi gêner.

- Vous ne savez encore si vous allez honorer votre engagement ?
- Je l'ignore ; les négociations se poursuivent...

Le prince se calma. Puis, se remémorant une information de la plus grande importance, il ne put s'empêcher de demander

- Et qu'en est-il du Zinzawa ?

Elle fut grandement surprise par la question. Elle le regarda, stupéfait ; elle baissa les yeux, recula ses cheveux vers l'arrière, puis,

enfin, se mit à parler. En cet instant, aucun d'entre eux ne s'imaginait sortir totalement de cette forêt ; ils ne se retenaient donc pas.

- Ceux-là ! fit-elle tout doucement. Ils sont peut-être la source du problème...A ce que je pus bien apprendre, certaines personnes leur firent savoir l'existence de ces terres de l'Est de votre royaume, et ils avaient besoin de nous pour les conquérir...Vous le saviez ?
- Moi je le sais ; nous ne sommes que deux à avoir deviné...Mais je vous en prie, continuez

Elle hésita un instant, puis continua

- Lors de la guerre, le Zinzawa nous convainquit de vous aider à remporter cette guerre, tout en vous demandant de céder cette portion de terre si précieuse. Une fois fait, leurs experts vinrent exploiter les richesses sous terrain, et nous partagions les bénéfices. Il s'est fait qu'il y a deux ans de cela, nous avons pu rompre cet accord, en apprenant nous-mêmes à nous servir de ces richesses ; le Zinzawa nous escroqua beaucoup en fait. C'est eux, pensons-nous, qui seraient à l'origine de cette guerre avec Nimuiyka...

Richard se mit à réfléchir, à repasser la situation, jusqu'à une évidence non certaine

- Vous dites que le Zinzawa fut aussi informé de la richesse de ces terres de l'Est ?
- C'est bien ce que je sais

Il réfléchit encore un peu plus,

- Je crois comprendre maintenant
- Qu'est-ce ?

- Nous avons certainement été trahis ; Les généraux de l'Est doivent être derrière tout ça, ou au moins l'un d'entre eux. Je crois bien que mon père doit être mis au courant
- Et quelque chose changera ? J'en doute fort ; votre père est bien trop ambitieux
- Je ne pourrai vous dire avoir tort ; mais au moins la vérité changera quelque chose.
- Que comprenez-vous de la situation ?
- Je comprends que des généraux trop ambitieux ont fait part de leur découverte au Zinzawa, et qu'ils ont comploté ensemble afin de devenir beaucoup plus riche. C'est bien ce qui explique que nous ne gagnons toujours pas cette guère, et que vous receviez moins de richesse ; ils étaient partagés en trois. Nous pensions à vrai dire que vous étiez assisté...
- A vrai dire, nous avons vendu de nos ressources pour avoir l'aide du Tangola pendant un moment. Et il est vrai que la résistance que vous avez opposée n'était pas assez pour nous battre. Assez d'homme chez nous sont prêts à mourir pour cette cause...

Elle le disait d'une voix faible, mais déterminée. Richard sentit un poids de culpabilité l'envahir l'esprit ; ils semblaient être les mauvais de l'histoire. Il y avait moyen de trouver un accord entre le Dowanda et le Nimuiyka, afin ainsi d'éviter un mariage, un mariage qui le dérangeait l'âme.

- Vous me paraissez fortement différent ; j'ignore ce qui a fait de vous ce que vous êtes, mais il y aurait eu de bonne pluie au ciel, si vous étiez roi...

Ce n'en avait pas l'air, mais c'était bien un compliment, une appréciation de sa personne. Le prince était bien tourmenté de pensées ; il devait voir Barnabette, ils devaient parler tous les deux. La tête commençait à lui faire mal.

- J'ignore ce qu'advient dans cette forêt, et je dois dire être dans l'incertitude. Je dois arrêter cette guerre, mais j'ignore complètement ce que je pourrai y changer.
- Je comprends bien...j'ignore aussi si nous survivrons, et tous deux ne sommes que les instruments du bien-être de notre royaume. J'étais ici pour mon royaume, vous êtes là pour le vôtre. *On ne peut jouer que le rôle qu'il nous ait donné par la société.* Nous ne sommes rien de plus qu'un maillon de la grande chaîne du grand ordre mondial. *Et je pense bien qu'un dieu serait celui qui se serait détaché de toute cette condition, pour être un maillon indépendant de l'univers. Celui qui ne subirait plus la logique du monde, mais qui l'utiliserait à sa guise...*
- J'admire votre réflexion ; vous aussi êtes beaucoup plus différent que vous ne le pensez. *Je supplierai les dieux de me dévoiler les secrets de votre être afin que nous soyons tous les deux pareils.* Si je puis sortir de ce monde, et devenir un dieu, vivant avec des dieux, je le ferai et oublierai mon sang royal...
- Et j'en ferai autant...

Et, de nouveau, un silence tomba après ces belles déclarations réflexives. Ils se parlaient désormais avec un train d'égalité ; Richard n'était plus son oppresseur, mais par son intérieur, il fut presque un ami. Elle regretterait ce personnage, certainement. Il avait peut-être bouleversé sa vie ; et peut-être bien qu'à cause de lui, elle ne s'en sortirait pas mais, en ce moment, elle ne s'en préoccupait pas.

- J'ai une question stupide à vous poser... lâcha-t-il soudainement
- Stupide dites-vous ! Alors ça m'intéresse

Il avala sa salive, et se lança

- Vous êtes la princesse, et vous êtes maintenant presque fiancée. Alors...qui d'autres avez-vous pu embrasser ?

Il eut bien du mal, mais sa question arriva bien à son terme. Il fut bien inquiet qu'elle jubila autant à cause de son premier baiser

- Il est vrai que je serai à jamais gravé dans votre mémoire, disait-elle pour le taquiner. J'ai bien eu à embrasser un homme trois fois, et ce fut l'un de mes gardes aujourd'hui. Je ne garantirais pas l'aimer, et ma situation royale ne pouvait le permettre de me demander en mariage, alors cela resta au passé.
- Il est l'un de vos...gardes ?
- Ne me regardez pas de cet œil ! Il ne l'était pas encore au passé ; il est aujourd'hui à ma recherche et m'a toujours été fidèle
- Ah! Vous m'en avez parlé. Le garde spécial : Edouard ?

Elle rit.

- Vous vous en souvenez ?
- Je n'oublie jamais le nom d'un ennemi...
- Il est bien celui-là ; mais je le répète, c'est du passé

Et elle tint à le répéter. Curieusement, c'eut le ton d'une explication, comme si elle avait à rendre de compte de ce qu'elle put bien faire ou non.

- Je vois que vous ne portez pas les femmes dans votre cœur. Vous êtes le prince, vous auriez pu avoir maintes secrètes aventures ; mais vous n'en avez pas...Pourquoi ?
- Je grandis auprès d'un sage de notre royaume. Plongé dans ce monde de la philosophie, je n'avais guère le temps d'en sortir pour le simple enfantillage d'un amour de jeunesse...
- Je vois ! J'admire votre point de vue
- Et je vous en remercie

Dix secondes durent passer avant cette réaction soudaine

- Je crois me rappeler vous avoir promis quelque chose, pour le repas. Vous en voulez toujours ?...

Et elle reprit son sourire malicieux. Le prince se souvint du baiser promis, et frémit à cette idée. Il n'allait certainement pas accepter, par principe. Mais elle, l'audacieuse, elle s'approcha de lui, toujours dans ce sourire qui n'appartenait qu'à elle. Il était sous son emprise, c'est bien ce qu'il ressentait.

- Je ne désire en rien du sentimentalisme... Reculez ! commanda-t-il, quand elle fut proche de lui.

Il la saisit de ces deux mains, comme pour l'empêcher d'approcher.

- Je vous l'ai dit, je ne suis point ingrate ; alors laissez-moi me décharger de cette dette, et peut-être que j'aurai quelque chose en retour
- Quoi donc ?
- Peut-être la lune, rit-elle
- *Je ne vous donnerai pas la lune, je ne suis qu'un homme. Je ne suis pas le diable pour vous offrir une pomme.* Et si vous parlez de votre liberté, je vous ai déjà donné une fois l'occasion de vous perdre dans la forêt.
- Je n'ignore pas que je ne puis vous quitter pour vivre. Alors...

Et, encore une fois, elle l'embrassa. Durant vingt longues secondes, il se laissa faire et, une fois de plus, il éprouva la faiblesse qu'une femme pouvait bien induire chez un homme. Dépossédé de toute logique, il pouvait comprendre les expériences sentimentales du passé de Barnabette, lesquelles le marqua à vie. Elle voulut, pour sa part, ressentir les sentiments qui se dégageraient si elle embrassait une fois de plus cet homme. Et, pour la première fois, elle avoua à sa conscience que ce valeureux prince ennemi obtint sa bonne grâce. Elle ressentait une attirance envers lui. Elle aima ce moment, mais ne pouvait continuer dans ce train dangereux. Cela ne mènerait nulle part de toute façon.

- Je dois vous laisser maintenant...Je vous souhaite la bonne nuit, dit-elle en se dégageant du prince, dont la conscience commençait à reprendre forme.
- Je ferai le guet...vous pouvez dormir sans crainte

Elle se retourna, et s'allongea tout prêt du feu. Sa première nuit en dehors d'un bon palace. Mais elle ne s'en plaignait pas ; cette expérience avec ce prince ne la déplut guère, à son grand étonnement. Elle dormit, attendant de voir ce que le lendemain pouvait bien leur réserver. Elle était déjà sûre que le prince perdit volonté à sa mission, et qu'elle s'était attiré ses bonnes grâces. Peut-être qu'elle rentrerait finalement à son royaume. Tout dépendra du lendemain.

10

Le prince la regardait, le prince l'observait. C'était sa première expérience amoureuse. Il ne savait s'expliquer ce qu'il ressentait, mais il savait ne pas l'avoir repoussé. Il se disait répugner cette faiblesse intellectuelle qu'est l'amour, pour le bien-être de sa raison, mais s'apercevait ne pas pouvoir y résister, ne pas pouvoir y renoncer. C'était un fléau irrésistible ; l'homme était finalement un contraint, comprenait-il. De l'amour, on ne pouvait s'en passer ; *le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas*². Et Richard s'en apercevait de plus en plus. Quoi qu'il fasse, rien ne lui semblera plus juste. Ou soit, il la laissait s'échapper, s'attirant ainsi le mépris de son père ; ou soit, il l'emmenait avec elle, pour la jeter en prison, mais cette idée ne pouvait encore lui plaire. Ainsi, quoi qu'il fasse, il ne pourrait encore s'entendre avec sa conscience. Elle l'avait fait ressentir du plaisir, un plaisir tout autre de l'excitation d'une découverte philosophique. Il ressentait son milieu, son fameux organe secret se mouvoir ; il voulait d'une chose dont il ne soupçonnait encore l'utilité. Il venait de découvrir une nouvelle existence, une nouvelle facette de la vie d'un homme.

Il n'avait pas encore sommeil. Il s'est mis à se représenter les cours des événements tels qu'ils ont dû se dérouler, depuis le grand début jusqu'à l'avènement de cette guerre.

² Blaise Pascal, *les pensées*

« Premièrement, des généraux de l'Est ont certainement dû par une certaine situation apprendre les richesses souterraines contenues dans ces terres peu fréquentées. On apprit d'ailleurs de mouvement des rebellions et de contagions de maladies de sources inconnues dans ces contrées. Ce qui prouve que certaines personnalités avaient intérêts à faire bouger la population pour leur laisser le champ libre pour agir. Ensuite, ils durent discuter avec le Zinzawa, qui semblait posséder les connaissances requises pour l'exploitation de ces richesses. Par cela ils s'assuraient une grande acquisition de biens, sans jamais attirer les regards de qui que ce soit. Ils durent mettre en scène cette guerre de trois royaumes contre nous pour permettre au final l'acquisition des terres convoitées par le Dowanda, qui devait coopérer pour leur bien à tous. Ils ont orchestré le fait que nous remportions la guerre, en se rendant progressivement, et entamèrent la récolte de nos biens souterrains dès que le Dowanda reçut le droit d'acquisition.

« En apprenant eux-mêmes à utiliser et exploiter ces richesses, le Dowanda comprit déjà ne pas avoir la part qui leur était réservé, et se retourna effectivement envers le Zinzawa, qui naturellement devenait inutile à leurs yeux. Une fois rejetée, le Zinzawa nous fait parvenir une information prétendant que le Dowanda aurait pénétré nos territoires bien avant l'accord et que le tout serait déjà machiavéliquement prémédité de leur part. Le Zinzawa veut par-là se venger du Dowanda, car il ne pouvait après l'accord de paix entamer une nouvelle guerre. Le Dowanda profite alors de ces richesses pour faire appel au Tangola afin de les aider à repousser la petite armée que nous leur avons envoyé pour les intimider à quitter nos terres. Cependant, les généraux de l'Est entretiennent le chaos afin de continuer à récupérer des matières premières, en coopération avec les agents du Zinzawa. Si mon père ne se décide pas à détruire la résistance avec une armée de taille, nous ne remporterons jamais cette guerre. Le Tangola s'apercevant que leur aide ne leur servait à rien, le Dowanda

propose aussitôt le mariage pour établir leur union, qui va avec les richesses de deux parties. Une fois unie, le Dowanda pourrait se décider à abandonner ces terres, si la guerre leur devenait un trop gros fardeau à supporter. Ainsi pour remporter la guerre, il ne faudrait que mener une trop forte résistance à l'insu des généraux de l'Est pour repousser n'importe quelle attaque. Mais, je préférerais que l'on établisse un accord avec le Dowanda pour que nous en ressortions tous gagnant. Si seulement Père pouvait avoir trace d'humanisme en lui, et rejeter son orgueil derrière lui... »

Il ressentait bien cette envie de retourner discuter avec Barnabette ; pour lui, il avait résolu l'énigme. Ne serait-ce que pour faire plaisir à la princesse, il devait essayer de changer les choses. Et si un accord de paix était trouvé avec le Dowanda, il pourrait, comme il l'espérait, mieux connaître Rosette. C'est bien ce qu'il se convainquit devoir accomplir ; il parlerait avec le roi et lui ouvrirait les yeux. Seulement, il ne savait toujours pas ce qu'il devait faire de la princesse. Tel était bien son problème en ce moment. Finalement, ce fut vers trois heures du matin qu'il se décida à s'endormir.

La princesse était bien étendue, proche de flamme, l'air innocente. Il osa, car il le devait et, aussi, le voulait, se mettre juste à côté d'elle, pour être prêt à défendre leurs vies, à tous les deux. Il la regarda dormir, observant les courbes de son visage, la rougeur naturelle de ces lèvres. Elle était vraiment belle ; elle s'était bien occupée d'elle. Et s'il était le prédateur, elle serait la gazelle ; enlever une telle créature n'en serait que cruelle. Il ne savait ce que c'était de l'amour, ou comment ce fléau cardiaque pouvait enflammer un homme en un jour ; il désirait juste mieux la connaître, mieux appréhender les facettes de son être. Au lieu encore d'y réfléchir, il se laissa entraîner au sommeil, ne sachant encore ce que la matinée leur réservait.

Il était huit heures du matin, quand le prince rouvrit les yeux. Il rêva pendant un moment, s'illusionnant être dans son beau palace, quand il commença à bouger ses paupières. Mais non, il était bien dans cette forêt, toujours avec sa belle inconnue. Justement en se remémorant de sa chère victime, il s'aperçut à son grand étonnement qu'elle n'était pas à ses côtés. Il se leva d'un bond, et voulut rapidement s'enfoncer dans la forêt, quand une main rapide le retint debout. Il n'avait pas à se retourner pour reconnaître cette main ; cette douceur, cette légèreté, cette faiblesse caractéristique, contrastant avec sa force psychologique ; elle était vraiment un être à part. Elle le retourna, et le mit devant elle. Ils se regardèrent un instant, se contemplant pour on ne sait quelle raison, et n'osaient chacun commencer une parole. Rosette sourit :

- Vous vouliez encore vous jeter dans le vide ?

Il détourna son regard face à cette provocation.

- Cette journée risque d'être longue ; il va falloir vous préparer
- Que pensez-vous faire ? Me ramener à Nimuiyka ?

Et elle le disait en se rapprochant, pour coller son corps contre le sien. Mais il la repoussa brusque.

- Vous n'allez pas encore jouer à votre jeu, et n'osez plus m'approcher. Respectez donc votre fiancé

A en croire qu'elle était une dévergondée. Elle sembla vexée

- Que voulez-vous dire, hein ? Je suis une demoiselle, et une vraie !
Et vous, vous m'avez enlevé de force
- Et je vous ai donné occasion de partir
- Et vous m'avez poursuivi pour me rattraper, hein !
- Vous seriez morte !
- Par votre faute, voyons ! cria-t-elle

Et elle se retourna pour ne plus lui faire face. Le réveil dut lui changer les sentiments qu'il ressentait. Il répugna le fait d'avoir été faible

face à cette femme. Elle l'avait vaincu, et il s'en voulait. Mais lui faire du mal, il en était toujours incapable. Une graine était déjà plantée en lui, et il se refusait l'arroser.

- Je vais chercher de la nourriture, puis nous continuerons notre chemin...
- Quoi ? Vous êtes...vous n'êtes qu'un moins que rien, je m'en vais !

Et elle se dirigea à la hâte vers le côté opposé. Mais le prince la rattrapa, et la retint entre ses bras.

- Ecoutez ! Si je vous laisse partir, vous avez une chance sur deux de survivre ; et je suis recherché par vos gardes. Ainsi quoi qu'il arrive, vous devez venir avec moi, et je ne me dirigerai pas vers la ville

Il la relâcha. Il lui révéla ses intentions, et par cela lui fit comprendre quelque chose de bien important. Il n'avait aucune intention de la ramener à Nimuiyka ; il l'emmenait avec elle pour sa sécurité.

- Que deviendrais-je si je vais avec vous ?
- Je vous laisserai à la frontière, et m'en irai régler le problème de cette guerre.
- Mais comment ?
- J'expliquerai à mon père ce que j'aurai à lui dire. Nous arriverons certainement à un terrain d'entente.

Il ne pensait pas vraiment que son père comprendrait. Mais il ne voulait pas que la princesse croie que son geste était empli d'un pur sentiment qu'il ne pouvait s'expliquer lui-même. La laisser partir était une action insensée après tout ce qu'il put bien traverser pour en arriver là ; mais quelque chose avait changé en lui ; il commençait à éprouver des sensations dans son cœur. La princesse le dévisageait ; elle était d'un

regard silencieusement indescriptible. Cet homme était bien ce qu'elle s'était imaginé ; il pouvait bien la mériter.

- J'espère que vous tiendrez parole

Et elle était sûre qu'il la tiendrait.

- Je ne sais pour vous, mais nous repérer dans cette forêt risque de nous prendre bien de temps. Ainsi je vais nous trouver un petit déjeuner avant que nous commencions notre course.
- Comme vous le voulez !

Il n'attendit pas plus, et s'en alla s'occuper de sa besogne. Elle le regarda s'en aller jusqu'à ce que les feuilles l'empêchent d'en apercevoir plus. Elle devait l'attendre, attendre jusqu'à ce qu'ils viennent la sortir de là. De l'oppresseur, il devint l'héro qu'elle s'imaginait pour espérer encore vivre sur cette terre. Elle gardera certainement un bon souvenir de lui, et regrettera plus le fait qu'elle ne puisse le connaître davantage. Elle était le premier homme qu'elle consentit à embrasser. Et quelque chose, de bien précieux, se garda automatiquement en elle.

Le prince ne dura que trente minutes, puis revint à la hâte. Il ne voulut pas s'éterniser dans ces lieux, un danger pourrait leur tomber dessus à tout instant. Il avait réussi à ramener des fruits que la lumière du jour lui permit de discerner du haut d'un arbre. Cependant, une surprise, comme il ne s'en attendait pas ; la princesse n'était plus là. Elle était partie, il semblait qu'elle se soit envolée.

Il en fut déchiré. Son cœur devint lourd, et il ne pouvait s'expliquer une telle réaction. Il pensait fort qu'elle attendrait ; le fait qu'elle soit partie témoignait de sa comédie dès le premier baiser, un baiser qui compta plus qu'il ne le pensait. Il déraisonnait. *Elle s'était moqué de lui, elle lui avait menti, elle l'avait délaissé, et elle avait préféré un autre qu'à lui.* Trahison, voilà tout ce qu'il y voyait. *Il n'y avait pourtant rien qui puisse*

montrer qu'une prétendue amie puisse le trahir, blesser ses sentiments ; elle lui a menti, et c'est tout ce dont il s'en souviendra.

Cependant, quelque chose venait de le transpercer. C'était de l'espoir. Il vit une trace de lutte que ses sentiments l'empêchaient de remarquer, et entrevit par là un enlèvement. Qu'est-ce qui put bien se passer ? C'est bien ce qu'il se démena à découvrir aussitôt. Il suivit les traces, et vit les progressions de celles-ci se poursuivre indéfiniment. Ils n'ont pas pu aller bien loin, que trente minutes s'étaient écoulées. Il était sûr, pour une raison qu'il ne pouvait réellement s'expliquer, qu'elle ne s'en serait pas allée de son plein gré, qu'elle serait restée avec lui, jusqu'au bout du chemin. Et ces traces si désordonnées ! Elle fut certainement trainée de force, et il se devait la sauver. Elle représentait certainement quelque chose pour lui, quelque chose de plus qu'il ne le s'était imaginé.

Dix minutes plus-tard, la chance lui sourit. Mais aussi, un sentiment d'inquiétude. Il entendit distinctement la princesse pousser un cri de détresse. Voilà bien la preuve qu'elle fut ravie contre son gré. Il bondit aussi violemment qu'il put le faire, et les aperçut à une vingtaine de mètres. Les deux ennemis l'aperçurent, l'un retenant de force la princesse. Ils allaient certainement la vendre au plus offrant. Le prince était blessé, mais sa blessure commençait à cicatriser ; il n'en tint pas compte et se jeta sur eux. L'un déposa la princesse et s'arma de sa mini-lance, l'autre était déjà sur son pied de garde. Ils allaient commencer l'affrontement...

L'un des assaillants lui porta un coup à la tête, qu'il esquiva habilement ; l'autre essaya de le prendre par derrière, mais il le fit reculer d'un coup de pieds. Il devait mettre en œuvre son talent et son expérience de guerrier pour résister à ses ennemis. Celui avec la lance essaya de le transpercer par surprise, mais derrière la princesse cria et il esquiva aussitôt. L'autre, entrevoyant par ce geste de la princesse une relation de proximité entre le prince et sa prisonnière, la prit de force et menaça de la tuer. Le prince s'immobilisa soudain, et leur porta attention. Cet instant

d'égarement d'esprit permit au guerrier à la lance de le porter un coup à la jambe, et il fut neutralisé. L'ennemi prit sa lance, et le pointa au nez du prince, l'empêchant d'exécuter un quelconque mouvement. Il était pris.

La princesse cria, bougea violemment, mais ne put se sortir de ces bras puissants qui la retenaient. Elle était prise au piège, et supportait mal le fait que le prince ne puisse la défendre. Sa blessure fit de lui un mi-homme, malheureusement. Elle pensait que ses gardes royaux la retrouveraient et la sauveraient ; elle fut presque heureuse de voir ces guerriers venir à elles. Mais elle comprit aussitôt que son statut de princesse dévoilé au grand public tourna la situation à son désavantage, et que des opportunistes, anarchistes, et criminels étaient à ses trousses. Elle était finie. Soudain...

Le prince fit perdre l'équilibre à son assaillant, et put aussitôt se dégager de son emprise en se relevant. Il voulut se saisir du premier avant de se porter au secours de la princesse, mais l'ennemi exploita son coin faible, et put dans un mouvement hasardeux le toucher à l'épaule gauche. Le prince dut reculer, cause de douleur, laissant à l'ennemi l'opportunité de le mettre de nouveau à terre. Le prince fut de dos, et le guerrier ramassa rapidement sa lance pour transpercer le prince d'un coup sec. Il leva son bras, la lance pointant sur le dos du prince Richard, et il fit descendre sa lance vers sa cible, sous les yeux de la princesse. Elle ne put s'empêcher de crier, elle ne voulait pas se séparer de son prince de cette manière.

Elle tenait certainement à lui, encore est-il qu'il vint se battre pour la sauver. De la chair fut déchirée par le dos, la lance l'ayant pénétré jusqu'à l'os. Le prince se retourna, et regarda son ennemi en face. Et surprise...

Le guerrier fut lui-même transpercé, et non le prince. Quelqu'un l'avait attaqué de derrière, et personne ne semblait le connaître. C'était un guerrier, aussi fier, aussi redoutable, qui put même se débarrasser du guerrier qui retenait la princesse en un rien de temps. Quand Richard se

releva, une main sur sa blessure, il ne pouvait en croire ses yeux. Ce guerrier devant lui, il le connaissait, et c'était le noble Ariel qui était devant lui. Quelle surprise ! Il n'était donc pas mort, et il venait de leur sauver la vie. Mais qu'est-ce qu'il put bien l'arriver ?

Avant que le prince ait pu poser ses questions, Ariel reprit la princesse dans ses bras, et lui fit perdre conscience de nouveau avec un tissu imprégné de ce fameux liquide soporifique. Le prince voulut l'ordonner de la relâcher, mais il s'en préserva ; ça n'aurait aucun sens. Mais il était bien content de l'avoir de nouveau sous son emprise ; elle était tout à lui. Et ils avaient maintenant une réelle chance de sortir de cette maudite forêt.

Cependant, la promesse qu'il avait faite à la princesse vint retentir en son esprit. Il ne pourrait plus la tenir, faute de la présence de ce guerrier sauveur dans ce lieu. Elle pourrait peut-être le comprendre, comprendre qu'il eut bien l'intention de la libérer, mais qu'il ne le pouvait, qu'il ne le pouvait plus.

- Vous allez bien cher prince ?
- Oui, beaucoup mieux...Mais vous ? Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Je vais vous le dire, mais venez par ici

Il le fit asseoir, sous un arbre, et plaça la princesse juste à côté. Ariel se mit devant, et commença à lui conter son histoire.

« Altesse ! Les dieux m'ont eu en pitié durant tout mon parcours. Lorsque je fis diversion au moment où devait commencer l'intrusion au jardin, je pus m'en fuir au-delà de la frontière nord du jardin où je me retournai pour combattre mon ennemi de face. Le combat prit un certain temps et je retournai gagnant. Lorsque j'arrivai au jardin, je constatai avec étonnement une autre troupe anéantissant la nôtre. A peine j'arrivai qu'ils étaient déjà tous morts. Je me cachai pour observer la suite ; je constatai ne pas vous avoir encore aperçu dans ce fléau. J'attendis un instant, un instant de trop et faillis être attrapé par un garde qui m'aperçut de dos. Je

dus m'en fuir dans l'inconnu, et m'improvisai un abri pour coucher. Le lendemain j'appris la disparition de la princesse ; tout le monde en parlait dans la rue. Les sujets de l'empereur ne tarderont pas d'ailleurs à descendre ici d'un instant à l'autre. Je me décidai d'aller à votre recherche ; je rentrai aussitôt dans notre petit hôtel. Mais arrivé, on me dit que Mulubay avait levé l'encre et qu'il n'habitait déjà plus là depuis une heure. Je commençai à faire mes recherches lorsqu'un garde donna l'alerte ; un dénommé Pierrot. Il découvrit selon ses dires un dénommé Félix étendu sur le sol, en forêt, et admit que celui-ci était accompagné d'un serviteur. Cela me mit la puce à l'oreille, et je courus aussitôt en forêt vous chercher. Je suis arrivé jusqu'à la frontière, mais notre garde là m'apprit ne pas encore vous avoir aperçu. Je lui demandai de rester là et que je reviendrais certainement. Nous voici que le destin nous fit croiser chemin, *comme il est cette vérité que tout ce à quoi on aspire nous arrive.* J'arrivai et découvris avec joie que vous étiez en vie, mais aussi, que j'arrivai au bon moment pour vous sauver. Au grand jamais j'aurai pu abandonner cette mission, je ne pourrai rentrer au royaume sans notre colis... »

Le prince sentit ce boom en lui ; il oubliait le sacrifice de ses compagnons au profit de ses sentiments. Car comme il s'en souvenait, il désira la laisser partir, cause des sentiments qui influaient en son être. Il avait perdu toute logique, comme il venait de s'en apercevoir. Il devait au moins la ramener au royaume, et voir après ce qu'il pourrait bien faire pour la libérer. Il devait le faire, juste pour ses compagnons, au moins pour ses compagnons. Il sentait son âme se fragiliser, il perdait toute constance d'esprit. Mais maintenant que le guerrier Ariel était avec lui, il n'avait plus sujet à quelconque réflexion ou hésitation ; il devait suivre ses consignes. Il devait dès à présent ramener la princesse.

- Nous sommes presque au terme de cette mission, le ciel a été avec nous ; réagit enfin le prince

- Je vous vois blessé, mais pouvez-vous marcher ?
- Pour combien de temps ?
- Juste trente minutes, et nous serons arrivés à la frontière

La bonne nouvelle ; ils allaient enfin sortir de là. Mais il espérait plus que la princesse ne puisse se réveiller avant l'échéance, pour éviter son regard, son dédain face à la situation. Ils devaient ainsi s'en aller, sans plus tarder.

- Il nous faut quitter, car vous êtes poursuivis depuis hier. Je suis bien étonné que vous ne soyez pas encore rattrapé. Nous devons nous méfier ; certaines personnes ont intention d'éliminer la princesse, d'autres la vendre.
- Je l'ai bien compris. De ma vie, cette princesse atteindra Nimuiyka saine et sauve.
- Pour le bien du royaume
- Pour le bien du royaume !

Et ils s'en allèrent. Le prince pouvait marcher, mais manquait de force. La princesse était portée par Ariel, et ils suivaient le chemin que celui-ci seul connaissait. La route était dangereuse, Richard découvrait maintenant sa chance d'avoir survécu seul jusque-là. Ils étaient poursuivis depuis hier, mais aucun ne put les rattraper à part certains élus. Ils étaient chanceux, il ne suffisait que leur chance dure jusqu'à la fin. Ils étaient proches du but.

IV. Le Retour

11

De l'autre côté, dans l'autre scène, le guerrier spécial de la princesse, Edouard, ne pouvait supporter cette attente. Il était sûr que la princesse était toujours en vie, et il se devait la retrouver. Il l'avait aimé, il l'avait tant désiré, *mais elle n'était pas à lui ; il pensait que quelque chose collait, mais il n'en était rien. Elle était une princesse, et lui, il n'était rien. Il ne faisait que la regarder, il ne faisait que l'observer ; mais elle lui apprit n'en rien savoir, que de tout cet amour qu'il éprouvait, elle n'en avait aucune idée. Il était confus comme blessé.* Mais il lui jura allégeance, et que de toute sa vie, il n'aurait de cesse à la voir mener une vie paisible. Il la retrouverait, coûte que coûte. Il en paierait de sa vie, s'il le faut.

Dès qu'il entendit que la princesse fut capturée, il se démena au plus vite à constituer un groupe de recherche. Il fit tout ce qu'il put bien faire pour la retrouver. Il ne dormit presque pas le jour de l'enlèvement. Au moment où l'information de l'entrée en forêt fut validée, il ne prit aucun homme avec lui, et partit aussitôt à sa recherche. Il connaissait peu cette forêt, mais il affronta déjà bien plus que ça, il était prêt à affronter tous les dangers du monde, pour une bien-aimée qui ne l'aimait pas comme il le voudrait. *C'est quelque chose d'étrange ce qu'est l'amour. Elle³ engendre des sacrifices, produit la haine ; c'est le chemin le plus sûr pour connaître*

³ L'amour est souvent interprété poétiquement comme étant féminin. Toutes les caractéristiques que ce concept nous renvoie tendent plus vers le caractère d'une femme que d'un homme, dans notre vision des choses.

la douleur. La véritable douleur. Si l'on nous laissait le choix, aimerions-nous vraiment ? Edouard était au péril, pour une tendre qu'il ne toucherait jamais comme il le voudrait. *Il était son ami, toujours son ami.* C'était une relation spéciale pour un garde spécial. Et pour cette miette qui le convenait fort bien fort mal, il se préparait à risquer sa vie pour la sauver.

Il marcha des heures, dormit en forêt, et se réveilla au matin du jour d'une ferme décision. Il put suivre des traces, et tourna en rond en suivant les pistes. Il ne pensa pas qu'ils seraient arrivés jusqu'à la frontière, ne croyant pas que l'ennemi eut un moment l'envie de pénétrer ladite forêt, mais qu'il n'eut d'autre choix pour sauver sa vie. Il en aurait appris peut-être plus s'il resta un moment interrogé Félix, mais il ne pouvait perdre encore plus de temps ; il se devait la rattraper, son cœur le lui avait commandé. Et le ciel l'avait entendu, il venait d'avoir une piste.

Il venait de découvrir deux corps à terre et, surtout, un tissu de l'habit de Rosette étendu au bas. Elle avait certainement été là. De l'espoir, voilà bien ce qu'il voyait. La bataille était récente ; ils devaient ne pas être loin en ce moment. Il inspecta un moment et, surprise, des traces des pas. Il n'avait plus qu'à les suivre, enfin. Il partit à la chasse sans plus tarder, quand quelque chose l'immobilisa soudain. C'était un bruit.

Il se cacha derrière un arbre, et se mit en observation. Il vit trois ombres se déplacer, et ces ombres arrivaient vers lui. Il les attendait de pieds fermes. Il devait être prêt à tuer, sans aucune hésitation. Enfin, l'image devenait claire, et il aperçut ses assaillants.

C'étaient trois gardes qui obéissaient à ses ordres. Ils étaient allés depuis le matin à la recherche de la princesse, et ils étaient bien décidés à accomplir leur mission. Edouard alla vers eux sans plus tarder. Une aide lui serait bien utile, et elle tombait à pic.

- Noble Edouard ! dit l'un des gardes, respectueusement
- Je suis ravi de vous voir ici cher guerrier ; nous sommes proches du but

- Nous avons aussi remarqué les signes des batailles. Nos ennemis sont forts, c'est le deuxième groupe d'homme que nous trouvons à terre.
- Nous allons devoir être sur nos gardes, mais nous ne craignons rien ; nous n'en serons que plus prudents.
- Nous sommes à vos ordres
- Alors allons-y la récupérer

Ils se mirent aussitôt en marche ; ils allaient avec pleine confiance et une entière détermination. Ils devaient à tout prix accomplir cette mission, cruciale pour le Dowanda. Ils étaient proches du but, mais ils n'étaient pas les seuls ; Richard et Ariel, d'ici là, atteindraient bientôt la frontière. Selon les dires du noble guerrier, ils arriveraient dans moins de dix minutes. Et selon les dires des traces des pas, la troupe d'Edouard était proche de leur proie. La confrontation n'en serait qu'inévitable.

Richard commençait à apercevoir un nouveau rayon de lumière, la frontière était juste devant ses yeux. Ils ne leur restaient plus que quelques pas pour atteindre le char caché avec le conducteur. Ariel s'arrêta soudain, et s'immobilisa pour une raison inconnue. Le temps que le prince comprenne quelque chose, Ariel se jeta sur lui et le mit à terre. Rien de si surprenant, une lance venait de rater Richard, ratant ainsi de le transpercer le cœur. Ils étaient à 20 mètres d'eux, les fameux ennemis qui les avaient rattrapés juste à la sortie des enfers ; Ariel pouvait reconnaître l'un de leurs ennemis. C'était celui qui menait les troupes à la recherche de la princesse, c'était le fier guerrier de la noblesse Dowandaise ; le guerrier Edouard. Accompagnés de ses trois vaillants hommes, il allait se préparer à attaquer après avoir manqué son premier coup.

- Prince, vous devez aller ! Disait Ariel, en prenant déjà sa garde de combat.
- Je ne pourrai vous laisser ; vous courez à votre perte

- Que m'importe ! Je ne saurai rentrer sans avoir accompli ma mission, allez prince !

Edouard entama l'assaut, mais le valeureux guerrier Ariel leur bloqua la route. Richard ne pouvait plus se laisser à une quelconque réflexion, il souleva la princesse de force qu'il lui restait, et se mit en mouvement, criant au conducteur de sortir avec le char. Une fois à l'intérieur de celui-ci, ils devraient s'en aller, sans attendre qui que ce soit.

Le char sortit aussitôt, ses machines constructives ayant été bien entretenues pour cette occasion ; il ne fallait plus que le prince y adhère avec sa protégée. Mais une main l'arrêta, et le bouscula en avant. Il dut déposer sa proie pour faire face à l'ennemi. C'était Edouard qui était devant lui, les restes combattant de leur mieux de l'autre côté. Le prince n'était pas en situation optimale pour combattre, mais il ne pouvait se laisser faire ; il allait tout donner pour leur survie. Edouard ne pouvait contenir sa haine face à ce monstre qui osa enlever un si beau visage, sa dulcinée. Il s'apprêtait à abattre sans pitié son ennemi pour sauver la belle. Le combat s'engagea.

Le prince faisait face à un ennemi de taille, tant la détermination de celui-ci était sans égale. Richard savait que s'il perdait ce combat, ce serait sa mort certaine ; il ne pouvait se permettre un échec au stade où il en était. Cependant, il n'était pas de taille face au valeureux Edouard ; il perdait le combat. Sa blessure ne le permettait pas une meilleure performance, il commençait à être dans l'agonie.

Mais au moment où il perdait, quelque chose se passa. Il sentit de la chair déchirée, en plein ventre ; du sang coulé à vue d'œil. Serait-ce sa mort ? Non, le bon sort ne l'aurait pas amené jusque-là pour finir de la sorte. Il ouvrit grand les yeux, et aperçut le conducteur du char derrière Edouard, le transperçant d'une mini-lance. Cet homme vint à sa rescousse, apercevant que les deux guerriers perdaient leur combat dans les deux fronts. Il prit le prince par la main et commença à aller.

- Où est la princesse ? demanda-t-il
- Je l'ai déjà placée dans le char, dans la confusion de votre combat
- Nous devons récupérer le guerrier Ariel
- Non Altesse ! Il combat pour nous laisser le temps de s'en fuir ; il sera à jamais dans nos mémoires...

Il fit entrer le prince dans le char, et se retourna pour voir où on était le noble Ariel. Celui-ci se retourna aussi, et les aperçut prêt à partir. Il avait réussi à abattre un des trois guerriers, mais il souffrait déjà d'une blessure. Il savait qu'il n'avait aucune chance de les rejoindre, qu'il en était déjà fini de lui. Il se retourna donc, et les sourit, se laissant transpercer d'une lance. C'était un puissant guerrier, un grand guerrier, un héros.

Le char commença sa course, mais quelque chose de surprenant se passa. L'un des guerriers lança de sa grande habilité sa lance sur le conducteur et put l'infliger une blessure au dos. Celui-ci vacilla, mais ne tomba pas.

- Prince ! Retirez-moi ça, je vous prie

Il s'exécuta à l'instant. Mais il y avait là un problème ; il devait parcourir une trop longue distance pour atteindre le palais royal. Le conducteur n'arriverait certainement pas jusqu'au bout du chemin, le prince encore moins. Ils étaient tous deux blessés ; ils étaient tous deux dans un sal état. Et ils avaient dix heures de route ; pourraient-ils vraiment y arriver ? Le prince y pensa moins. S'ils avaient survécu jusque-là, ils le pourraient encore jusque à la fin, pensa-t-il. Ce sentiment le remplit, en regardant d'une de ces douceurs la jeune et belle princesse étendue devant lui.

Il ressentait quelque chose pour cette personne, il n'en rencontrera point d'autre comme elle. Ça se voyait qu'*elle réfléchissait*. Il voulait être son ami, il ne se laissait pas convaincre qu'il en voulait plus. Ces lèvres étaient si douces, il ne les oublierait jamais. Son sourire angélique hanterait certainement toutes ses nuits. Il la protégerait, une fois au

royaume ; il s'occuperait d'elle, beaucoup mieux qu'il ne le fit jusque-là. Ils étaient partis pour une longue route, espérant atteindre son bout.

Une heure plus-tard, aussi soudain, quelque chose venait d'attraper la main du prince. Il se retourna d'un geste rapide ; que ça pouvait bien être ? Il observa sa main, et aperçut quelque chose de beaucoup plus petit, de beaucoup plus doux : la main d'une femme. Elle s'était réveillée, elle avait repris ses esprits. Elle restait un peu étourdie, mais comprenait déjà ce qui se tramait. Elle constatait avec étonnement qu'elle se dirigeait vers une destination autre que la ville. Elle se redressa soudain, et regarda le prince. Elle inspecta son corps, et vit qu'il dut avoir eu un autre affrontement qu'elle ignorait dans son inconscience. Elle voulut bouger plus mais constata être ligotée par le ventre, et accrochée à un petit poteau du char. Elle allait à Nimuiyka, comme elle le comprit.

- Que put bien se passer, cher Richard ? Elle ne le disait pas d'un ton amical

Aucune réponse

- Vous n'avez pas tenu votre promesse, comme je le pensais
- Vous pouvez observer que je n'eus d'autre choix que de vous emmener avec moi ; j'ai sauvé de peu ma vie chère Rosette
- Qu'est-ce qui put bien arriver ?

Il reprit encore de sa respiration, d'une manière laissant entrevoir qu'il ressentait bien des douleurs de sa dernière lutte.

- Nous avons été rattrapés par d'autres arrivistes. Mon compagnon fut tué, je pus à la limite vous emmener avec moi dans ce char, nous sauvant à tous deux la vie

Il se gardait bien de lui dire que ces guerriers-là ne semblaient pas lui vouloir du mal. Il ne voulait pas s'attirer sa mauvaise humeur. Il était bien content que finalement elle vienne avec lui.

- Je crois me garder de vous remercier ; je n'ai aucune envie de rejoindre ce royaume...
- Et je le comprends fort bien, je vous promets ma protection une fois arrivée
- Je n'ai aucune confiance aux vôtres, et aucun respect à votre roi. Laissez-moi donc ici, que je rentre en ville

Sa mine affichait assez clairement sa protestation.

- Je ne crois point que vous surviviez. Comprenez donc que je ne désire que votre survie.
- Mon Edouard viendra à ma rescousse, lui jeta-elle de face

Son Edouard ! Voilà bien ce qu'il entendit. C'était un sentiment nouveau qui s'insinuait en lui, un sentiment qu'il connaissait fort peu. De la jalousie, dans sa grande pureté ! Tomberait-il vraiment dans le charme de cette *jeune petite belle* ? Il ne pouvait s'en énerver, ce serait absurde.

- Votre Edouard ne vint même point à votre rescousse !
- Vous ignorez à quoi il ressemble, il ne m'abandonnerait jamais lui
- Serait-ce donc le plus grand de guerrier ?
- Il sacrifierait sa vie pour moi ; il le fit déjà une fois, et garda une cicatrice à vie sur son beau visage, cria-t-elle à mix voix. Elle termina bien sa phrase d'un ton de provocation

Mais là n'était pas le problème. Richard réfléchit, réfléchit encore, et eut un choc. Ce guerrier qu'il affronta, sa cicatrice, sa colère, sa haine ; plus aucun doute, ce fut bien le valeureux Edouard. Il était ainsi responsable de sa mort, comme il s'en rendait compte. Il ne faudrait pas que la princesse l'apprenne, il ne fallait surtout pas. Il ne voulait pas qu'elle en veuille à mort. Il en ressentit la crainte, curieusement. Il resta calme, et ne dit plus un mot. La princesse ne pouvait non plus rien faire, elle ne pouvait que se résigner à son triste sort.

Cependant la présence de Richard la rassurait intérieurement ; étant le prince, il pouvait certainement veiller à sa protection. Elle s'était déjà attiré ses bonnes grâces, avec ce baiser qu'elle lui donna ; elle pensait bien qu'il ne la laisserait pas mourir, elle en était sûre.

12

Deux heures plus-tard, un nouveau problème surgit. Pendant que le prince servait à manger à la princesse de provision qu'il leur restait, le char se mit à vaciller. Le temps que le prince comprenne ce qui se passe, le char s'arrêta et quelque chose tomba. Il y avait là quelque chose d'étrange qui se passait. La mauvaise surprise, il comprit que c'était le conducteur, le seul à connaître le chemin qui était tombé. Il était à l'agonie, il semblait qu'il n'allait pas s'en sortir. Le prince sortit aussitôt à sa rescousse.

- Qu'avez-vous ? M'entendez-vous ? demandait intensément le prince

Le conducteur redressa la tête, et prit toutes ses peines pour le regarder droit en face

- Je suis désolé cher prince, je voulais vous emmener jusqu'à destination pour rejoindre l'autre monde la tête haute. Je ne puis que vous laisser le reste...
- N'en soyez pas désolé, je serais mort sans vous...Vous avez accompli votre mission cher guerrier

Il faillit pleurer, tout comme le prince. Il pouvait certainement rejoindre l'au-delà l'esprit en paix.

- Il faut...il faut que vous rapportiez la princesse au palais ; suivez le chemin forestier sans détour... et puis vous devrez...vous devrez...

Il ne tint pas plus longtemps, il expira. Il fit de son mieux pour accomplir sa mission, c'était un fier guerrier. Le prince le déposa de sa tendresse triste, et le laissa là sur la route. Il ne pouvait courir le risque de l'enterrer avec honneur, ils étaient peut-être déjà poursuivis sans le savoir. Il se leva, et plaça sa main contre son épaule. Il calculait intuitivement le temps qu'il pourrait tenir dans la conduite de ce char jusqu'au palais. Ce char était une machine ingénieusement construite, demandant au conducteur de pédaler pour entamer une suite d'action mécanique qui ferait bouger automatiquement la grande machine, la force appliquée étant décuplée. Il se devait réaliser cette tâche, s'il voulait s'en sortir avec la princesse. La regardant, l'apercevant lui tenir regard, il ne pouvait abandonner ; une si grande beauté devait à tout prix survivre.

- Connaissez-vous le chemin ? demanda-t-elle, comprenant la situation
- Je vous emmènerai à destination, n'ayez de crainte
- C'est vous qui m'inspirait cette crainte...
- Pourquoi donc
- Votre peur... Vous ne savez si nous pourrions ne pas se perdre dans l'inconnu
- Il est vrai que ce royaume est grand, et que sans orientation, l'on pourrait périr, mais n'ayez de crainte, je vous sortirai de là...
- Serait-ce donc sur base de votre capacité actuelle que vous avancez ces propos ? Et elle le disait avec sympathie
- Sur base de la croyance en notre chance jusque-là. Vous ne périrez point, je vous en fais le serment...

Ça lui plut bien, ces dernières paroles. Elle était sûre qu'il ne la laisserait pas tomber ; elle était consciente de ce lien subconscient qui se créa entre eux. Il y avait quelque chose, une connexion, *tous deux le savaient et personne n'osait se l'avouer ouvertement. Ainsi l'un des partis pouvait toujours faire marche arrière et tout niait.*

Le prince prit le contrôle de la machine et commença à la faire bouger. Ils leur restaient encore une grande route devant eux, tous seuls. La princesse craignait pour sa blessure, et se demandait s'il pourrait tenir, mais ses précédentes paroles l'avaient ravivé espoir ; elle voulait bien croire qu'il pourrait être là pour la tirer d'affaire. Elle s'était éprise de son oppresseur, chose à laquelle elle n'aurait jamais pensé, même dans ses rêves les plus fous. Et elle savait s'être attirée ses bonnes grâces, qu'elle ne lui était pas indifférente. C'est pourquoi elle eut bien l'idée de le séduire, elle n'aurait jamais pensé se faire prendre dans son petit jeu. Elle en était consciente, elle se trouvait peut-être stupide, *mais le cœur eut déjà une raison depuis son existence ?* Elle ne pouvait qu'en percevoir les effets, et en subir les conséquences.

Elle le regardait pendant des temps, et encore des temps, l'emmener dans ce maudit palais. Elle le trouvait brave, séduisant dans ses marques des luttes ; il y avait quelque chose qui se dégageait de ce personnage devant elle, il était un quelque chose de plus qu'un simple pantin de la vie, *c'était un humain*. Il savait réfléchir, *et ne se laissait pas guider par le déroulement naturel de l'univers, comme étant une suite logique des choses bien définies*. Voilà pourquoi elle le trouvait intéressant, voilà pourquoi elle ne l'avait pas en aversion pour l'avoir enlevée.

Cependant, deux heures plus-tard, le pire se produisit. La princesse sentit le char vaciller, pendant qu'elle essayait de se frayer un chemin au monde des rêves. Elle se redressa, et vit la mauvaise surprise. Le prince tombait à petit feu ; il freina à la hâte et descendit du char. Il se laissa gésir sur terre, sa blessure dut être infectée. La princesse cria :

- Prince !
- Princesse, balbutia-t-il
- Qu'avez-vous ? Etes-vous mort ?
- Je le suis, ricana-t-il ; je suis désolé
- Pourquoi donc ? Vous ne pouvez mourir, pas maintenant

- Je le sais fort bien ; et j'aurai voulu en faire plus, en faire plus pour vous sauver la vie
- Vous m'avez fait prisonnière ; vous vouliez faire de moi l'objet qui vous permettra de remporter cette guerre ; alors pourquoi, pourquoi vouloir me conserver la vie ?

Elle posa sa question, bien qu'elle sût déjà la réponse.

- Je veux que vous sachiez que j'étais contre cette mission ; bien que je n'exprimasse point mon avis, je désirai venir pour m'assurer de la survie de cet enfant que nous devons capturer, m'assurer de votre survie...

La princesse parvenait à voir une partie de son corps, dont sa tête ; et ils discutaient ainsi. Elle fut soulagée de ces dernières paroles ; elle se doutait bien que ce guerrier n'était pas de la même nature ignoble que les autres.

- Je peux bien comprendre ce qu'entraînent les actes de la guerre, et je dois admettre que je ne parviens à vous avoir en aversion ; vous me semblez innocent, et différent des communs de mortels. Je...je vous apprécie

Elle commençait à penser qu'ils n'allaient pas s'en sortir. Elle se dévoilait

- Je dois admettre avoir été fort étonné de m'apercevoir que vous étiez une aussi ravissante femme ; nous pensions tous à un homme, et je fus gêné que vous ne le soyez pas, c'aurait été plus facile...
- Je l'avais bien constaté. Nous ne sommes que les instruments pitoyables au service du bien-être de la société ; on nous veut robotique pour accomplir au mieux notre tâche, et rester au sein de notre rôle quotidien. Nous ne sommes rien...

Il versa une larme, ou presque, en entendant cet élan de réflexion émise pensivement par la jeune princesse. Il voulait mieux la connaître, mieux sonder son esprit ; mais il ne pensait pas survivre dans cette route

déserte, et regrettait plus ce qui pourrait arriver à Rosette, en son absence. Il commençait aussi à divaguer.

- Vous êtes...*un pétale de rose* ; vous reflétez bien de votre beauté la douceur de celle-ci et de votre réflexion sa belle odeur. Vous êtes un objet rare, et je...et je vous apprécie tant...

Sa voix montrait sa douleur ; il semblait souffrir tant physiquement que sentimentalement. Il ne voulait pas mourir, ce n'était pas le bon moment ; et c'était bien à cause de ce nouveau personnage devant lui.

- J'aurai bien aimé, continuait la princesse, que nous eussions fait connaissance dans d'autre circonstance. Peut-être que sans cette guerre, nous aurions pu unir nos royaumes...

Elle voulait dire, comme il le comprit, que cette guerre était la seule chose pouvant justifier qu'il ne puisse penser à la prendre pour elle, à la prendre pour épouse. Elle avait aimé son genre, son être, en dépit des circonstances, des précédents événements qui troublèrent sa simple vie. Elle avait connu quelque chose de fort, une sensation nouvelle d'aventure ; elle n'éprouvait plus ni crainte, ni ressentiment, elle était imprégnée du sentiment du renouveau. Elle avait fait une avancée dans son parcours terrestre, elle était quelque chose de plus que ce qu'elle était quelques temps passés.

Elle avait connu une grande facette de la vie, qu'elle ignorait fatalement derrière son aise au château. Elle n'éprouvait point cette envie de retourner dans cette vie monotone, dans cette vie ignoble qui l'ennuyait. Elle ne pouvait non plus rester dans cette situation sans issue. Elle voulait d'une chose qu'elle ne pouvait s'expliquer ; mais en ce moment, précisément, elle se savait ne pas vouloir que ce prince meurt.

A sa grande surprise, quelque chose se passa. Le prince, Richard, fit son grand effort et se releva pour faire ce qui sembla évident à la princesse. Il voulait pouvoir la libérer, avant de tomber évanoui. La princesse

l'observait ; elle admira ce geste, elle le regardait sans rien dire. Et il avançait sans tenir parole, de tout l'effort qu'il fournissait. Sa blessure aurait causé sa perte, et il ne voulait pas entraîner dans sa chute la belle qui put captiver son esprit. Il voulait la voir vivre, il s'en voudrait s'il fut la cause de sa disparition. Elle serait morte pour rien, la mission ayant échoué. Il prit un objet coupant, et découpa la source d'où était attaché la corde qui la maintenait, et lança l'objet à la princesse. Elle le prit d'un geste vif, et se libéra aussitôt, avant de se lancer vers le prince, pour essayer de guérir son mal.

Elle le prit dans ses bras, et lui fit grâce d'un regard de compassion, d'une franche attention. Elle regarda sa blessure, il était victime d'une infection ; il avait besoin des plantes médicinales pour le tirer d'affaire. Elle ne pouvait s'en procurer dans les lieux déserts où il se trouvait ; personne aux alentours, que de la brousse. Elle le conserva dans ses bras, elle le regardait le cœur lourd se mourir à petit feu.

- Princesse, put-il prononcer
- Prince
- Je suis...désolé
- Vous l'avez déjà dit
- Et je le redis encore
- Vous n'avez fait que votre mission
- Et je l'ai manqué
- Que puis-je en faire ? Vous avez gagné autre chose
- Quoi donc ? si ce n'est la mort
- Vous avez goûté à la vie, me dis-je
- J'ai vécu maintes aventures, ce ne fut pas aussi fantastique
- Si ! Vous avez eu...votre premier baiser

Et elle sourit ; c'était une forte émotion qu'elle lui communiquait.

- Je dois vous avouer une chose
- Allez-y donc!

- J'ai aimé...et j'en ai voulu
- Je le sentis bien, je le compris aussi. Et...j'ai aussi aimé...
- Vous avez transcendé ma vie
- Vous avez bouleversé la mienne
- Vous m'avez fait connaître autre expérience
- Et vous m'avez ouvert à de nouvelles aventures
- Qu'il plaise à Dieu qu'elles ne soient les dernières que vous ayez à vivre
- Qu'il lui plaise de m'en donner des nouvelles...avec vous

Il ouvrit les yeux, pour voir celle qui lui tenait ces douces paroles. Il était allongé, et sa tête tombait sur la cuisse de la jeune princesse, celle-ci le soutenant de sa main droite.

- Je n'ai jamais aimé des femmes de ma vie
- Et je n'ai point aimé d'homme de ma naissance
- Vous êtes un curieux personnage à mes yeux ; vous avez percé mon être, et découvert ma faiblesse
- Et vous avez attiré mon attention, par votre sens d'humanisme. Vous roi pourriez changer la philosophie du monde ; j'aimerais vous voir faire
- Seriez-vous à mes côtés, en ces jours-là ?
- Je le serai...j'aimerais l'être...

Elle regardait tendrement le ciel, d'un air de regret dans ces dernières paroles. Le prince ne dit plus rien un instant. Il commençait à désirer en finir avec cette attente et rejoindre l'au-delà ; il ne pouvait plus supporter attendre le séjour des morts dans les bras de celle qui avait séduit son être intérieur.

- J'ai toujours aimé les roses, comme ma mère. Son odeur, sa beauté, me faisait oublier le monde tel qu'il est dans sa triste réalité...

- J'ai toujours vécu des réflexions en réflexions auprès de mon mentor. Et je compris vite que *la philosophie à elle seule ne pouvait changer la nature de l'homme* ; nous sommes nés imparfaits.
- Puis-je seulement me construire ce monde des roses, et me sortir de la fantaisie que nous vivons. Nulle n'est vraie, aucun homme n'est lui-même. Nous nous sommes faits une mascarade que nous appelons vie, et nous vivons en suivant une trace bien définie par le mouvement populaire ancien. *Suis-je vraiment ce qu'actuellement je pense que je suis ?*
- Vous comprenez ainsi que le monde tel que nous le voyons n'existe pas ; nous sommes plongés dans *le monde trypanosome, où tous demeurent endormis et vivent en se disant être ce qu'ils ne sont pas*. Aucun ne désire remettre en cause les connaissances qui lui semblent évident dès son enfance ; notre réalité n'est qu'un ensemble de croyance que nous aurions accepté aveuglement, sans jamais les remettre en question. Nous ne sommes ainsi rien, si nous ne nous forçons pas nous-mêmes
- *Un prince et une princesse*, qui sont-ils donc ? La machination de ce système dont nous ne parvenons à nous en défaire et qui nous dicte ce que nous sommes censés être. Puissions-nous seulement nous libérer pour vivre dans notre monde à nous
- *Fut-il seulement possible ?* J'aimerais arroser ce monde d'une bonne odeur...lui donner du renouveau en montrant aux hommes la voie de la réflexion ; mais cela est illusoire
- *Le monde peut encore changer, il n'est pas né pour disparaître !* Nous sommes son dernier espoir de changement, nous sommes les pétales de rose qui font de la rose une beauté.
- Princesse !
- Prince

- Si je ne puis vous donner un monde parfait, je vous donnerai au moins une chose
- Quoi donc ?
- *Une rose, ou juste, un pétale de rose*

Sa voix commençait à perdre de la vigueur, il allait fermer les yeux, peut-être pour ne jamais les rouvrir. La princesse rapprocha sa tête de la sienne, et lui dit :

- Avant que vous ne disparaissiez, j'aimerais aussi vous donner quelque chose
- Quoi donc ?

Et elle l'embrassa, encore une fois. Cette sensation, cette douceur, cet émerveillement, rien de plus cruel pour donner envie à un homme qui s'en va au royaume des oubliés. Il ne voulait pas s'en aller, surtout pas après ça. Elle se retira et le regarda ; il ouvrit encore une fois les yeux, et la contempla.

- Princesse, peut-être que mon heure arrive
- N'ayez de crainte, je serai là avec vous, jusqu'à la fin
- Je désire tant vous voir vivre
- Et je déteste tant le fait que vous vous éteigniez
- Je suis peut-être fou, et faible, mais sachez donc...
- Quoi donc ?
- Princesse
- Prince
- Je vous aime...

Elle s'en doutait, elle le savait, et elle l'appréciait. Il y avait certainement une correspondance entre les deux, il y avait là de l'alchimie. Elle ne rencontra point d'homme comme lui, il ne connut point de femme de son espèce. Elle avait conquis son cœur, il finit par se l'avouer. Il ne voyait plus aucun avenir pour lui, il se laissa aller à l'aveu. La princesse

ne dit rien, mais il comprit bien ce qui se passait dans son cœur. Elle versa une larme, curieusement. Et tout de suite après, elle l'embrassa de nouveau.

Le prince allait s'évanouir, ses paupières devenaient lourdes. La princesse le secoua, lui parla ; elle lui demanda de ne pas renoncer, de tenir encore un peu de temps. Elle craignait le perdre, pas après tout ce qui s'était passé. Elle ne dit peut-être rien, mais elle savait l'aimer, ou ressentir quelque chose de similaire. Elle ne pouvait se le cacher ; il était certainement la seule personne avec qui elle retrouvait une harmonie d'esprit. Elle lui cria de ne pas fermer les yeux, de rester encore avec elle ; mais rien à faire, il s'en allait.

Aussi surprenant, un bruit se fit entendre, et la princesse sursauta. Le prince s'en rendit compte dans son agonie, et se força à rouvrir les yeux. La princesse était debout et regardait une chose qui semblait s'approcher. Elle semblait crier quelque chose qu'il n'entendait pas bien. Il toucha sa jambe, pour la faire réagir à sa préoccupation.

- Princesse
- Vous êtes toujours là,
- Qu'est-ce qui...qu'est-ce qui se passe ?
- Je l'ignore, mais n'ayez de crainte ; je suis là
- Gardez-vous...ne vous faites pas...agresser ; prenez garde, allez-vous-en
- Je ne puis le faire, je ne vous laisserai pas ici...Oh non ils sont là
- Princesse ! Qui est-ce ? Prenez...prenez garde...

Il la vit se lever pour regarder à quelque chose. Il ne put tenir longtemps, il ferma les yeux et tomba dans les ténèbres.

13

Personne ne sait vraiment ce que c'est, la mort. On pourrait certainement en donner plusieurs interprétations. Peut-être, si l'homme était cette habile machine merveilleusement constituée, sa mort ne serait que la rupture du bloc d'éléments permettant de donner l'illusion de son existence. Ou encore, s'il fut une conscience, une entité spirituelle, c'est-à-dire incompréhensible matériellement, sa mort ne serait que le retour à l'inexistence. Cette question se posera toujours : *si je suis un homme, machine robotique, ou un esprit, une transcendance du matérielle*. Je ne parviens réellement à me définir, de même que tous. La question de Qui nous sommes vraiment nous permettrait de connaître enfin le fameux mystère de la mort. Et bien avant d'entamer cette recherche vers cette vérité intrigante, on se découvre ignorer ce que serait vraiment la vie. Peut-on différencier ce concept du simple fait d'exister ? Si vivre n'est pas exister, et qu'exister n'implique pas vivre, que serait alors vivre ? *Comprendre une chose, c'est comprendre son opposé*. En pleurant la mort d'un proche, on ne pleure pas vraiment sa mort, mais sa désormais supposé inexistence présumé. C'est bien ainsi que comprend ce concept le cœur humain. *Une chose n'est pas vraie, son opposé n'est pas vrai ; mais la chose et son opposé sont vraies*.

Mais ce prince, Richard, en était-il arrivé là ? Il était dans des profonds ténèbres ; il se sentait vivre, ou exister, mais il se savait ne pas

être autre chose *qu'un néant qui existe*. Cette impression lui vint soudainement, ne pouvant se demander ou savoir ce qu'il put bien être tout ce temps précédant ce soudain éveil de conscience. Il n'avait point de corps, et n'apercevait point le sens de l'esprit à l'état pur ; il était quelque chose d'incompréhensible à ses yeux. Il ne pensait pas ; il ne pouvait bouger, ne sachant quoi bouger, lorsque soudain, inattendue, une impression de vie le rattrapa.

Après cela, une sensation de plus étrange le traversa, et quelque chose de chaud le transperça ; il comprit qu'il était en train de se réveiller. Il sentait ses paupières, il sentait qu'il pouvait les rouvrir, mais ne le faisait pas. C'est après un instant inconnu, pour une raison inconnue, qu'il se décida enfin à voir la lumière du jour. Il ouvrit les yeux et aperçut quelque chose de surprenant au-dessus de lui ; un plafond. Il bougea ses bras, et sentit de la mousse, la douceur d'un lit, un lit royal. Il se redressa, et s'aperçut dans son grand étonnement être dans sa chambre royale, dans le palais de Nimuiyka. Il était de retour, il était enfin revenu, revenu de ce voyage mortel. Mais, une question, comme bien il pouvait se la poser, et comme bien il ne parvenait à donner un sens ; comment était-il arrivé là ? Comment s'en était-il sorti, depuis le dernier emplacement ? Et là, un boom retentit en son âme, et un cri se fit entendre dans son esprit ; où était la princesse ? où pouvait bien être Rosette ? Il sortit aussitôt de son confortable lit et, malgré son récent traitement, il se lança au plus vite à la recherche d'information.

Il ouvrit la porte de la chambre et surprit le garde qui était à sa charge ; il ne s'attendait pas à le voir debout aussi tôt. Il avait dormi depuis hier jusqu'au jour suivant.

- Prince, vous êtes de nouveau avec nous

Il l'empêchait de passer.

- Qu'y a-t-il ? Il me faut parler à père sans plus tarder

- Sa majesté le roi avait demandé que vous ne bougiez pas de votre chambre ; nous le prévenons au plus vite pour qu'il vienne vous tenir visite

Mais il s'acharnait toujours dans sa faiblesse ; il voulait à tout prix savoir ce qu'il en était de la princesse.

- Prenez votre mal en patience cher Prince ; le roi n'attendait que votre réveil pour venir vous voir

Il se calma un instant, prit un peu sa respiration, puis finit par dire :

- Je veux voir le roi à l'instant. Veuillez bien le lui faire part
- Entendu votre altesse

Le garde se dépêcha de faire parvenir l'information au roi, la bonne nouvelle au sujet de son fils que celui-ci attendait. Le prince ne le savait pas encore, et comme son père l'espérait, il était considéré comme un héros dans toute la classe des nobles. Tous, de ceux qui étaient au courant, n'attendaient que son récit de l'aventure qui se déroula durant son absence et qui lui fut presque fatale. Lui, de son côté, ne pouvait que se permettre une seule pensée en son sein ; la seule femme autre que sa mère à qui il put donner autant d'attention, autant de raisonnement, n'était que cette mystérieuse princesse dont il ignorait le sort en ce moment. Comment il ferait pour que toute cette histoire en retombe bien, il l'ignorait. Mais il se devait faire quelque chose, il se devait agir pour le bien de son cœur déjà atteint.

Au bout de trente minutes, enfin, une présence royale se présenta dans sa chambre, le trouvant en plein repos. C'était le roi et deux de ses gardes qu'il voyait en ouvrant les yeux de sa légère faiblesse passagère qui le poussa au lit. Il se redressa soudain pour embrasser son père à la coutumière

- Fils ! Je suis ravi de vous revoir
- Autant que moi de vous revoir, père

- Asseyez-vous donc ; je vous sens encore faible de cette vilaine blessure infectée
- Dieu m'est témoin qu'elle me valut presque la vie à maintes reprises, mais je pus survivre jusqu'à un certain stade. Que put donc se passer pour que je me retrouve ici ?
- Le tout est à votre gloire, de nous avoir ramené la princesse ; heureusement que vous fûtes retrouvé à temps, car vous étiez à la merci de cette bonne femme. Vous avez la bonne étoile d'un futur roi
- Mais alors, comment avez-vous su où j'étais ?
- Vous pourriez bien le deviner ! Nous avons réussi un rapport de notre espion nous informant que vous étiez en possession du colis et que nous devions dépêcher des chars à votre rencontre ; nous le fîmes aussitôt que l'information nous parvint et vous voilà avec nous.

Il se rappela avoir effectivement demandé à Mulubay d'envoyer cette information au royaume. Cela lui valut bien d'être sauvé.

- Mais alors, où est donc la princesse ?
- Confinée dans un appartement royal où elle ne saurait s'y échapper. J'ignorais que ce fut une fille mais vous avez accompli votre mission héroïquement
- Qu'allons-nous faire d'elle ?

Le roi détourna un instant son visage, ne voulant faire face à une quelconque opposition de la part des scrupules du prince face à leurs intentions. Il le regarda de nouveau et lui lança des propos directs

- Nous allons l'utiliser tout bonnement pour faire céder le roi du Dowanda à nos volontés. Ils quitteront à jamais nos territoires et nous aurons le grand monopole de nos richesses
- Il n'est point question de lui faire du mal, n'est-ce pas ?

- Nulle intention ne va premièrement dans ce sens ; mais sachez que nous irons jusqu'à nos extrémités pour remporter cette victoire
- Voilà bien un moyen déloyal de gagner, pour la classe guerrière que je représente, s'indigna-t-il
- La vie que nous menons, nous les hauts dignitaires, est fort différente de vos combats brutaux et animaux. Nous avons nos propres moyens de persuasion, vois-tu ; et nous le faisons en tenant compte de l'ensemble de personnes dont la décision pourrait influencer aussi physiquement que mentalement la vie. Il n'en est point encore de ton ressort
- La justice peut être trouvée d'un autre moyen, et il vous faut m'écouter
- Qu'y a-t-il donc autre à savoir ? Nous avons la victoire du bout des doigts
- Mais écoutez-moi vous parler, après nous en rediscuterons

Le roi demanda aux gardes de s'éloigner, et prit place plus proche du prince.

- Allez-y donc je vous écoute
- Père ! Lors de mon escapade dans la forêt avec cette princesse, je pus discuter avec elle et elle m'apprit beaucoup de choses au sujet de cette guerre. Premièrement, ce ne fut pas eux comme vous le pensiez qui découvrirent la richesse de ces terres, mais l'empire du Zinzawa, tout comme Barnabette le pensa. Ils créèrent cette guerre pour nous pousser à nous allier avec le Dowanda et ainsi perdre nos richesses dont seules quelques personnes en avaient connaissances. Je suppose que ce fut les généraux de l'Est qui durent nous trahir...

Le roi fixa bien ses yeux dans ces dernières déclarations, il prenait bien au sérieux chacune des paroles qui sortait de la bouche de son fils.

- Père ! Le Zinzawa aida le Dowanda à l'exploitation de nos minerais, et en faisait le partage jusqu'au jour où le Dowanda reprit le contrôle total du territoire constatant ne pas avoir la plus grande part du gâteau. C'est alors que les généraux comme je le pense et le Zinzawa créèrent une guerre à l'Est pour continuer à jouir de l'exploitation de nos richesses sans s'en lasser. Voilà pourquoi la guerre n'en finit pas ; c'est à leur intérêt.

Le prince s'arrêta un instant, pour entrevoir la réaction du roi. Celui-ci détourna un moment son visage, se perdant dans une profonde réflexion. Etait-il persuadé ?

- Père, le Dowanda n'est pas le diable dans l'histoire, mais des opportunistes, comme chacun d'entre nous. Faisons une alliance avec eux, et la guerre prendra fin.

Cette alliance serait le plus à son avantage, car il pourra dans ce cas ouvertement demander la princesse en mariage. Derrière cet intérêt pour le bien de la justice se cachait bien évidemment cette envie de demeurer indéfiniment avec Rosette. Le roi, la balle était maintenant dans son camp ; serait-il vraiment capable de mettre fin à cette guerre ? Il se retourna, après s'être levé, et regarda le prince

- Bien entendu, toute cette imagination provient de la princesse, celle qui ne voudrait pour rien au monde voir son royaume à la ruine. Il est évident qu'elle cherche une porte de sortie dans toute cette affaire
- Mais père ! L'évidence est bien devant vous ; comment la renier ? Telle est la vraie histoire, vous ne pouvez en douter
- Il m'est fort impression qu'une bonne partie de l'histoire soit vraie, et je ne me garderais point de faire une enquête à ce sujet ; mais nous pourrions tout aussi bien arrêter cette guerre si le Dowanda se décidait à déposer les armes. Quoi qu'il arrive, la princesse nous

servira d'éléments de pression et je suis bien prêt à tout pour que nous en ressortions victorieux

- Etes-vous donc sans raison ? Cria-t-il presque ; nous devons abattre les traîtres de notre royaume pour mettre fin à ce cirque. Qu'avons-nous à perdre avec un accord avec le Dowanda ?

C'est plutôt qu'il avait beaucoup à gagner d'un tel accord.

- Qu'avez-vous à défendre avec tant d'ardeur ce royaume ? Avez-vous donc été corrompu par cette jeune petite belle ? Un homme, dans toute sa faiblesse, voilà ce que je vois devant moi. Regardez au bien du royaume et à notre future puissance mondiale. Nous ne craindrons jamais plus des *colonisateurs* et nous serons à jamais puissants.
- Voilà donc ce qu'intéresse votre personne, l'idée de grandeur qui vous amplifiera, s'enorgueillissant d'avoir rendu ce royaume à sa plus grande apogée. Où est donc votre humanisme ? Ceux du Dowanda ne sont pas des ennemis, ce sont nos frères, des humains qui cherchent à mieux vivre. (Il se calma un instant) Nous pouvons améliorer tout ça, et concevoir une paix durable.

Le roi s'approcha de lui, d'un air étrange d'incompréhension.

- Prince ! Vous êtes peut-être un héros, mais vous avez été corrompu. Je vois que vous avez en sympathie cette jeune femme ; aussi vous ne l'approcherez pas d'un mètre et je vous écarte de la suite des événements ; vous resterez en repos jusqu'à nouvel ordre.

Et le roi s'en retourna pour sortir. Le prince put à peine riposter à cette déclaration que le roi disparut déjà avec ses gardes. Il commanda que le prince soit retenu dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Celui-ci souffrait encore de certaines faiblesses, il n'était pas encore le vaillant guerrier que tous redoutaient mais un animal blessé qui n'attendait qu'à se rétablir pour laisser exploser sa rage.

Le prince dut rester dans sa colère, tout seul, dans l'attente impassible de revoir la princesse, de lui parler encore une fois. Il se réjouissait intérieurement du fait qu'elle soit juste à sa portée, qu'il ne craigne pas encore la perdre dans les heures qui suivent. Tôt ou tard il pourrait la voir, tôt ou tard ils pourront se reparler ; et il s'en réjouissait.

Des heures plus-tard, après que l'on lui ait déjà servi à manger dans sa chambre, un garde entra pour l'annoncer une visite spéciale. Il se redressa, pensant que c'était le roi, mais ce ne fut pas le cas. C'était, c'était son frère ; Elano Berkley. Sa relation avec lui était fort peu fraternel ; il ne voyait pas la vie de même. Richard possédait la science de la réflexion, mais Elano s'était imprégné *dès sa jeunesse* de la *fierté* de la noblesse. Ils se fréquentaient peu, et partageaient peu de moment de fraternité ; Richard s'était fait un puissant guerrier, comme le voulait son père, mais Elano était plus politique ; il s'occupait des affaires du royaume.

- Je suis étonné de te voir, petit frère
- Et moi heureux de te revoir, cher grand frère
- Tu ne me croyais pas capable de revenir
- Les jours passés et il n'y avait toujours aucune nouvelle

Il sourit à l'idée de tout ce qu'il put traverser

- J'ai maintes fois failli perdre ma vie, mais je suis bien là, enfermé...
- Pourquoi père ne te laisse-t-il pas sortir ?
- Il n'apprécie certainement pas mes points de vue sur cette guerre
- Ah ! Il est très soucieux de la réussite de celle-ci ; je n'ai point mot à cela
- J'ignore bien ce qui pourrait arriver mais cette guerre ne se terminera pas comme tous le croient
- Qu'insinues-tu donc ? Il m'est mal de te comprendre

- Mes histoires, je ne pourrai encore les raconter ; j'ai donc assez de partager en vain mes points de vue. Que dis-je ? J'ai fort besoin de ton aide
- Vas-y ; je t'écoute
- J'aimerais que tu fasses entrer l'inspecteur Barnabette jusqu'ici dans ma chambre
- Tu l'aimes plus que père celui-là ; je veux bien t'accorder cette demande.
- Et je n'en puis qu'être reconnaissant
- Je te passe ainsi la bonne journée, cher frère

Et Elano sortit de la pièce. Richard s'en sentait ravi, quoiqu'il ne comprît pas toujours le but de la visite de ce dernier, et il n'attendait qu'avec impatience la venue de Barnabette, pour une longue discussion. Il ne savait si Elano espérait en secret sa perte, pour son accession certaine au pouvoir, ou si parfois il existait avec ce dernier une vraie filialité qui lie un petit frère à son aîné ; ainsi il aimait Barnabette, le plus sincère à ses yeux. Il se décidait l'attendre ; il voulait lui parler de toutes ses épreuves et de conséquences logique qu'il devait en tirer.

Au plus loin du château, dans l'empire que le prince Richard laissa après s'être pris de la princesse, un homme de valeur retrouvait vie. Après un long moment au sentier de la mort, il put de justesse être ramené au royaume terrestre, où il se devait encore accomplir une mission. Un seul mot ne sortit de lui, une seule préoccupation s'en dégagait et témoignait de sa force de volonté et de sa loyauté sans mesure, envers l'être qu'il se jura de protéger jusqu'à en perdre la vie...

14

La princesse était enfermée dans l'une des chambres agréablement équipées du château. Elle était en effet une prisonnière de la haute classe, et elle était traitée avec tous les soins de la noblesse. La seule chose dont Nimuiyka avait besoin était que le Dowanda retire son armée pour récupérer la princesse au risque de ne plus jamais la revoir. Cette condition restrictive n'était certainement pas de pair avec la nature libérale de cette dernière. Elle était frustrée ; elle ne pouvait supporter qu'un simple mortel puisse autant influencer au train de son existence. Qu'est en effet l'autre pour qu'il puisse autant troubler le cours naturel de sa vie ? *Pourquoi en effet un autre ?* Mais dans cet être, cet autre qu'elle répugnait, car s'elle eut seulement été seule dans cet univers aussi étrange à ses yeux, elle n'aurait jamais connu cette peine qui l'infligeait, dans cet autre elle ne pouvait aussi s'empêcher de voir ce prince qui fut la cause de tous ses malheurs.

Aussi étrange qu'elle se l'apercevait, elle avait bien en mal de prendre en aversion ce prince qu'elle se découvrait admirer dans un élan de faiblesse. C'était un autre qui semblait tout simplement être sa personne en elle-même dans son prolongement, celui avec qui elle semblait partager un intérieur qui conviendrait. C'était pour elle la définition de ce que l'on appelle communément *amour, une sorte de correspondance entre l'information externe et interne implémentée dans sa personne*. Et le seul qui pourrait à jamais lui ressembler était bien celui qu'elle ne pourrait au grand jamais avoir pour elle. Ce fut bien cruel, bien étrange ce jeu auquel la vie voulait bien jouer avec la personne humaine. *Il m'est toujours difficile, voire impossible de conquérir la personne que je désire le plus*

au monde. La vie est faite pour être domptée, et non pour se laisser aller dans son petit jeu. Rosette ne se savait quoi vouloir ; si au moins il lui fut possible de disparaître avec ce prince, ou un prototype lui ressemblant, elle s'en sentirait bien plus heureuse que de retourner dans la vilaine routine de son palais royal.

Qu'était-elle ? Un moyen, un objet d'utilisation ? Elle se sentait bien plus que ça ; elle était un être dont la nature ne cessait de crier à la liberté. Il faut bien croire que la nature humaine est née pour se satisfaire à elle-même. Seule la présence d'un autre nous pousse à nous restreindre en nous-même. Sa faiblesse, bien que corporelle, lui rappelait bien ne pas être maître de l'univers, que tout n'était pas à sa portée et qu'elle se devait admettre pouvoir être sous la domination d'un autre. Elle devait accepter la vie et ses réalités, et elle en était prise au piège à son grand regret. Elle ne savait vraiment ce qu'elle deviendrait ; elle s'était accroupie dans un recoin de la chambre, et ferma ses yeux pour un silencieux moment de détente absolu où elle vida son esprit de toute pensée superflue afin de se décharger de la réalité qui l'encombrait en ce fâcheux moment.

Un moment, sans s'y attendre, un son métallique bondit dans l'air. Un instant plus-tard, c'est une porte qui s'ouvrait et un curieux personnage y apparaissait ; cheveux à moitié blanc, teint brulé clair, moitié vieillard moitié jeune homme, ni mince ni gras, c'était Barnabette qui entra dans la chambre du prince. C'était un sourire joyeux, aussi grand ; ils s'embrassèrent dans un moment de relâchement ; c'était un père avec son fils. Barnabette fit asseoir Richard, d'une main ferme sur son épaule, pour leur palabre à la coutumière.

- Ton retour me fut annoncé comme étant un miracle
- Et c'en était bien un ; jamais j'eus à mener une mission avec autant de risque

- Qu'est-ce qui put bien se passer, pour qu'un homme aussi valeureux que toi ait à craindre de sa vie dans une mission de ce genre ?
- Sais-tu seulement quel était l'objet de cette mission ?
- Je l'ignore bien ; je sus seulement que tu étais en mission secrète
- Alors, si tu le permets, je te relaterai tous les détails de ma mission secrète ; il te faudra ainsi être dans la confiance
- Je le sais fort bien ; tu incites ainsi ma curiosité ; vas-y donc je t'écoute
- Voici, comme tu le pensais, on m'envoya dans une mission de première importance dont les détails ne me furent révélés que le jour où je devais me mettre en application. Moi et certains autres guerriers choisis minutieusement devaient capturer une personne de première importance au Tangola, et nous ne savions que c'était le prince du Dowanda...
- Quoi ? fut-il surpris ; ainsi vous avez eu en hontage le Dowanda... (il sembla réfléchir un instant, puis dit) continue donc
- J'allais ainsi avec les autres sous la direction d'un guerrier de plus grande expérience, le valeureux Ariel ! Nous avons rejoint un espion au nom de Mulubay dans la contrée, lequel fut l'informateur de la présence de notre proie dans cette ville frontalière du Tangola. Il nous permit de localiser la personne et de l'attaquer au moment voulu, la nuit même où nous arrivâmes en ce lieu. Malheureusement, lors de l'assaut, je constatai après que tous périrent et que je fus le seul survivant de l'opération...

Barnabette en sembla navré ; Richard observa cinq secondes de silencieux recueillement avant de continuer son récit.

- Je pus dans mon habileté découvrir la proie recherchée ; et ce ne fut pas un prince mais une princesse que je venais de découvrir. Je le compris déjà par sa beauté corporelle et son teint attirant. Je fus

aussi surpris que toi, mais je ne pus que continuer ma mission, sans encore me poser de question. Grâce au sacrifice d'un guerrier, je pus ramener la princesse jusqu'à la chambre de Mulubay ; dès le lendemain il m'aida à trouver un moyen pour la faire sortir de la ville sans être pris. Ce fut assez dur, tous la recherchaient et tous étaient au courant que ce fut la princesse par une mauvaise rumeur. Nous pûmes de justesse sortir et atteindre la forêt. Mais ce ne fut que le début de nos souffrances. Plusieurs guerriers vinrent à nos trousses, certains nous rattrapèrent et par un incident la princesse faillit se faire dévorer par un monstrueux animal, si seulement je manquai à la sauver. J'écopais d'une blessure après un combat avec trois guerriers qui nous rattrapèrent et je dus la supporter jusqu'à ce que j'en reçoive les meilleurs soins ici au palais. C'est avec cette blessure que je conduisis la princesse durant la forêt à l'aveuglette jusqu'à ce que la douleur me pousse à me reposer. La princesse étant touchée à la jambe, elle ne parvenait à marcher correctement, ni à se soutenir debout trop longtemps. Je n'avais donc pas sujet à craindre sa fuite. Cependant ...

Il s'arrêta à cet instant, se demandant s'il devrait vraiment faire part de sa faiblesse durant ce voyage. S'il en parlait, ça deviendrait réel ; encore plus, ça deviendrait officiel, et il s'avouerait, du moins à sa conscience, qu'il avait cette princesse fortement dans son cœur. A Barnabette, pouvait-il cacher quelque chose ? Il devait entendre sa logique, il devait l'entendre parler

- Parle donc, prince
- Je dois avouer avoir été faible devant cette...
- Grand Dieu ! Tu n'as pas osé
- Je ne l'ai point touché comme bien tu peux te l'imaginer. Mais ...
- Oui

- Elle me provoqua en sentiment ; elle ne vit point en moi une si grande fermeté aveugle à accomplir cette mission
- Elle voulut te manipuler, l'interrompit-il
- Ce fut bien cela ; elle...elle m'embrassa ; on se rapprocha...
- Mais tu ne la touchas point ?
- Jamais de la sorte là
- Serais-tu tombé sous ses charmes ?

Il hésita un instant, puis

- Je le crois bien, je n'en doute point. Barnabette, elle est... elle est vivante ; c'est aussi un humain, vois-tu
- Ah ! Tu sais bien que *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, on le sait en mille choses*. Mais ne penses-tu pas n'être seulement tombé sous sa manipulation, cher prince ?
- Et c'est bien ce qui me frustrait ; seulement tu as en connaissance ma capacité d'analyse. Je l'ai bien eu en observation, et elle est bonne. S'il fut possible qu'elle soit mienne, elle n'en disconviendrait point
- Et ainsi tu crois à l'amour réciproque ; j'aurais bien aimé la voir ; au grand jamais je t'entendis parler d'une femme de la sorte
- Et pourtant si, *me voilà bien dans ce piège de la vie que l'on dénomme amour*. Et je dois t'assurer avoir vraiment eu l'intention d'abandonner la mission et la laisser rentrer saine et sauve
- Cependant
- Cependant elle fut capturée par des guerriers qui nous rattrapèrent. Je courus aussi vite la récupérer mais à cause de ma blessure je ne fus pas de taille. C'est dans ma grande surprise que je vis le guerrier Ariel apparaître pour nous sauver. Et oui ! il ne fut pas mort lui, comme on le croyait. Il nous montra le chemin jusqu'à la frontière où nous attendait le conducteur avec le char ; mais nous fûmes encore rattrapés juste au bout du chemin. C'était un guerrier spécial de la princesse qu'elle admirait beaucoup et trois autres guerriers. Nous ne pouvions

les battre ; le conducteur d'ailleurs vint me sauver de ce guerrier spécial en lui portant un coup fatal de surprise. Le guerrier Ariel nous permit de nous sauver, en se sacrifiant...lui aussi. Nos malheurs n'atteignaient pas encore leur comble, un coup de loin atteignit le conducteur et lui porta une mauvaise blessure au dos. Celui-ci voulut quand-même nous conduire jusqu'à ce qu'il ne put tenir plus longtemps et il succomba en cours de route. Je pris alors le char entre mes mains et conduisis jusqu'à ce que ma blessure me mette à terre moi aussi. Je crus bien alors que j'arrivai à la fin de mon parcours. Barnabette, ce fut cette princesse qui resta proche de moi ; elle ne me laissa point, elle se mit en peine pour moi. Elle fut là jusqu'à ce que je perde conscience et que je me réveille ici, en apprenant qu'elle est enfermée dans l'une des chambres du château.

Barnabette, le célèbre inspecteur, écouta avec intérêt cette histoire, aussi passionnante. Voici donc par quoi passa son valeureux disciple ; il comprit qu'il faillit bien ne plus le revoir. Et il comprenait qu'il était désormais faible, faible de cœur face à cette étrange princesse. Qu'allait-il lui dire ? Voilà bien ce que le prince attendait

- Je peux comprendre tes épreuves, et ta passion pour cette jeune demoiselle. Je peux ainsi comprendre ta confusion d'esprit et ton désespoir, car au grand jamais le roi ne tolérerait cette relation. Ainsi te voilà dans une assez mauvaise posture cher Richard
- Je le sais fort bien ; je ne désire que la revoir et la prendre avec moi ; *je ne sais encore que faire, je suis enlacé dans un piège.*
- Il y a à savoir que le cœur suit ses propres logiques. Il est vraiment absurde de dire à celui en deuil que sa peine passerait avec le temps, ou à un cœur brisé qu'il en rencontrera une autre. Ce qui compte est l'instant présent *et il faudrait poser que le futur n'eut jamais d'existence.* Ta douleur est bien présente, et c'est maintenant qu'il faudrait trouver un moyen pour l'éradiquer

- Que proposes-tu donc ?
- Laisse-moi d'abord te parler, te dire ce que j'ai dans le cœur, et ainsi, fournir à ton esprit présentement affaibli un élan de sagesse pour se recadrer.
- Je t'écoute donc cher maître

Barnabette s'éloigna un peu, et prit place juste à ses devants. Il voulait le voir de face et parler. Il disait :

- Vois-tu, Richard, si l'homme était cet être aussi dominateur, aussi puissant qu'il le pense, alors que serait la place de la femme ? Sommes-nous vraiment le prolongement de la race animale ? Et si alors nous n'étions que des animaux intelligents, qu'est-ce que vraiment un animal ? L'animal que nous voyons tous les jours et que nous dénigrons comme étant sous intelligent, est-ce vraiment une intelligence spirituelle que nous voyons de nos yeux ? Ou peut-être une simple automatisation du grand créateur ? Telle est la question qui me brule l'esprit. Qui sommes-nous vraiment ? Pourquoi ai-je donc cette impression que l'homme ne réagirait que comme une machine d'action réaction ? Sommes-nous vraiment quelque chose de différent qu'une simple...qu'une simple machine inexistante ? Voici, nous ne sommes peut-être qu'un assemblage d'éléments de la nature aussi merveilleusement construit dont l'intelligence aurait été implantée par un mécanisme d'automatisation des éléments inertes nous constituant. Je ne suis peut-être qu'en train d'expérimenter cette mécanisation de ce que je considère être mon esprit, ma pensée. Suis-je un homme réel ? Ou une véritable entité existante ? Peut-être que je ne serais seulement qu'une simple illusion, la plus grande de la nature.
- Où...où veux-tu en venir ? L'amour ne serait qu'une illusion
- Si cette théorie est vraie, tout ne serait qu'une illusion. Nous...n'existerions pas comme on le croit ; nous ne serions qu'un

simple arrangement de la nature donnant lieu à un semblant de conscience. Quoique me semble absurde une telle pensée, une question à laquelle la réponse se voit étonnante me pousse bien à me questionner. Dieu, à qui toute puissance est réservée, se voit posséder de capacité pour le moins le plus étrange. Ainsi, laissez-moi m'expliquer. A toute chose, une logique ; il n'est que l'homme ignorant qui croit qu'il se fasse sous les cieux comme dans l'au-delà une chose dans un coup de magie, sans aucune explication possible. Ainsi sache que pour toute chose, une suite logique des événements y est associée ; si je me suis déplacé, par exemple, il est forcément que j'ai quitté un point A et transité par un millier de point avant d'atteindre le point B. Cette logique est universelle, quoique peu descriptible. Il n'est rien qui se fasse sans logique ; il n'est rien qui ne se fasse que par un coup de magie ; toute chose comprend une raison d'être. *Ainsi, la puissance de Dieu et toute sa démarche, ses mouvements depuis la création comprend forcément une raison et une logique explicable.* Il est ainsi une logique qui veut qu'il n'ait pas simplement dit : *que la lumière soit*, pour que la lumière vienne à l'existence, juste parce qu'il l'aurait dit. Une succession de logique se sont succédé pour arriver à un tel résultat, procédé que nous ignorons forcément. Laissons ainsi toute autre question qui pourrait nous sembler mystérieuse, et concentrons-nous sur l'intrigant mystère qui pourrait nous faire douter de nous-mêmes : *comment Dieu fait-il pour connaître l'avenir ?* Comment en vérité fait-il pour connaître mes futurs mouvements, moi qui suis un homme libre ? Mes actions devraient être indescriptibles dans le temps, de sorte que nul ne pourrait estimer mes prochaines réactions, du seul fait qu'il devrait exister mille possibilités selon ma liberté que j'agisse d'une manière comme d'une autre. Et pourtant il parvient nettement à déterminer mes futures actions,

comme étant une simple logique à ses yeux ; comment est-ce possible ?

- Te questionnes-tu sur l'automatisation de notre esprit ou en connais-tu déjà la logique de réflexion ?
- Que penses-tu de cette préoccupation de la nature de notre existence ?
- Je me dis que la connaissance de soi permettrait de déterminer tous les effets consécutifs à notre existence et ainsi de les comprendre, tel que l'amour
- Tel que l'amour ! tel que l'amour ! En comprenant si je suis vraiment libre ou non, je pourrai aussi savoir si mon amour est vrai ou irréel. Qui suis-je à la vérité ? *Serais-je seulement une simple suite logique des évènements ou un être doté d'une entière liberté ?*
- Ainsi, je ne peux qu'écouter ton avis à ce sujet
- Et le voici : je me demandais si Dieu jouait au jouet avec les humains et l'univers ou si nous étions réellement dotés d'une certaine capacité à nous suffire à nous-mêmes, et que nous étions vraiment *une existence à part entière*. Et la réponse est d'autant plus troublante qu'inimaginable. Si j'étais *un dieu*, cela impliquerait que je puisse aussi reproduire certaines actions de Dieu, comme étant une extension de lui-même. Si Dieu voit le futur, le pourrais-je moi aussi ? Qu'est-ce que c'est en vérité voir le futur ? En vérité je te le dis, le futur n'existe pas, *ce n'est qu'une projection de ce que sera le présent*. C'est évident, *il n'y a rien à démontrer*. Car en disant qu'une chose sera, on dit par-là que cette chose n'est pas encore, et que donc n'existe pas encore. Il n'existe pas *de multi univers, ni de dimensions parallèle du futur*, on ne peut atteindre ce qui est dépossédé d'existence. En effet, si le monde du futur existait, alors le Dieu du futur existerait aussi ; cela est absurde du point de vue religieux car Dieu est censé n'être

qu'un seul. Aussi vois-tu, si le futur existait, alors nous serions le passé du futur et qu'en ce moment notre passé se voit continuer à exister ; cela impliquerait que le monde ne cesse de se créer par Dieu dans le passé ; encore plus absurde. Ainsi, la seule chose qui existe c'est nous en ce moment. Ce qui nous signifie que le futur n'est qu'une supposition de ce qui peut être le présent et que le présent n'est pas encore. Aussi Dieu parvient à déterminer à l'avance la façon dont l'univers progressera et tous les états par lesquels celui-ci aurait à transiter. Cependant, qu'il trouve ce que sera la chose inerte dans le futur ne me dérange en aucune sorte ; mais c'est l'effet qu'il détermine ce que je serais qui me dérange. Suis-je semblable à la chose inerte et sans vie ? Suis-je aussi un prolongement d'une logique implacable, un simple état de la nature ? Comment fait-il donc cette inexplicable chose qu'est de voir mon avenir ? Nous l'avons déjà dit ; Il ne voit pas l'avenir, mais Il le déduit et ce qu'il a vu n'existe pas encore mais *peut exister si l'état de chose dans le présent évolue sans changement*. Pour déterminer le fait qu'il parvienne à deviner mes mouvements prochains, il fallait que j'essaie de faire la même chose avec la chose non vivante. *Je pris alors une pierre et je la lançais en haut ; je constatais qu'avant même que j'exécute ce mouvement, je savais déjà en général ce qui allait se passer. Je savais que la pierre monterait au-dessus, puis descendrait vers le sol ; c'était évident à mes yeux.* Aussi je comprenais à l'instant comment Dieu faisait pour voir l'avenir et cela me permettait d'apprendre une partie essentielle de ce que j'étais ; *une vérité que nul ne pouvait s'imaginer de la sorte et se l'avouer*. Pour savoir ce qui arriverait à la pierre, il fallait d'abord que je connaisse l'influence qu'aura le milieu sur celle-ci ; et à partir de ces influences, je déterminai chaque état qu'aurait la pierre durant le mouvement que je lui

donnai. Maintenant, si Dieu était le créateur de toute chose, ce que forcément Dieu connaîtrait toute chose. Il connaît la totalité de l'existence qu'il a créée, il connaît tout de l'univers. Détrompe-toi, l'univers n'est pas infini, car voici, *l'infini n'existe pas. Aussi Dieu non plus n'est pas infini, mais il est fini, totalement fini. C'est d'ailleurs ce que signifie être parfait.* Si tu remarques bien, l'infini est ce qui est indéterminé ; on ne sait ce que c'est car cela n'est pas fini c'est-à-dire on ne le termine pas mais on continue toujours à *le façonner*. Continuer sans s'arrêter, sans pouvoir s'arrêter ; voilà bien ce qu'est infini. Tandis que le parfait est fini, tel un cercle ; on ne sait où ça commence, ni où ça termine, mais on sait que c'est fini. Dire qu'une chose comme l'univers est infini est absurde ; ça signifierait aussi que Dieu ne connaîtrait pas tout l'univers, puisqu'il serait obligé de continuer à le connaître jusqu'à ne pas en finir, et que donc il ne le connaît pas entièrement. Et si c'est Dieu qui a créé l'univers et que l'univers n'est pas fini, alors il continuerait toujours à le créer en ce moment, puisque *rien ne peut se répandre dans le néant, dans ce qui n'existe pas*. D'où l'univers est fini, quoique non déterminé pleinement, et Dieu sait tout ce qu'il y a dedans et l'influence que chaque chose a sur une autre. *Cela explique directement et assez clairement qu'il soit capable de supposer ce qui arrivera dans le futur avec autant de précision. Il ne fait qu'appliquer la suite logique des événements dans l'interaction des choses.* Si l'on constate bien, il détermine tout ce qui est matériel et physique, mais il ne met pas le spirituel à l'intérieur. Cela montre qu'en déterminant les actes spirituels et en les ajoutant à l'équation, il découvre un nouvel avenir. Découvre aussi que Dieu est en dehors du temps et il se place comme observateur ; je te l'ai dit, l'avenir qu'il voit n'existe pas encore, *ce qui fait qu'il peut totalement le changer en changeant la*

disposition actuelle de chose. S'il décide d'agir dans le système où il voit l'avenir, il change directement l'avenir de celui-ci ; un nouvel avenir qu'il aurait déjà déduit apparaît dans ses suppositions. C'est ainsi que sont les choses, l'avenir ne sera pas obligatoirement celui qu'il vient de déterminer par probabilité certaine à chaque événement possible, du fait qu'il peut le changer à tout instant, étant en dehors du système. Mais qu'en est-il de moi-même ? Qu'en est-il de l'être pensant ?

- Tant de suspense ! Vas-y donc, qu'en est-il de l'homme ?
- En vérité, si on comprend bien comment Dieu fait pour voir le futur, par cette simple enchainement d'action réaction, alors il devient évident qu'il connaisse tant notre futur à nous. Cette réponse que je vais te donner, je me réserve encore de la considérer comme vérité absolue ; j'en ai peur, mais il convient mieux me protéger d'une telle calamité que de la considérer comme vérité. Elle me semble pourtant évidente, car c'est le seul moyen dans ma logique pour que Dieu parvienne à lire le mouvement de chaque individu avec autant de fluidité. Si tu remarques bien, l'être humain que nous sommes du point de vue matériel semble ou est forcément un assemblage d'élément inerte et sans vie de la nature pour former la splendide machine que nous sommes. Nous sommes mêmes capable de deviner selon les événements les futurs mouvements de nos proches, et de l'homme en général ; n'est-il pas ainsi évident que nous sommes une machine d'action réaction ? Je crois au spirituel car je ne penserai au grand jamais qu'un assemblage de ces objets sans vie de la nature ait donné la conscience que je suis. Cependant étant dans cette réalité, je suis soumis aux lois de l'univers et de la composition de celle-ci, *quoique je croie qu'un dieu serait plutôt celui qui dirigerait ces lois et non les subirait à tout instant.* Si matériellement nous ne sommes qu'un assemblage

d'éléments de la nature, et que Dieu voit tous les états par lesquels passent ces éléments dans le futur, alors forcément Dieu peut déterminer à l'avance les différents états par lesquels les éléments qui me constituent passeront au fur du temps, selon le principe d'action réaction. Cela est évident. Il est bon à savoir que même mon processus de réflexion, précédant ma réaction à un problème, lequel me fait croire que j'agis selon mon bon vouloir, est précédé d'un ensemble d'action réaction automatique dans mon subconscient dirigeant ma conscience vers un choix donné ; cela est évident, le cerveau qui réfléchit n'est qu'un ensemble d'état par lequel passe chaque élément le constituant ; ainsi Dieu peut deviner notre réflexion. Il te vient ici directement à l'idée comment il procède pour connaître l'avenir ; il détermine aussi l'ensemble d'état par lequel notre constitution corporelle passera pour arriver à un état X dans le futur, aussi simplement. C'est bien ce qui fait qu'il connaisse aussi parfaitement le futur de l'univers ; il a toutes les données en mains pour le savoir. Cela implique aussi *qu'il est le seul à connaître l'avenir absolu de tout le monde, et est le seul à pouvoir le changer en modifiant l'état actuel des choses.*

Le prince voulut parler, mais il l'interrompit. Il ne voulait pas déranger à la succession d'idée qui le traversait en ce moment.

- Ecoute-moi encore je te prie ; je vois bien tes préoccupations du fond de ton œil, et les logiques qui y découlent ; mais tu n'es pas encore arrivé au comble de ma réflexion. Si vois-tu cette théorie est vraie, car je n'en vois aucune autre, alors cela implique une chose ; *je ne suis qu'une automatisation de la nature, je ne suis qu'une suite logique des évènements.* Même s'il m'est évident que je sois aussi spirituel que Dieu dans mon essence, et que mon être *essaie de retrouver sa perfection dans ce corps qui lui est charnel,* tu conviendras avec moi que ce n'est pas l'esprit qui fait bouger le

corps, mais c'est le cerveau qui en est responsable ; l'esprit que je suis n'est que le moteur qui tient notre corps pour vivant. Et même si l'on considérait l'esprit, il faudra aussi convenir que Dieu par je ne sais quel moyen parvient aussi à déterminer les actions futures de l'esprit, sinon la présence et l'influence des anges et démons devraient lui faire défaut à connaître le futur de l'univers. Or on a dit qu'il les mettait dans l'équation pour connaître le futur, et qu'il se mettait d'ailleurs lui-même dans l'équation ; ce qui fait qu'il peut déterminer les actions futures de ces esprits, de l'homme et de... et de lui-même. Lui-même ? Oui lui-même, mais comment ? Car Dieu est une super-logique ; il sait ce qui est bon à faire et quand il faut le faire ; il détient la solution ultime et meilleure pour chaque problème et situation ; ce qui fait qu'à cause de cette logique, il sait lui-même ce qu'il fera pour les situations qu'il voit dans l'avenir ; et n'oublie pas qu'à chaque fois qu'il se décide d'agir, il change l'avenir du système. Cela entraîne qu'il existe un avenir ou futur absolu dont il est le seul à contenir la connaissance ; il connaît toutes les fluctuations et changement d'avenir qu'il y ait possible d'avoir de par ses futures actions qu'il est habilement capable de prévoir ; ce qui implique qu'il connaît en fin de compte quel est l'avenir absolu du monde entier, de l'entièreté de l'univers. Voilà bien qui prouve qu'il connaît tout ; et mes futures actions autant spirituelles que charnelles, et les actions de sa personne majestueuse, étant une super-logique qui se veut agir adéquatement à chaque problème.

Il souffla un peu, puis dit

- N'aie de crainte cher prince, on en est presque au bout de la théorie des amours. Je vais maintenant te parler de la théorie du mouvement
- Je suis toute ouïe

- Voici, une question à laquelle personne n'oserait quêter une réponse, pensant à tort que ce serait une évidence de la nature, et que la banalité imposait à l'homme des choses plus futiles, pourrait bien nous amener vers une vérité remontant de l'origine même de tout. Et cette question, la voici : *Comment se fait-il que nous bougions ? Pourquoi tout est en mouvement ?* Oui cela peut sembler élémentaire, mais elle l'est pour les seules personnes qui ne savent ce que c'est, de la réflexion. En se posant cette question, je me demande pourquoi les choses sont ce qu'elles sont ; comment se fait-il que ma machine interne, constituant mon essence physique, ne s'arrête au grand jamais de bouger. Observe bien la nature, et tu remarqueras que le semblant des choses que nous observons n'est qu'un ensemble de mouvement infini qui ne cesse de se dérouler encore et encore. Il me vient l'impression que Dieu aurait lâché les choses et ne ferait qu'observer la manière dont celles-ci iront se déplacer jusqu'à en atteindre le sol. Qu'est-ce qui explique que nous bougions ? Quel en est le moteur suprême ? Si Dieu n'avait fait que créer du néant à l'existence l'univers, qu'a-t-il fait pour que celui-ci soit sans cesse en mouvement continu ? Et c'est certainement de ce mouvement continu que nous avons la vie que nous voyons ici-bas. Qu'est-ce que c'est donc ? Voici donc l'évidence ; lorsque Dieu créa l'univers, il ne le créa pas soudainement comme une chose faite et accompli, mais *il produisit un mouvement originel et dont la puissance était telle qu'elle ne cesse de causer mouvement ici-bas*. C'est une sorte de *grande explosion* ; l'univers se propageant dans sa demeure interne, il se propageait par la puissance dont Dieu l'avait pourvu. C'est le seul moyen qui nous permet d'entrevoir et de comprendre le pourquoi

du mouvement continuuel qui nous entoure ; *le Big bang*⁴. *Je soupçonne parfois le fait qu'il ne fit que produire l'explosion, et qu'il calcula l'ensemble d'implication logique qui s'en suivrait jusqu'à la formation de la terre, de ce qui nous entoure, et même de l'homme ; et le tout sous sa supervision.* Tu remarqueras ainsi que tout n'est que mouvement ; que la vie ne se résume que par mouvement, et qu'il n'y aurait rien pu avoir si ce ne fut point causé par un mouvement. Nous ne sommes ainsi que les différents états par lesquels passe l'univers au fur du temps. Si nous n'étions que des êtres physiques, nous ne serions rien d'autre que l'univers dans ses différentes formes en ce moment. Dieu ne créa ainsi *qu'une seule substance existante qui prit différente forme par condensation, mouvement de sa propre existence ; cette substance, aussi pure, n'est autre que cette espace qui nous sépare.* Cet ensemble espace forme l'univers, avec tout ce que nous y connaissons. Nous ne sommes physiquement que l'une de ces composantes, dotée d'assez d'intelligence pour le comprendre. Nous ne sommes ainsi que physiquement une illusion, l'illusion d'être autre chose que la matière inerte et sans vie qui constitue cet univers. Qui sommes-nous à la vérité ? Et La réponse ne serait qu'une simple partie de l'univers, une automatisation de la nature, un simple état du mouvement infini des choses. Cela est bien vrai physiquement, mais en matière de la conscience spirituelle, je ne saurais l'expliquer pleinement. Nous ne semblons n'être que cette machine d'action réaction, dont les réactions s'améliorent selon les connaissances que nous ne cessons d'accumuler. Nous ne semblons n'être vraiment rien, quand j'y repense...

⁴ La théorie du Big bang est celle disant que l'univers serait issue d'une grande explosion. Les réflexions présentées ci-haut démontrent que cette théorie est vraie

Barnabette s'arrêta un instant sur cette réflexion, le prince ne cessant de le dévisager. Il était arrivé au bout de ses idées ; il concluait.

- Vois maintenant cher prince le grand problème de l'amour ; *si mon être physique ne serait qu'une automatisation de la nature, représentant aussi fidèlement les capacités de l'esprit, alors qu'en serait l'amour ? Un simple enchainement logique de réaction, rien d'autre.* L'amour semble être un son, effet produit par le contact, autant visuel, sensible, que physique, de mon être avec un certain être que je peux percevoir par l'un de mes sens. Tu n'en es donc en aucun cas responsable mon jeune ami. L'amour est une condition de la nature, autant que le son. Nous aimons curieusement que les personnes qui nous ressemblent, comme si nous n'étions prédestinés qu'à nous aimer nous et seulement nous. *C'est évident, puisque je suis le seul à exister dans mon monde à moi. Vois-tu le monde n'est qu'un assemblage de différents mondes des êtres vivants, ce n'est qu'une simple appréhension de la réalité telle qu'elle est. Et au moment même où je vis, où toutes les sensations d'être me remplissent, une question, une possibilité s'offre à moi ; ne pouvons-nous pas qu'être une illusion de ma pensée, existes-tu vraiment, toi et les autres ? Qu'est-ce qui me dit que tout est réel ?*⁵ Même quand nous réfléchissons, qu'est-ce qui nous dit que chacune de nos réflexions ne serait que pure vérité ? De quoi pouvons-nous être sûrs, sans au grand jamais en douter ? Comment être sûr que la réalité existe bel et bien ? Nous sommes ainsi obligés de reconnaître un axiome, une vérité dont on pourrait que croire. Et cette vérité, mon cher prince, tu la connais et tu la ressens ; et crois-moi, tu n'en as jamais douté. Nous pouvons en effet douter de tout, de l'entière existence sauf... sauf de la véracité indéniable que nous existons, nous, *l'être pensant.* Voici donc

⁵ Préoccupation inspirée de René Descartes, discours de la méthode.

l'axiome : *je suis, j'existe*⁶. Et le reste n'est que déduction. Dès le moment où je sais que j'existe, je ne peux plus dire que l'autre n'existe pas ; puisque en effet, ce reviendrait à dire que j'aurai imaginé l'inexistence. Or constate que toutes nos pensées ne sont qu'une représentation de la réalité ; on ne peut imaginer ce qui n'existe pas. D'où l'autre existe. Puisque je sais que j'existe, je sais aussi que je suis le premier à pouvoir m'aimer ; avant d'en aimer un autre, c'est d'abord moi que j'aime. Si donc je sais pourquoi je m'aime, je saurai forcément pourquoi j'aime l'autre. Tu remarqueras que le fait de m'aimer ne revient qu'à une chose ; *protéger à tout prix mon existence*. Cette puissante peur de retourner au néant me submerge, et me pousse à tout faire pour me conserver en existence. C'est ainsi que les gens craignent la mort ; ils pensent qu'ils arrêteront d'exister. Aimer l'autre, vois-tu, c'est vouloir à tout prix conserver son existence, car nécessairement, et obligatoirement, *cet autre doit correspondre à mon être*. *J'aime ainsi tout ce qui contribue à la conservation de mon existence*. Je t'ai déjà partagé ces théories il y a quelques temps. Il est vrai que l'amour sexuel dépend intégralement de nos corps physiquement ; ce n'est qu'une simple automatisation de nos corps à vouloir redevenir *un* avec le sexe opposé, prouvant ainsi notre union du passé. *C'est bien ce qui prouve que nous ne sommes que de contraint ; nous ne faisons que comme il a été décidé que nous ferons*. Nous sommes pourvus de l'amour spirituel, dont Dieu nous aime ; celui-ci étant dû à la correspondance entre nos êtres ; puis de l'amour sexuel, où désir et amour spirituel se confondent. Par-là prince, tu entends ma théorie des amours. Tu en as été touché je présume ; ce n'est qu'une automatisation de ta personne qui a

⁶ Bien que cette idée converge avec le *je pense donc je suis* de René Descartes, elle est une vérité qui vous viendra, si vous vous mettiez à réfléchir. Et comme déjà dit, si nous réfléchissons et suivons le chemin de la vérité, nous convergions.

réagi au contact de cette belle hirondelle ; et voici, les conséquences de cet éboulement dans ton cœur ne suivront que la nature de tes présents sentiments. Qu'est-ce que l'amour ? Un simple état de chose dans l'automatisation de mon être, rien de plus. Et une fois que ton état a changé, tu ne peux plus le rechanger ; seul le temps le fera. Que vas-tu faire maintenant ? Je ne pourrai te le dire ; tu l'aimes et je ne peux plus rien y faire. Te dirais-je de souffrir, en la laissant partir ? Ou d'accomplir les désirs de ton cœur, et la sauver ? Prince, je ne pourrai te le dire ; l'amour est si loin de la réflexion, et la réflexion si loin des appréhensions et expériences de l'amour. Quoiqu'il en soit, ton être a perdu une bonne part de sa logique, et cela fait partie des arrangements naturels des choses. Je m'en remets entre tes jugements ; fais donc ce que bon te plaira...

Barnabette se leva et s'approcha du prince. Le prince le regarda, après s'être silencieusement fait un résumé de toutes ces réflexions, puis se leva aussi. Il sembla déterminer

- Barnabette, je te remercie bien. Je ferai ainsi comme bon me semblera, afin de point souffrir de regret dans le probable avenir.
- Et je ne t'en tiendrai pas rigueur cher prince ; je ne puis qu'accompagner tes actions. Ainsi dit cher prince, je retire ma révérence.

Barnabette l'embrassa une dernière fois, puis s'en alla, laissant Richard l'observer s'éloigner à demi pas. Il était content de cet entretien, il voulait voir ce que Richard ferait dans la suite pour cette guerre. Richard n'en était pas moins heureux, il avait entendu ce qu'il voulait entendre. Et maintenant il ne lui restait plus qu'une seule chose, dont l'envie ne cessait d'augmenter en vigueur : il devait à tout prix voir la princesse.

Il ne savait encore que faire de sa journée, il ne voulait jouer le troubadour et sortir de force. Il voulut se laisser le temps de récupérer des

forces, de regagner encore en puissance pour aller de suite voir Rosette. Mais pourquoi la voir ? Que ferait-il une fois devant elle ? Ça, bien étendu, il l'ignorait ; c'était un désir dépourvu de toute logique qui le conduisait vers cette quête d'amour. Il se laissa ainsi aller au sommeil de la nuit ; il resta bien sagement dans sa chambre, à ne rien faire d'autre que penser, penser à ce qu'il en deviendra du jour qui suivrait.

V. Tensions amoureuses

15

Le lendemain, le soleil encore levant, un homme vêtu royalement entra dans la chambre du prince. Il était seul, et il s'approchait à grand pas vers celui-ci. Et au moment où sa main voulut toucher la tête du prince endormi, celui-ci l'arrêta d'un geste rapide et ouvrit directement les yeux, pour faire face à l'intrigant personnage. L'homme, bien entendu, ce fut le roi, qui se tenait juste devant ses yeux. Le roi du plus puissant de royaume prit place devant son fils et le convia à une discussion.

- Que voulez-vous père ? Je menais paisiblement un bon sommeil
- Et je ne puis que m'en excuser, de vous avoir aussi brutalement réveillé. Mais il est grand temps maintenant de dissiper toute attente à votre histoire, aussi passionnante me dis-je qu'elle doit être. Allez donc cher fils ! Qu'est-ce qui put bien se passer lors de cette mission, pour que vous y reveniez tout seul ?
- Cela, père, est une tragédie qui m'emplit le cœur de tristesse, m'imaginant le sacrifice qui dut avoir pour cause de cette maudite guerre. Et je n'aurai de repos que si je pouvais satisfaire à ces âmes aujourd'hui perdus, pour leur permettre du repos, sachant que le mal, le conflit entre deux royaumes, finit par être anéanti.
- Je sais bien, l'interrompit-il, que vous avez un avis bien à vous en ce qu'il faudrait être fait. Je tiens à vous dire qu'il ne m'est pas impossible de revoir mon point de vue selon ce que présagera

l'avenir ; cependant, il est d'abord nécessaire que vous m'en fassiez savoir de cette histoire, encore méconnue de tous.

- Bien, je vois qu'il en est plusieurs qui désirent la connaître, afin que vous veniez aussitôt pour vous en informer. Il est alors ainsi de ce qui put se passer...

Richard prit bien soin de lui raconter chaque étape qu'il dut affronter pour arriver jusqu'à la princesse, et la façon dont ils purent sortir de la ville et arriver in extremis au bord où ils furent trouvés et ramenés au palais. Il se garda bien évidemment de lui conter quoi que ce soit concernant le courant étrange qui se partagea entre lui et la chère convoitée durant ce voyage de la mort. La mort de tous les autres sujets ne fut pas aussi bien perçue que le prince le pensait ; il s'attendait à une passagère tristesse, ou émotion, de la part du roi, mais il n'en était rien. Pour lui, ce ne fut que des guerriers qui moururent au combat, tout simplement. Voilà bien l'écart des pensées qui le séparait de son illustre père. Le roi salua son courage, et lui fit savoir que seul un sang royal, comme il le présageait en l'envoyant principalement en mission, était à même de remplir convenablement cette tâche de la plus haute importance pour le royaume. Il voulut se lever pour partir quand le prince l'intercepta

- Il n'en est pas encore fini père
- Je devine déjà votre pensée ; que voulez-vous savoir ?
- Qu'en est-il de la princesse ? Qu'est-ce qui nous plaira de faire en ce moment ?
- Sachez prince que votre appréciation de celle-ci ne changera en rien à nos résolutions, surtout après le mal que nous avons eu pour l'amener jusqu'au palais. Sachez néanmoins que nous ne comptons lui faire aucun mal, comme de barbares, mais elle sera enfermée jusqu'à ce que le Dowanda réponde agréablement aux conditions que nous leur avons déjà envoyées.

- Et s'ils fermaient les yeux, et s'ils ne faisaient rien pour la princesse, que ferez-vous ?
- Je l'ignore encore, mais au grand jamais elle ne sera relâchée. Nous leur forcerons la main, et leur roi cèdera, croyez-moi.

Il termina cette phrase d'un ton ferme et assuré ; il ne mettait en aucun cas en son esprit une possibilité de refus de la part du Dowanda. Mais le prince, lui, dans sa réflexion, s'imaginait moins que le Dowanda cèderait aussi facilement à un tel chantage, ne serait-ce que pour leur orgueil. Et il s'en voulait d'être l'auteur de la séquestration de cette jolie demoiselle, qui seule put conquérir son être et le faire penser autrement. Il ne savait vraiment ce qu'il devait faire ; si le roi pouvait ne fusse que suivre ses idées, cette guerre en serait finie avec beaucoup plus de justice pour tout un chacun. Il n'avait encore rien dit à Barnabette au sujet de sa récente découverte sur l'origine de la guerre ; il n'y pensa pas au moment de leur conversation. La question de ce qu'il fera pour satisfaire son âme à lui en ce qui concerne la princesse lui dérangeait davantage l'esprit. Il se mit à réfléchir, seul dans sa chambre...

A l'après-midi, un garde entra dans la chambre pour lui servir à manger et lui fournir ses plantes médicinales. Le prince saisit aussitôt l'occasion pour en savoir plus sur la princesse.

- Puis-je connaître votre nom ? Demanda le prince, soudainement
- Je me nomme Fidèle votre altesse !
- Fidèle ! Un nom plein de signification ma parole. J'ai fort besoin de vos services
- Je vous écoute prince
- Il me faut connaître ce qu'il en est d'une certaine personne enfermée ici dans le château depuis hier

Le garde se ressaisit aussitôt, puis regarda le prince.

- Je crois savoir de qui vous parler, répondit-il calmement, d'une voix légère, le regard détourné du prince

- Vous en connaissez ainsi beaucoup plus que les autres
- Je fus moi-même de service quand il fallait mettre la fameuse personne dans un appartement secret
- Pouvez-vous m'apprendre plus sur sa condition je vous prie
- Bien entendu ! Elle est confinée dans une chambre à l'aile l'ouest, au second étage du palais. Elle est nourrie matin midi et soir, comme n'importe quelle invitée, quoique nous sachions qu'elle ne l'est certainement pas.
- Savez-vous qui elle est Fidèle ?
- Je n'en ai la moindre idée ! Et je ne désire encore en trop savoir sur ce qui ne me regarde en aucune sorte
- Bien sage mon ami, bien sage ! Cependant, puisque vous êtes dans la confiance, vous êtes ainsi le seul à pouvoir m'aider
- Il me serait fort désagréable, je dois l'avouer, si vous me demandiez une chose que le roi n'apprécierait certainement pas
- N'ayez de crainte à ce sujet, je vous en demanderai pas trop ; juste de transmettre pour moi quelque chose
- Que ce fut donc ?
- Une lettre !
- Une lettre ?
- Oui une lettre ! J'aimerais que vous lui fassiez parvenir une lettre de ma part ; ce n'est point sorcier si je ne m'abuse
- Je ... je le suppose bien ! Quoiqu'il me faudra le faire dans la plus grande de sagesse, car un seul rapportage suffirait pour me faire partir de ce lieu
- N'ayez aucune crainte à ce sujet, je serai votre garant dans l'histoire. Vous pourrez juste vous proposer de commencer à lui rapporter vous-même son repas, et y glisser ma lettre en toute discrétion

- Je crois ...qu'il n'est pas impossible de réaliser une telle tâche. Je suis votre homme
- Excellent ! Revenez donc me voir dans une heure de cela et je vous remettrai cette lettre
- Je suis à votre service votre altesse

Et il s'en alla. Le prince venait là d'avoir une idée lui permettant de communiquer avec la princesse, ne fût que par écrit. Il tenait à tout prix à lui informer de sa situation, et de lui assurer qu'il n'aurait de repos si elle ne fut pas rendue à son royaume saine et sauve. Il brûlait d'envie de le lui dire, il ne parvenait à supporter ce poids de culpabilité qui l'assommait, se disant que peut-être la princesse l'en voulait pour l'avoir conduit dans ce lieu. Il désirait lui parler, il désirait s'expliquer. Quand Fidèle sortit, il prit de l'encre, du papier et commença à écrire. Il écrivit quelques banalités, pour s'enquérir de la situation de sa bien-aimée, mais il y laissait une marque de ses sentiments que seul un cœur ouvert pouvait décrypter.

Sa lettre, elle était ainsi faite :

« Princesse, je vous salue, moi guerrier de Nimuiyka

Voilà maintenant presque deux jours que vous êtes dans mon royaume, et bien que dans mon coma passager, je ne pus vous manifester ma présence, j'ose espérer que vous n'avez été par quoi que ce soit mis en situation désagréable. Je m'excuse pour vous avoir autant écarté de votre demeure et d'avoir fait de vous un objet de guerre, je ne saurais me faire pardonner d'une telle infamie à votre sujet. Je me porte garant de votre sécurité, et j'ose croire que vous ayez toujours en mémoire les sentiments que je vous porte. Il me tarde de vous revoir, pour discuter, mais il ne m'en est pas encore donné la possibilité, car je suis encore souffrant. D'ici deux jours au moins je compte vous rendre visite, et je vous ferai part de la situation présente en ce qui vous concerne. N'ayez donc aucune crainte, il

me plait de prendre soin que rien de mal ne vous arrive. De tout bon cœur princesse, j'attends votre réponse.

Votre dévoué ennemi »

Il eut bien du mal à choisir ses mots qu'il prit le temps qu'il fallait pour que Fidèle revienne dans sa chambre. Il plia la lettre, et la lui déposa tout en le dévisageant du regard.

- J'ose espérer que vous accomplirez votre mission sans trop de peine Fidèle.
- Je ne vous décevrai pas cher prince ; vous avez ma parole
- Tenez donc ceci en plus. C'est pour qu'elle me réponde aussi par écrit, et que vous me rapportiez ce qu'elle aura à écrire.
- Entendu altesse !
- Encore une chose, cher ami ; pour chaque fois qu'il nous faudra la désigner dans nos conversations, nous lui donnerons le nom de *Pétale de rose* ! Vous saurez vous en tenir ?
- Bien entendu ! Comme vous le voudrez

Fidèle sortit aussi promptement s'acquitter de cette tâche. Richard, désormais, n'attendait plus que de voir ce que la princesse lui écrirait, si vraiment elle lui écrivait.

La princesse, cette journée, était belle et bien d'humeur maussade. Elle n'arrivait à s'imaginer la suite de toute cette affaire, et regrettait plus la situation fâcheuse à laquelle elle avait mis son père. Elle se demandait ce qu'il ferait ; qu'il la sacrifie, au grand jamais ; qu'il abandonne la guerre, encore moins. Sans elle aucune union ne serait possible avec le Tangola, ce qui reviendrait à dire qu'il faudrait continuer la guerre pour conserver leurs intérêts ; mais si le Dowanda renonçait à la guerre pour la récupérer, ce qui serait contrariant pour tout le royaume, il ne leur resterait que l'option d'alliance avec le Tangola pour un partage commun de richesse.

Seulement, répondre à la menace de cette façon n'était certainement pas dans les habitudes de son père ; elle s'imaginait déjà comment il devait se trouver coincé face à cette situation désagréable. Elle ne pouvait s'arrêter de se condamner pour tout ce qui venait de se passer ; tout n'en serait pas là si elle était rentrée à temps, comme il en était convenu. Elle ne pouvait que s'en vouloir, et ça lui faisait mal.

A l'inattendu, une porte s'ouvrit, un garde en sortit et c'était Fidèle qui venait lui apporter à manger. Elle ne daigna pas lui tenir regard, et lui fit grâce de son silence le plus total. Fidèle tenta en vain d'essayer d'attirer son attention, ou de lui manifester une bienveillance sympathique. Elle demeurait ferme et froide ; elle ne daigna même pas regarder la nourriture qu'on lui présentait. Elle aurait pu penser au suicide, mais elle savait que cela accentuerait encore la guerre entre les deux royaumes. Elle décida de faire la tête et de ne tenir compte de rien dans ce royaume ennemi. Fidèle déposa le met et sortit discrètement la lettre. Il plaça les papiers et encres que le prince lui remit et les déposa dans une table proche. Il avança avec la lettre

- Jeune demoiselle
- ...
- J'ai ceci pour vous
- ...
- C'est une lettre que le prince m'envoie vous remettre ...
- Montrez-la-moi, dit-elle directement

Elle porta vite un intérêt particulier au mot que pouvait lui transmettre son fameux ravisseur. Maintes fois elle aurait pu lui porter un coup fatal et s'en fuir lors de leur escapade à la forêt, mais ce prince put gagner quelque chose en elle, qu'elle ne donna encore à personne. Elle devait le détester, mais elle ne le parvenait pas. Elle voulait bien savoir ce qui avait pu lui arriver après qu'ils furent séparés depuis la brousse.

Elle prit la lettre, elle la lut. Elle réfléchit un instant. Fidèle s'approcha encore.

- Madame, je vous ai déposé de quoi lui répondre. Je reviendrai pour votre deuxième repas, vous avez tout votre temps

Il sortit aussitôt et laissa la princesse dans sa réflexion. Elle ne savait trop que faire. Elle se sentait stupide, stupide de la considération qu'elle avait pour son ravisseur. Elle ne pouvait continuer avec ce jeu dangereux ; elle ne pouvait continuer avec ce chemin trompeur de ce prédateur de cupidon. Elle devait mettre fin à tout ce cirque ; c'est bien ce qu'elle venait de se convaincre. Elle prit le papier et l'encre, et elle commença à écrire.

Au retour de Fidèle, elle se leva l'accueillir, beaucoup plus aimablement cette fois-ci. Elle prit son déjeuner et lui remit aussitôt sa lettre. Elle retourna au lit sans rien dire, et Fidèle sortit aussitôt remettre la lettre au prince. Richard se remettait déjà de l'infection dont il avait souffert à cause de sa blessure à l'épaule. Il prévoyait déjà retrouver sa force d'ici une bonne semaine de repos ; et c'est bien là qu'il verrait ce qu'il pourrait faire pour la princesse. Il était accroupi sur son lit, à attendre ce qu'il désirait tant voir apparaître devant ses yeux. Il réfléchissait bien à ce qui pourrait se passer, et de comment tout ça devait finir par se terminer ; il devait bien se demander quelle était la chose juste qu'il devrait faire pour n'en rien regretter. Cet amour était-il possible ? Là était la question.

Au moment où Fidèle passa la porte, Richard bondit précipitamment et se jeta sur ce dernier. Fidèle sourit, lui porta une salutation de circonstance puis, enfin, lui remit la lettre. Richard l'en remercia et rentra aussitôt la lire. Fidèle pouvait déjà comprendre le manège qui devait se tramer derrière un échange de lettre, et la préoccupation du prince envers une aussi belle femme, mais il se garda de tout commentaires. La lettre, bien entendu, était ainsi constituée :

« Je vous rends votre salutation, moi votre pétale de rose

J'ai lu ce que vous m'écrivîtes, et j'ai apprécié ce que vous me dîtes. Mais il est une chose que dans mon réconfort perdu et dans ma liberté compromise je ne pourrai mettre à l'oubli, c'est que vous avez fait votre part dans le contournement naturel de ma paisible existence. J'ignore bien ce qui put se passer dans la forêt, et de tout ce que vous pûtes me dire dans votre excès de mort, par vos sentiments ; tenez-vous ainsi à l'écart et oubliez l'existence de mon être. Je ne suis plus rien d'autre qu'*un pétale de rose, un pétale de rose* détaché de sa belle fleur. Comprenez-moi ainsi par ces paroles, cher ennemi.

De la part d'une fleur abandonnée... »

Ces paroles, comme il le comprit, montraient de la rancune qu'elle devait lui ressentir à cause du chamboulement qu'il causa dans sa vie. Il pensait un moment qu'il serait possible qu'il y ait quelque chose, aussi stupide et déraisonnée cette chose aurait pu être, qui aurait conjugué leur être vers une union véritable. Il espérait ne pas souffrir d'un *refus* ; *il ne se l'imaginait point*. Son cœur en devint lourd, mais il se ressaisit, prit de l'encre et se mit encore à écrire.

Cette fois-ci, il écrivait sans raison d'être, juste par l'éboulement de sentiment et de déception qui le rongeaient. Il se laissa à l'aveu de ses sentiments, quand il crut bien qu'il allait mourir, et maintenant il n'y avait plus place à des faux semblants ; il devait agir en conséquence. Il l'aime, et il allait le lui dire, encore et encore, quoiqu'ignorant à quoi cela servirait dans leur situation présente. Leur amour était impossible, c'était évident. *Mais il n'y a rien de plus déraisonné qu'un homme en plein amour*. La raison n'était plus son partage, comme jadis avec son maître. Il épuisa toutes les forces de ses sentiments pour rédiger les prochaines lettres qu'il adressa à la princesse. Et pour chacune d'entre elle, elle lui donna mauvaise réponse pour lui dissuader à en écrire de nouveau, pour qu'il s'arrête de s'illusionner, *que l'amitié était leur seul partage*. Et plus le temps passé, et que les jours se succédaient, plus les sentiments qu'elle

désirait faire partir s'accentuer. Elle faisait fi de tout ce qu'elle pouvait bien ressentir pour cet homme, car absurde ce serait de continuer ainsi. Le prince n'en tenait pas compte et rien ne pouvait justifier ses actes, il voulait juste *exprimer son amour irrésolu*.

Les lettres qu'ils s'écrivirent, transmises par leur fidèle garde Fidèle, les voici constitués :

« C'était au cœur de la forêt, au vue d'un puissant chasseur, que j'étais perdu

Il se lança à ma poursuite, et j'étais pris au dépourvu

Il portait un arc, armé des fléchettes

Mais, curieusement, il ne visait point ma tête

Je courais désespéré ; je refusais ce fléau

Il me poursuivait sans relâche ; il ne désirait que transpercer ma peau

Je connaissais mon agresseur, j'en avais déjà entendu parler

Mais qu'il m'ait en poursuite un jour, je ne l'aurais jamais imaginé

J'arrivais au bout du chemin, je ne pouvais plus m'échapper.

Il s'arma sans attente, et se préparait à frapper

Il me fixait des yeux, il voyait déjà sa cible

La sensation qu'il m'envoyait m'était déjà horrible

Il ne tira qu'une fois mais me toucha en trois fois

Je ne pouvais que tituber, je n'étais plus maître de moi

Il bouleversa ma vie ; il toucha trois fois mon cœur

Il s'appelait Cupidon et c'était un valeureux chasseur

De la part d'un obstiné guerrier »

Et la princesse répondit

« De l'obstination, voilà bien ce que caractérise l'immaturation, un manque de raison chez un enfant

Vous vous êtes amouraché d'une illusion, et vous avez poursuivi de vos yeux le vent libre et impétueux. Vous recherchez une fin au grand univers, vous désirez voir de vos yeux la face du Dieu éternel ; et tout cela, vous le savez fort bien, est impossible. J'ai gagné votre cœur, pour ma liberté, je vous ai joué une ruse, et vous y avez mordu. J'ai profité de votre bonté, de votre amabilité pour manipuler votre esprit, et vous soumettre à mes désirs. Je n'ai hélas point réussi à me libérer, et ma ruse n'a point abouti tel que je l'espérais. Comprenez donc que vos sentiments sont inutiles, et que je n'y prête point attention ; soyez raisonnable, notre amour est impossible.

De la part du pétale de rose »

Au lieu d'en être blessé, comme Rosette l'espérait, le prince n'en était pas moins réjoui. Il se dit que la princesse devait l'aimer, cela ne faisait aucun doute. Pourquoi ? Car si elle lui eut fait une ruse, et que jamais elle ne ressentit quoi que ce soit pour sa personne, elle aurait certainement profité de sentiment présent qu'il l'avouait pour le manipuler de nouveau et entrevoir sa libération. Mais au lieu de ça, comme le pensait le prince, elle désirait l'éloigner ; ce qui lui faisait penser qu'elle ne désirait pas le faire souffrir, et même craignait plus s'illusionner elle-même dans ce qu'elle considérait être un amour impossible. Cette dernière phrase : « notre amour est impossible » retentit en son cœur, car elle dit *notre*. Il ne pouvait que s'en réjouir, et continua à écrire. Il s'inspira d'une scène qui se passa lorsqu'il était avec la princesse dans la forêt, pendant

qu'il la déposait près du rocher où ils durent se reposer. Elle fit une petite chute, et il la crocha de sa main, pour la rattraper, la princesse le remerciant d'une pleine froideur. Il se rappela du sentiment qui le traversa, et il en écrivit un autre poème

« J'ai aimé, mais je ne sais point pourquoi j'ai aimé
 J'ai aimé, saurais-je un jour ce que c'est ?
 Jamais, une beauté de ce genre, j'eus pu voir depuis que je suis né
 Alors, me le permettez-vous ? Laissez-moi, ne fusse qu'un jour, la caresser.

Elle souriait, et je tombais
 Elle parlait ; je m'extasiais
 Elle avançait, je ne pouvais que suivre
 Le soleil brillait, elle ne pouvait que luire.

La malheureuse, sur le chemin, une pierre, elle trébucha
 Oh déesse, je te prie, n'esquisse un mouvement, et je te relèverai
 Prouesse, avec adresse, ma main, oh douceur, la crocha
 Tueuses, je vous prie, une corde, et dans ma douleur, je me suiciderai.

Pourquoi ?
 Debout, les yeux dans les yeux, elle me regardait
 Courtois, la main dans la main, je souriais
 Amoureux, mon cœur, il battait la chamade
 La malheureuse, sans peur, me trucidait : « merci, mon camarade ».

Durant les jours où le prince envoyait ces lettres, il sortait peu de sa chambre et ne désirait rencontrer de près la princesse, à cause de ses réponses désagréables. Après cette lettre, toujours dans l'obstination amoureuse du prince, la princesse se dépêcha de répondre.

« Qu'avez-vous donc, cher guerrier ?

Il m'est difficile d'observer un tel déraisonnement dans la condition présente où je me sens mourir. Je vous prierai de ne plus m'importuner, et de me laisser gésir dans le trou où je me sens plongée. Je n'ai point envie d'entendre parler d'amour ; tout cela est impossible. Oubliez-moi donc, moi je ne vous aime pas.

Un pétale de rose »

Même s'il n'en croyait pas, cela lui fit l'effet d'un choc. Il se toucha le cœur, salua sa folie, et se remit encore à écrire, cette fois-ci, en plongeant encore plus dans ses sentiments. Une légère déception le traversait l'âme ; il perdait petit à petit espoir ; mais quand-même, il ne se résigna point à abandonner. Et ce qu'il écrivit, comme il le ressentait, il ne le faisait qu'en se répétant : *j'ai tant aimé, j'ai tant apprécié.*

« Il y a quelque chose que je désire vous dire
 Une chose que je me sens obligé de vous apprendre
 Peut-être ne désireriez-vous pas m'entendre
 Je vous prierai seulement de m'accorder une chance de vous conquérir

Il n'existe qu'une chose que je continue à craindre
 Que jamais il vous arrive de m'en tenir rigueur
 De vous aimer avec tant d'ardeur
 Je n'en pourrai que me plaindre

J'ai passé toute ma vie à vous chercher
 Sans jamais savoir à quoi vous pourriez ressembler
 Je n'avais pour guide que mon cœur
 Lequel me dit aujourd'hui que vous êtes ma dernière lueur

J'ai tant aimé ce que vous fîtes

J'ai tant apprécié ce que vous fûtes
Que je vous réserverai à jamais un domaine au royaume de mon âme
Que j'écrirai des poèmes afin de me rappeler que vous étiez une grande
dame

J'ai tant aimé ce que vous me dîtes
Tant apprécié ce que vous m'écrivîtes
Que je vous garderai à jamais dans mes pensées
Que je vous inviterai un jour à danser

J'ai tant aimé ce que vous me fîtes ressentir
Tant apprécié que vous ne me laissâtes point partir
Que je vous témoignerai ma gratitude par des milliers des poèmes
Que je vous graverai au creux de ma main pour faire de vous mon
emblème

J'ai tant aimé votre sourire
Tant apprécié que vous ayez pénétré mes souvenirs
Que je me garderai de verser des larmes quand je vous verrai partir
Que je célébrerai votre nom pour avoir été sincère et m'avoir révélé ne
rien ressentir

J'ai tant aimé ce que vous fîtes
Tant apprécié ce que vous fîtes
Que de ce cœur que vous me prîtes
Je n'en garderai qu'une dernière lutte.

»

Et la princesse répondit,

«

Je n’imaginai point votre talent à l’écrit. Je m’en vois fort désolée, je l’avoue. Tant que je serai ici, je ne serais point heureuse. Je vous remercierai donc de me laisser à mon triste sort, jusqu’à ce que tout ceci passe.

Pétale de rose »

Après cette lettre, le prince s’assit sur son lit, et ne voyait encore que répondre. A bien y réfléchir, tout ceci, à quoi cela pouvait bien rimer ? Il se savait stupide dans ces situations présentes, mais il ne voulait point l’oublier. Il devait tenter le tout pour le tout. Il s’assit encore sur une chaise, inspira un bon coup, puis fit appel à toute son inspiration pour écrire cette lettre, précieuse à ses yeux.

Le lendemain, ça faisait cinq jours que la princesse était au palais. Fidèle, ce garde précieux et loyal envers le prince, entra dans la chambre à l’heure précise récupérer la prochaine lettre qu’il aurait à faire passer. Sans bien attendre, Richard se leva pour l’accueillir

- Voici votre colis cher Fidèle
- Je saurai le faire passer comme d’habitude
- Attendez une seconde
- Oui
- Vous direz à la personne que c’est bien le dernier que je lui envoie, et libre à elle de me répondre si elle le souhaite

Fidèle en sembla désolé

- Ah bon ! ...je ferai tel que vous l’avez commandé votre altesse

- Je ne saurai trop vous remercier pour ce que vous avez fait pour le bien de ma personne. J'ai bien peu rencontré des gens avec autant d'honnêteté et de bienfaisance que vous
- Je ne fais que mon travail monsieur ; et aussi, il m'est un grand plaisir de servir la classe royale, surtout avec un être de votre niveau d'esprit

Cette remarque le plut bien

- Ah oui ! je le comprends fort bien ; vous me semblez un tant soit peu plus âgé que moi ; avez-vous des enfants ?
- J'ai bien peur de décevoir vos espérances mais je ne suis encore que fiancé ; je projette bientôt mon mariage à vrai dire
- Excellent ! Vous saurez, je le pense, bien encadrer vos enfants, à moins que vous n'en désiriez
- Oh non ! Je suis aussi de la tribu de Luba ; j'ai d'ailleurs choisi un nom à mon premier enfant
- Ah bon ! Fort intéressant ! Et puis-je savoir quel est donc ce nom ?
- Très certainement, *mon fils, je l'appellerai Eléonne*
- *Le Dieu lion, roi de la forêt ; voilà bien ce que ce signifie. Plutôt bien comme nom*
- Je vous en remercie cher prince

Sur ce, Fidèle sortit exécuter la dernière tâche quotidienne qui lui était confiée. Le prince s'assit seul dans son lit, et sembla être en pleine réflexion. Sa main droite sur sa tête, ses yeux fermés, et son air étrange démontraient à quel point il semblait déjà se reprocher quelque chose qu'il songea déjà faire. Du coup, il se leva, décidé, et alla voir la seule personne qui pourrait l'aider dans une situation de ce genre.

VI. L'enquête

16

Ayant entendu que l'inspecteur Barnabette se trouvait dans une affaire dans un recoin de la ville, le prince s'en dirigea aussitôt l'assister, comme dans ses habitudes. Il arrivait juste à temps, l'enquête ne faisait que commencer et Barnabette s'apprêtait à entamer la phase interrogatoire.

- Richard ! Quel plaisir de te revoir dans mes enquêtes
- Tu sais bien que tout le plaisir est pour moi ; voyons voir si tu arriveras à résoudre cette affaire
- Ha ha ! Que les circonstances nous le fassent donc découvrir ; viens donc que l'on se renseigne encore plus sur cet étrange casse-tête
- Il me serait bien utile si tu pouvais m'en toucher mot du déroulement de la tragédie qui dut te faire déplacer jusqu'ici
- Ah bien entendu ! Ecoute donc ; rappelle-toi que dans le passé, il y a de cela plus d'une semaine, je te parlais d'un jeune homme de la famille de Bombil et d'une fille qu'il aimait. Tu t'en souviens ?
- Oui bien sûr
- Et bien la tragédie est arrivée à la fille. *Elle s'appelle Déborah et c'est une bien jolie fille, crois-moi.* Je t'avais appris qu'elle fréquentait les deux à la fois et qu'elle ne savait se le départager. Voilà ainsi, si je le comprends bien, ce qui dut se passer. Il y a de

cela deux jours qu'elle finit par avouer à tout un chacun qu'elle ne savait qui choisir entre les deux personnes et qu'il fallait lui laisser un temps de réflexion. Evidemment les deux messieurs s'en sont sentis vexé et chacun d'eux manifesta de la colère à sa personne. Tous les deux, d'après ce qu'elle me dit, s'étaient emportés de manière assez excessive à son gout, au point qu'elle décida de ne plus leur adresser parole durant les jours qui suivraient. Déborah vit seule avec sa mère dans cette vieille propriété ; sa mère est veuve et vit de l'aide qui lui ait octroyé en faveur de son mari décédé par la gouvernance du roi. Au fil d'une bonne année, elle put faire une assez bonne économie pour se lancer à une affaire et elle conservait son argent dans un recoin secret de la maison. Cette maison, vois-tu, n'est pas si grande ; en y entrant, on pénètre le salon, dont l'entré nous faisant face donne sur un couloir horizontal dont les extrémités donnent chacun dans leur chambre respective. L'argent était caché dans la partie droite du couloir, derrière un tableau ayant le portrait du défunt mari. Pas plus tard que hier, tu l'auras deviné, un intrus s'est introduit dans la maison, aux heures sombres de la nuit, et vola une partie de l'argent, plus de la moitié, et s'enfuit en courant avant que la mère ne put apercevoir son visage. Elle se réveilla à la hâte à cause du bruit étrange et put le débusquer prenant déjà la fuite. Déjà désespérée et désemparée, elle sollicita mon aide pour résoudre l'enquête. Le problème, comme tu te le demandes, c'est que, selon la fille, les deux garçons ont déjà pénétré la maison, et les deux ont en connaissance l'existence d'une pièce secrète quelque part dans le couloir, et les deux savent aussi que la mère se préparait à s'engager dans un nouveau projet avec une somme conséquente. Ainsi ils peuvent constituer, comme la mère le pense, des suspects potentiels mais l'on est encore sûr de rien. Voilà donc où j'en suis et je m'en vais

procéder à des nouveaux questionnements et à l'inspection des lieux.

- Je vois ! ce semble bien intéressant ma parole. Je suis à ton service
- Et je n'en attendais pas moins de toi ; je crois bien qu'ils doivent ignorer que tu es prince, ainsi fais bien attention à tes paroles
- Entendu cher maitre

Ils pénétrèrent la maison après ces explications, et commencèrent leur inspection. La mère, de son œil interrogatoire au moindre mouvement du célèbre inspecteur, ne cessait de suivre ce dernier dans chacun de recoin de la maison, tout en répondant aux questions qu'il lui adressait pour de plus ample détail.

- Ces gourdes, disait Barnabette au côté gauche du couloir, étaient-elles ainsi depuis le jour d'avant ?
- Elles étaient ainsi depuis que je les ai rangées dans ces lieux peu avant d'aller me coucher.
- Elles sont un peu désorganisées, à même qu'il est assez difficile de passer sans pour autant en bouger une
- Je dus les mettre dans une courte précipitation ; je peinais à rester debout à cause de ma fatigue voyez-vous
- Vous dites l'avoir vu déjà au salon, et que c'est un étrange bruit qui vous aurait réveillé ?
- C'est exact. Je sentis en moi que je devais vérifier ce que c'était ; et dès que je l'aperçus au salon, il s'enfuit à la hâte.
- Ainsi lorsque vous aviez pu l'apercevoir, il dut déjà avoir pris l'argent dans la pièce secrète
- C'est bien ce qui semble
- Le bruit provenait de quelques gourdes que vous laissèrent du côté droit et qui durent être bougées par notre homme lorsqu'il se dirigea vers le butin.
- Oui

- Et pourtant, elles sont bien faciles à éviter celles-là. Il était donc fort agité intérieurement
- Si vous le dites
- Les deux prétendants de votre fille savaient-ils où se trouvait la pièce secrète ?
- Je l'ignore mais j'en doute. Ma fille, bien que sa bêtise la conduisit à dévoiler son existence, ne leur parla jamais de son emplacement exact.
- Mais vous pensez quand-même que ce fut l'un d'eux
- Et je ne cesserai de le croire jusqu'à preuve du contraire. Ils en voulaient fortement à ma dure tête qui me sert de fille voyez-vous
- Combien de fois ces deux personnes purent pénétrer la maison
- Pas plus d'une fois je présume. Oui pas plus d'une fois, ajouta-t-elle après une courte hésitation
- Auriez-vous l'obligeance de me révéler le montant du butin qu'il put prendre ?
- Je ne comptais guère vous le cacher. L'infâme déroba une affaire de 500 000 pièces de monnaies, plus de la moitié de mes économies.
- C'est bien curieux, vous ne trouvez pas ?
- Comment ça ?
- Pourquoi donc ne prit-il pas la totalité ? C'aurait été assez facile de tout prendre, et s'en aller.
- Je ne puis le savoir. Je ne sais qu'au moins il me reste encore à vivre, pendant une certaine période
- Pourquoi le dites-vous ? Vous recevez bien une aide de la part de gouvernance du roi ?
- Cette aide, à mon grand malheur, tend à sa fin. Plus que deux mois et je devrais me débrouiller par ma propre force

- Ne vous inquiétez pas, intervint aussitôt le prince, nous pouvons faire en sorte de vous inscrire en une liste où vous ne perdrez jamais ces droits d'aide

Ses yeux s'illuminèrent

- Etes-vous donc un ange ? J'en...j'en serai fort ravie si vous pouviez le faire
- Et nous le ferons, n'ayez de crainte, réaffirma Barnabette, pour donner du poids à la parole du prince
- Que mon Dieu vous bénisse donc de sa main ; *car celui qui abandonnera une veuve et ses enfants, quel cœur peut-il donc avoir ?*

Barnabette fit encore une dernière inspection, puis se décida à sortir voir les deux principaux suspects de l'affaire.

- Une dernière question, dit Barnabette, se préparant à sortir. Pouvez-vous me dire si une autre personne que votre fille peut entrer dans votre domicile ; un ami, une amie ou une connaissance ?
- Euh ! A bien y réfléchir, non ; enfin, pas vraiment. Nous en appelons juste à des ouvriers pour certaines bricoles, mais cela fait déjà bien assez longtemps. Bien à part cela, nulle ne s'aventure à une quelconque visite à notre domicile. *Voyez-vous, peur et crainte hantent celui qui va dans la maison d'une veuve, redoutant qu'elle quémende de l'aide*
- Parfait ! Je vais de ce pas continuer l'enquête chez nos deux suspects
- Je ne puis que compter sur vos compétences, cher inspecteur

Tout le long du trajet, Barnabette ne se prêtait qu'au silence, ne daignant encore répondre aux silencieuses questions que lui adressait l'air interrogateur du prince. Il réfléchissait, ce qui montrait par expérience à Richard qu'il s'était déjà fait une idée de qui était le coupable. Malgré ses

années d'apprentissage auprès du célèbre inspecteur, Richard ne pouvait encore égaler au don naturel qu'avait celui-ci à deviner juste, et à se poser les bonnes questions dès son premier coup d'œil sur une affaire. Il se disait en apprendre plus sur les deux suspects qu'ils s'apprêtaient à surprendre de leur visite.

- Vois-tu, Richard, brisa soudainement le silence Barnabette, cette affaire nous apprend beaucoup plus sur l'amour que nous en savions au départ. Maintenant nous apprenons qu'*elle*, l'amour, peut être source de souci.
- Pourquoi donc le prends-tu ainsi ?
- Cela m'est bien évident, que l'amour que témoignaient nos deux suspects à la jeune Déborah est bien la cause de nos suspicions à leurs sujets. Ils pensaient certainement avoir découvert un nouveau sens à la vie, sans s'imaginer le malheur que cela pouvait bien leur réserver
- Cela ne peut que nous faire dire, Barnabette, que chaque pièce a deux faces, et que nous ne pouvons reculer en considération de la mauvaise
- Bonne analyse, cher prince, belle analyse. Je crois que dans ta situation présente, tu en apprendras beaucoup de cette histoire.
- Je comprends bien ce que tu dis ; et je suis bien ouvert à n'importe quel avis extérieur...

Le prince se calma un instant, la tête vers le bas, se passant en revue sa situation qu'il oublia un temps, et qui lui revint en ce moment. Il se diversifiait les idées par cette enquête, mais savait bien devoir prendre une décision lorsqu'il rentrerait dans sa chambre. Rosette !

- A quoi penses-tu avant l'heure, Richard ? Nous y sommes !

Ils étaient devant la demeure immense des Bombil, laquelle était celle où restait le premier suspect.

- Prépare-toi Richard ; il est possible qu'il te reconnaisse être le prince. J'aimerais que tu caches ton visage pour le bien de l'enquête.
- Entendu

Il se couvrit le visage, à la *manière d'un ninja, les légendaires guerriers japonais*. Après s'être présentés, ils entrèrent dans la demeure, où ils eurent la chance d'apprendre que le désiré personnage s'y trouvait bien. Barnabette fut reconnu, mais le prince mérita un air de suspicion face à son curieux déguisement. Ils durent attendre un certain temps avant que leur premier suspect ne vienne à sortir. Pendant ce temps, ils parlotaient à voix basse sur l'affaire

- Que penses-tu de cette affaire, Richard ?
- Je dois avouer qu'elle me semble assez flou. Je ne saurais vraiment penser que ce fut l'un de ces deux amoureux qui aurait pu faire une chose d'aussi stupide, vu déjà que le premier ne semble pas manquer des moyens, le deuxième aussi certainement. Cette fille me semble bien arriviste et, certainement, recherche une belle assurance pour son avenir ; et il me semble tout aussi certain qu'elle n'aime pas ces deux personnes, mais qu'elle désire leur moyen financier. Aussi, de par leur éducation, je ne vois pas en eux le courage nécessaire pour arriver à une telle démarche barbare et sans réflexion, tel un gamin. Mais soit, que dis-je ! cela ne peut qu'être mon avis...

Barnabette sourit, porta son regard vers le ciel, et répondit aux affirmations du prince.

- Un avis...qu'est-ce que c'est donc ? Je constatai que si les hommes étaient créés par Dieu ou par le simple hasard, alors nous serions irréversiblement égaux entre nous. Je ne suis rien d'autre que ce que l'autre est, dans ma constitution matérielle et spirituelle. Cela implique qu'il n'est pas normal qu'un homme ait à diriger ou conduire un autre homme comme son chef. Le concept de chef est

une matérialisation du concept spirituel de l'être divin, démontrant que nous cachons en chacun d'entre nous le sens de l'autorité divine qui doit nécessairement exister. Ainsi, si je me laissais au danger de l'avis, il s'en suivrait que l'autre pourrait ou non m'écouter. Cela reviendrait aussi à dire que j'aurai exposé une idée en vain, car elle ne ferait pas force de loi. Ce que je veux te démontrer, cher Richard, ce qu'il n'y a d'utilité à parler à un autre que si l'on pouvait par une suite d'implication logique obliger cet autre à croire à nos dires, comme étant ce que les hommes considèrent comme vérité. Une vérité est un avis obligatoirement adoptable par tous. Elle est vraie car elle est une suite d'implication logique ; une sorte de nouvel état à l'état suprême originel. C'est en prétextant que mon dire est vrai que je peux la soumettre avec assurance à l'autre, pour ne pas avoir l'impression d'avoir parlé en vain. C'est bien pour cela que tu constates qu'il existe tant de croyances ; chacun suppose avoir dit vrai, mais peu parviennent à le démontrer sans faille. En connaissance des événements présents, l'on essaie de remonter au déroulement de ceux-ci dans un passé proche, et nous ne pouvons qu'améliorer notre premier avis avec une suite de données nouvelles. C'est ainsi que l'avis que je possède ne peut encore être vérité, et que je me réserve encore de te l'exposer.

- Et bien, Barnabette, pour juste me dire ça ! J'attendrai ainsi que tu aies tous les éléments en main afin que tu me désignes le coupable
- Tu comprendras que j'en ai bien ma petite idée, mais je n'attends que la certitude en discutant avec notre cher monsieur qui arrive juste devant nous.

Christian Bombil arriva, le sourire aux lèvres, pour saluer l'inspecteur Barnabette qui lui faisait grâce d'une visite. Il salua de courtoisie le prince, caché sous son habit, tout en le dévisageant étrangement.

- Que me vaut donc la grâce de votre venue dans mon domicile, cher inspecteur ? Serait-ce une enquête ?
- Loin de là ! Je cultivais ma personne sur l'objet sentimental qui te dérangerait il y a peu, et je me décidais de venir en apprendre de plus sur ta situation, si bien tu veux m'en permettre.

Son visage changea, et l'air bon qu'il se forçait bien à afficher disparut ; il sembla tomber du coup dans une forte émotion d'amertume.

- Je dois vous avouer, cher inspecteur, détester la femme, vraiment la détester. J'ai tant aimé, que je n'en veux plus en entendre parler dans mon existence. *A qui donc pouvons-nous donner confiance ?* Je fus trahi et je ne puis le supporter
- Cette jeune femme, me dis-tu, décida d'aller avec un autre ?
- Elle ne partit ni à gauche, ni à droite. Mais j'appris qu'elle appréciait bien cet autre à moi, pour simple cause d'argent. Je crois bien à son attirance, mais les cadeaux finirent par avoir effet sur sa personne
- Ainsi, si je le comprends bien, elle prit déjà décision de s'éloigner de ta personne, au profit de l'autre ?
- Ce fut bien cela, bien qu'elle me dit aussi bien qu'à l'autre que l'on devrait lui laisser temps de réflexion, elle me fit comprendre à moi qu'elle ne me portait pas pour son choix. Ah si l'on pouvait décider d'aimer et de ne pas aimer, la vie en serait bien plus facile.

Il se touchait la tête d'un air de fort regret à ces mots.

- Je ne puis que m'en voir désolé. Pris-tu la décision de ne plus avoir ne fusse qu'un contact avec cette personne ?
- Au grand jamais je la reverrai encore de ma vie, je veux bien vous l'assurer.
- Tu passas ainsi tout temps dans ta chambre je présume

Il ne répondit rien à cette question ; il contemplait le sol, dans un air vide et ailleurs.

- Laissez-moi vous remercier pour le conseil dont vous me fîtes part ; il est clair que j'en trouverai une autre, même si mon cœur présentement n'en veut rien entendre

Cette phrase retentit dans le cœur du prince mais il se força de ne point ajouter commentaire.

- Il suffit ainsi de déranger à ton état, disait Barnabette, je ne puis que m'excuser d'avoir dérangé à ton temps de recueillement interne pour mettre à l'oubli cette sombre histoire, ajouta-t-il en se levant
- Il n'en est rien ; je fus ravi de votre visite.
- J'espère bien te revoir un jour, aussi heureux que passionné ; sur ce, cher ami, je te souhaite la bonne journée

Après s'être serré la main, ils se séparèrent, chacun de leur côté. Christian se pressa de retourner dans ses quartiers, la tête vers le bas, dominant certainement ses sentiments.

- J'ai bien l'impression que tu ne tins pas tant à lui poser plus de question.
- J'ai eu toutes les informations que je recherchais, vois-tu
- S'il est coupable, il n'aurait pu que dire qu'il resta tous ces derniers jours dans sa demeure.
- Ce qu'une personne peut bien dire n'a d'importance, mon cher Richard ; les gens ont peine à dire une vérité qui pourrait leur causer des ennuis. C'est ainsi que ce qu'ils ressentent profondément en eux représente la véritable vérité à déchiffrer dans leur geste involontaire, exprimant leur sentiment. C'est bien tout ce que j'eus bien à voir dans ce court entrevu
- Qu'en as-tu donc déduit ?
- Dis-moi plutôt ce que tu en penses

- Je dois dire qu'en observant les sentiments qu'il se donnait tant de mal à contenir, il aurait bien pu agir par excès de colère et de déception. Il pourrait bien avoir à se reprocher un tel acte
- C'est bien penser, mais je pencherai plutôt que s'il fut coupable, il aurait bien pris soin de nous montrer qu'il était calme et ne conservait aucune rancune meurtrière envers cette dernière. Il nous dévoila ses sentiments assez facilement ; c'est bien ce qui peut me faire douter de sa culpabilité.
- Tu en es absolument sûr ?
- A 50%, ni plus ni moins

17

Ils se dirigeaient maintenant vers la demeure de leur deuxième suspect espérant, encore cette fois-ci, l'y trouver. Barnabette pencha soudainement dans un silence sans mesure ; il était en pleine réflexion. Il semblait poursuivre une piste que lui seul connaissait, et dont le prince se démenait à déceler en l'observant des yeux. Il savait quelque chose ; il détenait une théorie à vérifier, voilà bien ce qu'intriguait Richard. Il n'y voyait pas clair dans cette affaire, tandis que Barnabette semblait tout comprendre. Il devait certainement encore mieux aiguïser ses capacités d'analyse.

Enfin, ils arrivèrent, à l'après-midi, au lieu voulu. C'était un quartier moyen qu'ils visitaient, dont la grande carrure du palace qu'ils observaient de loin les permit sans trop de mal à deviner que c'était bien là que devait se trouver la fameuse demeure du deuxième suspect. Décidemment, comme ils le pensaient, la chère Deborah devait vraiment avoir l'œil et la volonté pour repérer les gros poissons.

Ils se présentèrent et furent aussitôt accueillis, dès lors que Barnabette déclina son identité. Il était bien connu dans la classe des nobles, et jouissait d'une grande considération dans le temps où il faisait partie du cercle royal de monsieur le roi. Des servantes s'approchèrent d'eux pour se charger de leur besoin ; ils parlaient la langue connue de la population ; le Lingala.

- Bo lingi mayi ya ko mela? (Voulez-vous de l'eau à boire ?) demanda l'une de servante

Le prince connaissait mal cette langue, car la classe royale ne connaissait que le français.

- Nous en serions ravis, répondit aimablement Barnabette

Elle comprenait bien le français de son oreille, mais ne savait le manipuler correctement de sa bouche.

- Na pesa yo pe? (Que je vous en donne aussi ?) demanda-t-elle, en s'adressant au prince

Celui-ci portait encore son déguisement ninja, montrant à peine son visage. Il fut surpris par la question, sa pensée étant ailleurs

- Ye pe ! (Lui aussi) intervint directement Barnabette, comprenant l'indécision de son disciple

Elle sortit aussitôt leur chercher à boire. Barnabette esquissa un sourire voyant le prince timide face à la situation. Il était hors-jeu. Au bout de quelques minutes, elle revint avec une gourde dans un plateau et des récipients permettant à boire.

- Bo vanda kimia, ako koma awa kala mingi te (patientez encore, il arrive dans quelques instants) dit-elle en leur servant
- Problème eza te mama, toko zela ! (Pas de problème, nous attendrons) lui répondit Barnabette tout en recevant gracieusement ce qu'elle lui tendait.

Et il ne se fit pas trop attendre ; au bout de quelques minutes il arriva, l'air décontracté, marchant avec toute noblesse et fierté. Barnabette se leva pour le saluer

- Quel plaisir de faire enfin votre connaissance, cher Ariel !
- Et moi de même, célèbre Inspecteur ! J'ai beaucoup apprécié votre livre sur les sept degrés de la sagesse ! disait-il en prenant place, juste après s'être serré la main

- Et je ne puis qu'en être ravi ; je n'aurai pas ainsi passé mon temps en vain. Il s'assit en terminant cette phrase

Ariel, le présumé suspect, ne prit pas la peine de saluer Richard, croyant à tort que ce ne serait qu'un simple serviteur et qu'ainsi il ne pourrait mériter frôler sa noble main.

- Que me vaut le plaisir de votre visite ? Je fus beaucoup surpris d'apprendre que vous étiez dans ces lieux
- En vérité, comme vous l'auriez compris, je suis ici dans le cadre d'une enquête, et ainsi, pour le bien de cette enquête, il me faut m'entretenir avec vous sur certains points
- Serais-je ainsi par quelque procédé que ce soit mêler à cette enquête ?

Il était toujours aussi détendu, ne manifestant aucune inquiétude.

- Cette affaire, peut-être, risquerait de déranger à votre mental voyez-vous
- Comment donc ? Vous excitez ma curiosité ! Parlez-moi donc de cette affaire
- Et je compte bien le faire. Elle concerne directement une certaine Déborah, avec qui vous auriez partagé une certaine intimité ces derniers temps

Son air détendu changea, et son teint clair sembla s'assombrir par la nouvelle expression que dégageait son visage.

- Je ne vois pas ce qui put attirer votre attention en une chose de la sorte. Est-il arrivé quelque chose que j'ignore encore ?
- C'est bien pour cela que je me présente à vous. La famille a été victime d'un vol, vol perpétré par un connaisseur de la famille. Une somme d'argent cachée dans un endroit secret a été dérobée et nous sommes là pour régler l'énigme voyez-vous

De la colère, voilà bien ce qu'ils remarquèrent entre ses yeux.

- Et pourquoi m'interroger ? Qu'est-ce qu'un noble aurait à faire avec une histoire aussi banale ? Pour qui donc ME PRENEZ-VOUS ?

Il s'était levé, et regardait fixement l'inspecteur après avoir crié de la sorte. Son orgueil en fut touché, et sa fierté brisée. Barnabette le comprit et resta calme.

- Vous devez comprendre que nous devons nous entretenir avec tous les potentiels suspects ; je vous prierai donc de vous calmer
- Eloko nini awa ? (Que se passe-t-il ici ?) demanda la servante, ayant été alerté par le cri de fureur qui se fit retentir
- Sarah, disait Ariel en s'adressant à la servante, veuillez raccompagner nos chers messieurs vers la sortie.

Il se retourna et s'en alla. Pourtant, avant de disparaître, il s'arrêta pour dire

- Elle et moi allons être ensemble.

Puis il disparut. Barnabette sourit, tandis que le prince rougissait de colère ; un tel comportement lui était inacceptable. Cet homme, aussi fier, manquait de réflexion à son goût. Ils prirent la voie de la sortie et s'en allèrent.

Barnabette sembla silencieux un petit moment, et n'osait un regard en direction du prince. Celui-ci lui lançait de temps en temps de regard hésitant, s'attendant à une certaine remarque de sa part. La situation n'était pas au mieux ; celui qui pouvait représenter un réel suspect était Christian, celui-là même que Barnabette jugea être innocent. L'affaire, aux yeux du prince, était arrivé à son point d'arrêt. Pourtant, connaissant bien son mentor, juste en le dévisageant des yeux, il pouvait bien voir que celui-ci nourrissait un soupçon certain sur quelqu'un et il ne pouvait s'imaginer qui ça pouvait bien être.

- Richard !

- Oui
- Retournons voir encore la maison de la veuve
- Entendu

Barnabette suivait une piste, c'était évident. Richard ne pouvait plus qu'attendre qu'il lui étale l'intégralité de ses réflexions.

Ils marchaient tous deux vers la demeure, quand ils entendirent des cris inquiétants. Ils coururent aussi vite voir ce qui se tramait, et purent manifester de la surprise, aux yeux de ce qui se passait. Christian était bien là, et il y avait une violente dispute avec la malheureuse Deborah. Richard se démena aussitôt devant tout ce monde qui se plaisait à observer le spectacle pour séparer et taire les violentes paroles qui ne cessaient de s'enchaîner entre les deux malheureux.

Christian fut mis d'un côté, et la femme de l'autre. Christian parla de nouveau

- Femmes des eaux, vipères sanglantes ; *Pourquoi jouerais-tu avec le cœur d'un homme ? Tu t'es moqué de moi en me cachant cette relation.* Et au plus de cela, tu portes préjudice à ma réputation en me mêlant à une affaire de vol !

Les hommes autour se calmèrent un peu, et voulurent entendre ce qu'avait à dire la jeune femme. Déjà que dans le milieu, elle était réputée pour aimer les éléments de splendeur et dénigrer les gens de la basse classe, les affirmations de ce jeune blessé ne faisaient que confirmer les dires à son sujet.

Elle se retourna, le regarda et ne dit mot. Alors Barnabette intervint :

- Je vous prierai de vous calmer, jeune monsieur ! Ici, comme vous l'aurez remarqué, c'est ma personne qui mène l'enquête et nul ne saurait insulter mon intellect en prétextant qu'une femme dicterait mes actes et me conduirait à tort vers vous

Il le disait d'un esprit sain et calme, sans aucune colère, juste pour détacher l'attention des paroles précédentes. Christian en sembla se calmer, et ne dit encore mot.

- Barnabette, que faisons-nous ? Demanda Richard, constatant la mauvaise tournure que prenait la situation

L'inspecteur fit passer ses yeux sur toutes les personnes venues assister à la scène, et dit, esquissant un malin sourire ;

- Il y a plus lieu de porter insulte sur l'honneur de qui que ce soit, je sais qui est le coupable.

Un son de surprise envahit l'atmosphère. Le prince ouvrit grands les yeux et regarda l'inspecteur sourire de satisfaction. Il savait qu'il ne plaisantait pas ; il ne faisait jamais ce genre de chose. Comment il en est arrivé à soupçonner quelqu'un avec autant de sûreté, il ne pouvait se l'expliquer. Barnabette se retourna et invita la mère et la fille à rentrer se réfugier dans leur demeure, attendant qu'il leur emmène le coupable, là devant.

- Richard, tu resteras avec la famille en attendant mon retour ; je ne prendrai que dix minutes. Lui chuchota-t-il à l'oreille
- Mais...

Il se fraya un chemin dans la foule et disparut. Richard ramena la jeune fille à l'intérieur et laissa Christian et ce petit amas de foule là dehors, chacun attendant de voir le vrai coupable se présenter devant eux.

Richard se retrouva seul avec les deux femmes, attendant que les dix minutes mettent fin à cette situation gênée à ses yeux. Il ne disait mot ; il était à sa place, comme les deux femmes, et attendait.

Au lieu de dix minutes, trente minutes passèrent. Le temps commençait à se faire long et la patience arrivait à son comble. Soudain, aussi brusquement, la porte s'ouvrit et quelqu'un entra de suite. Richard se leva

et, surpris, vit Christian imposait sa présence, les yeux emplis d'une colère mêlée de chagrin.

- Bon Dieu ! Que faites-vous là ? Cria le prince, prenant position face au jeune désespéré

Il souffrait certainement d'une faiblesse sentimentale. Il ne parvenait à contenir sa peine ; *lui qui pensait que quelque chose collait, mais il n'en était rien.*

- Tu ne sais ce que c'est aimer une femme et la perdre ; aimer la mauvaise personne ! Tu n'as rien à me dire ; cria-t-il, en ces derniers mots

Le prince se tétanisa un instant. Voilà où pouvait bien mener la folie de l'amour ; cet amour était l'exact opposé de la réflexion. Pourquoi donc, se demandait-il, Dieu en implanta la graine dans le cœur de l'homme, si ce fut vraiment une chose abjecte, comme il le pensait ? Cet amour que cet homme ressentait, était-ce bien ? Pouvait-il vraiment le vouloir ?

Un instant, aussi court fut-il, détacha le prince de la réalité, sombrant en ses multiples pensées, et permit Christian de le bousculer, afin de faire face à la jeune fille. Elle se redressa et se mit devant lui. Richard se précipita pour le porter derrière quand, instantanément, une voix se fit entendre au-devant de la porte. Tout le monde y porta attention et c'était un homme, de taille moyenne, un peu barbu, qui faisait son apparition.

Il entra tel un enfant timide allant se faire porter correction auprès de sa mère. Derrière lui apparut Barnabette, suivi des cris dehors dégageant un son flou. La mère s'approcha de l'inconnu, d'un air fort surpris. Elle semblait ne pas en croire ses yeux.

- C'était...c'était donc toi, Jonathan !

18

Richard et Christian comprirent bien là que ce fut lui le coupable de toute cette affaire. L'homme, Jonathan, souleva la tête et répondit aux regards interrogateurs qui ne cessaient d'attendre réponse de sa part.

- Je ne saurai...je ne saurai comment m'excuser, cher madame, mademoiselle.

Paf ! Une belle gifle éclata. La mère semblait furieuse, et Deborah indignée.

- Tu comprends mère pourquoi je ne peux supporter les gens de mauvaise vie
- Qui est donc l'individu ayant fait outrage à la famille ? demanda le prince, n'arrivant toujours pas à comprendre la situation
- Cet homme, vois-tu, répondit Barnabette, est leur homme de service. Il vint déjà quelques fois ici pour réparer certaines choses et autres. Il fit partie de leur cercle restreint d'homme à qui elles pouvaient faire confiance par sa fidélité pour tous les travaux qu'il eut à effectuer ici-même.
- Voilà bien ce qui confirme qu'aucun n'homme ne peut être digne de confiance, sortit de colère la mère déçue

L'homme avait les yeux à terre, et n'osait regarder longtemps ses interlocuteurs. Il parla encore

- J'ai bien en connaissance que mon acte passé ne fut pas le plus idéal, mais vous allez devoir me comprendre. Il est dans la vie d'un homme de situation où il ne peut encore se laisser à un choix logique, de peur de sentir son cœur lui sortir de l'intérieur. J'étais aux prises de nombreuses dettes qui allaient causer ma perte ou ma mort, qui sait. Quand un jour, en travaillant, je pus entendre l'une de vous parler de cette fameuse cachette et de l'argent qu'elle contenait, je fus rempli de mauvais dessein. Je ne cessais de me dire que je pourrai vous emprunter une partie de cette somme pour conserver ce que je considérais comme le plus important dans la vie d'un être humain : ma vie. Je vins et je commis mon vol, non sans regret. Je ne savais comment mais je m'étais mis en peine de vous le rendre de quelques façons que ce soit. Je ne puis que m'excuser chère madame. Je suis désolé

Il baissa encore les yeux. Le prince se sentit concerné par son récit ; il se disait connaître une situation y ressemblant. La mère se retourna et dit à Barnabette,

- Je vous laisse seul juge de cet homme ; vous en ferez ce qui vous semblera bon

Elle s'en alla dans sa chambre, aussitôt. Christian, après cela, attrapa Deborah de ses deux bras, et porta sa tête auprès de la sienne.

- Pourquoi, disait-il, pourquoi fallait-il que tu réveilles le lion endormi en me mêlant à toute cette histoire ? Pourquoi ?

Elle se mit à pleurer.

- Je suis désolée, vraiment désolée ; lâche-moi donc

Richard intervint et fit reculer Christian au côté de Barnabette et son otage. Christian parla encore :

- *Si un jour, femme, il te prenait envie de cueillir une rose, que ton cœur ne soit donc pas bas pour que tu veuilles déjà la jeter. Peut-*

être, qui sait, elle serait la dernière ayant survécu à la saison sèche, et tu aurais ainsi perdu tout ce que t'avais...

La femme, Deborah, versait quelques larmes de ses yeux, et ne répondait en rien à ces déclarations. Richard s'interposait entre elle et Christian, mais prêtait attention aux paroles que celui-ci prononçait

- *T'es la seule à avoir choisi ce chemin, laisse-moi donc te souhaiter bonne aventure. Que chez celui-là donc tu puisses garder la vertu de la fidélité ; ne lui inflige pas le mal que tu me fis subir. Depuis l'époque de mes aïeux, la femme n'eut point deux hommes. Ne perds pas la voie droite et ne me demande plus de revenir à toi, de peur que tu ne me condamnes en me voyant déjà promis...*

Elle se retourna, et ne lui faisait plus face. Il continuait.

- *⁷Garde donc les larmes de tes yeux, ne pleureras-tu pas les péchés de ton âme ? Que tes mains n'efflorent encore une partie de mon corps, car elles sont pleines de sang ; le sang du cœur que tu m'as brisé, tu le perças toi-même d'une seule lance ! Va donc te faire nettoyer les mains, chez un saint avec de l'eau bénite...*

Cette scène ne faisait appel à aucune sorte de réflexion ; c'était de l'amour qui se faisait entendre, une peine sans mesure. Après ces paroles, Christian sortit et il s'en alla, certainement pour ne plus jamais revenir. La femme aussi disparut dans le couloir, et Richard resta seul avec monsieur Barnabette et le voleur.

- Que faisons-nous de celui-ci ? demanda Richard à Barnabette.
- Il sera livré à la population ; eux-mêmes jugeront de ce qui a à faire ; il est bien loin de le conduire jusqu'au cachot.

Le voleur ne répondit rien. Il éprouvait bien du remord.

⁷ Les textes en italiques sont inspirés de « Eau bénite », de l'artiste congolais Simaro Lutumba

- Je payerai à la famille ce qu'il reste à payer ; il sera bon de dire cela à la population, afin qu'ils ne leur prennent point l'envie de le tuer.
- Il n'en sera pas ainsi, n'aie de crainte je m'en occuperai

Après cela, Barnabette alla déposer l'individu voleur, à la coutume de quelques quartiers des bas lieux, où la population décidera de son sort. Il prit ses dispositions pour qu'il ne lui arrive pas mort et rentra retrouver le prince, au jardin abandonné où il se plaisait à distraire son esprit. Richard y était assis, contemplant le ciel à sa venue.

- J'espère ne pas t'avoir trop fait attendre cher prince
- Je ne cessais de guetter ta venue ; il me tarde de comprendre comment tu pus arriver à démasquer ce voleur, je n'y comprends absolument rien.
- Je comprends bien ton étonnement, et je veux bien t'expliquer le déroulement logique de ma réflexion.
- Je t'écoute

Il prit position, et se redressa pour entendre les réflexions de l'inspecteur au sujet de l'enquête qu'il ne put résoudre ne fût que par sa pensée.

- Mon opinion se faisait dès le moment où l'histoire m'était contée. D'abord, avant de parler à la mère, j'obtins déjà quelques renseignements de la fille. La première des choses qui m'était certaine était que le voleur devait nécessairement connaître la famille, puisqu'il put voler en temps record un bien conservé secrètement et que rien de l'apparence extérieur aurait pu dire à un voleur aguerri qu'il trouverait du butin dans la demeure d'une veuve. Ainsi, la liste des suspects venait de se restreindre considérablement ; ne restait plus qu'à démasquer le proche coupable. La situation devenait encore intéressante lorsque j'apprenais que la famille était close et qu'elle recevait très peu de visite ; d'ailleurs la mère était ou est une femme bien méfiante, qui

au grand jamais serait du genre à raconter un tel secret sur l'emplacement de son bien le plus chère. Il ne restait plus que les fréquentations de la fille pour retrouver notre coupable. Il était certain que le coupable connaissait l'emplacement exact de la pièce secrète lorsque on considère le fait qu'il se dirigea directement vers l'endroit, le côté droit du couloir, et fit tomber quelques-unes de gourde qui s'y trouvaient. C'était d'ailleurs le fait qu'il heurta ces gourdes qui me fit penser qu'il devait être un proche apprécié par la famille, et que ce fut un vol difficile à faire pour ce dernier, car déjà il connaissait l'emplacement de la cachette, puis son agitation prouvait qu'il était dans un fort combat intérieur. La mère ne cessait d'orienter nos recherches vers les deux amoureux, et d'une certaine façon, on ne pouvait négliger une telle piste ; cependant une nouvelle piste, encore plus sérieuse, s'offrait à moi lorsque je vis une petite partie du salon renouvelée dernièrement, moins de deux semaines auparavant je pensais. Lorsque je fus certain que c'était un proche qui serait le coupable, je me renseignai chez la fille de tout ce qu'il y avait à savoir sur quelques ouvriers les plus en confiances qu'elles pouvaient avoir et je découvris l'existence de ce Jonathan. Je parlai à la fille de mes suspicions par rapport aux ouvriers et lui fit savoir qu'elle me serait utile si elle pouvait se renseigner et découvrir si l'un d'eux, des plus proches, eut des problèmes dernièrement. Elle partait quand toi tu vins. Après avoir de nouveau fait l'inspection de la maison avec l'assistance de la mère en ta présence, je me décidais à interroger nos plus probables suspects à part les ouvriers. Mais comme je te le dis, je ne trouvais rien de suspect chez Christian, car ses sentiments démontraient bien qu'il ignorait que nous étions là pour l'affaire. Et l'autre ne m'inspirait de sa fierté un comportement au vol. A mes yeux le voleur le faisait pour lui et il était hors de question qu'il fut envoyé

par qui que ce soit, sinon il n'éprouverait pas de sentiment et ne connaîtrait pas aussi bien la maison. Ainsi nos deux suspects mis hors d'atteinte, il ne restait plus que les ouvriers dont la fille était allée chercher renseignement. Quand nous sommes revenus au domicile et que nous vîmes la bagarre, la fille put déjà à notre chance recevoir les renseignements sur l'ouvrier Jonathan dont elle avait découvert les problèmes qu'il s'était créé jusqu'à être menacé de mort. En la regardant des yeux, elle marmonna de sa bouche Jonathan et je compris que je devais aller le voir pour faire mon enquête. Je dois t'avouer que lorsque je dis avoir trouvé le coupable devant la foule, ce ne fut que pour calmer la situation et me donner du temps pour mes investigations. Elle m'indiqua discrètement la demeure du suspect et je m'y rendis. Je ne pris pas beaucoup de temps pour le faire avouer, il était déjà pris de panique en apprenant avoir affaire à un inspecteur. Je n'ai plus eu qu'à le ramener dans la maison avouer son crime, en le promettant de tout faire pour qu'il ne pénètre pas le cachot. Voilà bien ce qui démontre mon raisonnement dans toute cette affaire.

- Je dois avouer avoir manqué de certains éléments, lesquels m'auraient peut-être permis d'arriver aux mêmes conclusions que toi
- Il t'est toujours permis de te consoler de la sorte, cher prince. Il termina sa phrase d'un gentil sourire

Du vent fit bouger de toute part leurs vêtements ; les arbres faisaient danser leurs ombres dans les mouvements de leur feuille, quand Richard se souvint de l'affaire qui le poussa en premier lieu à aller rencontrer Barnabette. Il devait lui parler une dernière fois de ce qui tourmentait son être intérieur.

- Il y a quelque chose qu'il me faut te raconter, et ce sans plus tarder

- Que se cache-t-il derrière ce soudain air préoccupé cher Richard ?
Raconte-moi

Il se tourna et regarda Barnabette droit devant

- Toutes nos idées en ce qui concerne cette guerre se sont avérées vraies ; il y eut concours du Zinzawa pour que celle-ci soit déclenchée et maintenue.
- Comment se fait-il que tu en sois aussi sûr ?
- Je parlai avec la princesse dans la forêt, et elle m'avoua que le Zinzawa fut l'instigateur de tout ce qui put bien se passer durant ces dix dernières années. Ils profitent du chaos pour exploiter encore plus nos ressources avec l'aide, je le pense bien, de certains de nos généraux au fin fond de l'Est

Barnabette prit un air encore plus sérieux, et se mit à caresser sa longue barbe. Il resta un moment dans le silence, puis parla.

- Ton hypothèse tient la route ; avec ces informations, on pourrait arriver à arrêter cette guerre ; enfin il en aurait été mieux si nous connaissions cela au moins une semaine auparavant.
- Pourquoi donc ?
- Vrai ou non le roi possède déjà de quoi faire chanter le Dowanda ; pourquoi écouterait-il nos propos alors que la situation se présente aussi bien à ses yeux ? Aussi le Dowanda complota bien pour nous prendre ces terres, ce qui est assez suffisant pour sa personne afin de continuer la guerre sans s'en faire.
- Je comprends, Père ne voudra rien entendre. Il n'entendit guère mes propos à ce sujet. Il serait bon si tu lui en parlais seul à seul.
- Je lui en toucherai mot de ma propre bouche, n'aie de crainte ; je crois savoir que vous ne vous entendez guère lui et toi.
- Evidemment, et tout ça bien à cause de ...

- La princesse ! Tu voudrais son bien mais la situation ne peut t'en permettre. Le seul moyen pour elle de quitter le royaume serait que le Dowanda accepte le marché, sinon...
- Tu penses qu'ils pourraient la faire tuer ? Interrompit-il, un semblant d'inquiétude le traversant
- J'en doute, mais rien n'est impossible, vois-tu. Ils voudront aller jusqu'au bout de leur menace. Au meilleur de cas, et ce qui m'est le plus probable, ce qu'est la princesse sera notre prisonnière royale sur une durée indéterminée.

Un choc retentit dans le cœur de ce pauvre prince. Il était la cause de son malheur, la source de son mauvais sort. Il ne pouvait que se reprocher être tombé sous ses charmes, bien que cela fut un trait commun à tout homme mortel. Que pouvait-il bien faire pour aider à son pauvre amour ? Elle risquerait d'être la première et, comme il le pressentait, la dernière. Il ne saurait vivre en la sachant prisonnière, retranchée dans sa personnalité, humiliée au plus haut point. Elle n'accepterait point ce sort, il lui était envisageable qu'elle veuille un jour se suicider, juste pour ne pas se laisser faire.

- Richard ! Réveille-toi donc

Il se redressa

- Ce à quoi tu penses, je le sais ; fais ce que tu trouveras bon mais seulement, je te le demande, prends ton temps avant d'agir et choisis la meilleure option pour toi et pour...elle

Barnabette comprenait bien que pour elle était équivalent à pour lui.

- Je le comprends ! Et j'y réfléchis. Quand tu auras parlé à mon père, j'aurai une idée de ce que je ferai
- Il me semble que tu eus déjà pris ta décision
- Peut-être bien, mais j'attends...

Barnabette sentit une curieuse impression le submerger en entendant le prince parler. Mais il décida de ne pas continuer lui tenir conseil ; le prince se devait prendre la décision juste par lui-même, ce qui éviterait qu'il lui tienne pour responsable de ce qui pourrait bien arriver dans les situations à venir.

- Dès demain, je parlerai au roi.
- Entendu

VII. Un Pétale de Rose

19

C'était déjà le soir, lorsque Richard prit route vers sa demeure royale. Il marchait en réfléchissant, car ce passe-temps agréable avec l'inspecteur ne put le faire oublier les problèmes et les confrontations intérieures qu'il se voyait ressentir, à cause d'une certaine personne. Il ne pouvait se sentir pleinement joyeux de la situation présente, malheureusement.

Par contre, aussi inattendu que cela puisse paraître, un homme l'interpola sur la route. Une confrontation, une surprise... puis cela passa, et il rentra, quelques heures après cette rencontre, avec une nouvelle détermination, au plus profond de lui. Ce qu'il avait prévu, et ce qu'il pressentait qu'il serait meilleur de faire, il avait dès à présent pris la ferme résolution de le faire. Les deux jours à suivre seraient cruciales, peut-être même décisifs pour la suite de ce qui est la destinée de tout un chacun. Une voie sans issue, et pleine de danger, entamée par un train de folie, conduite dans un amour irrésolu...

Le lendemain, à peine réveillé, qu'il entend quelqu'un entrer. Pas de surprise, c'était Fidèle qui venait lui tenir information en toute agitation. Quelque chose dut s'être passé, et Richard sembla épouvanté par ce qu'il s'imagina de pire.

- Que se passe-t-il cher Fidèle ? Est-ce que...

- Prince, je vous prierai de m'excuser, mais je ratai de me faire prendre de peu !
- Comment ça ? Que vous est-il arrivé ?

Le prince semblait très effrayé.

- Au moment...au moment où j'allais remettre la lettre au main de la prisonnière, enfin le pétale de rose, la porte se poussa et le roi lui-même y fit son apparition. Le pétale de rose ne put la garder et me la remit aussitôt. Je pus sortir mais je crus bien que le roi me lança un regard fort étrange mon cher prince...

Richard fut surpris, et bien inquiet. Le roi ne se déplace jamais pour un rien. Il réfléchit un instant, puis dit

- Avez-vous entendu quelque chose de ce qui put bien se dire dans cette chambre ?
- Une seule chose, je le crois bien, capta mon esprit
- Laquelle ? dites-moi !
- Le roi lui dit que son royaume allait payer...

Cette révélation eut l'effet d'un choc dans le cœur du prince. Cette phrase était tout ce qu'il y avait de plus dangereux pour la princesse. Si le Dowanda refusait de se plier aux exigences leur ayant été fournies, cela voudrait dire que la princesse ne sortirait jamais de Nimuiyka, ou au pire, qu'elle deviendrait une basse prisonnière. Mais encore pire, qu'elle subisse un sort fatale...

Le prince se ressaisit, et prit courage. Tout n'était pas encore perdu ; il fallait attendre ce que l'inspecteur son maître lui dirait en cet après-midi et voir ce qu'il y aura à faire juste après. Fidèle lui remit sa lettre, qu'il ne put délivrer à temps. Le prince la prit, et la conserva soigneusement, se faisant la promesse de la lui remettre en main propre, dans les jours à venir. Lorsque Fidèle sortit, Richard s'habilla étrangement et alla régler une affaire au dehors, une affaire inconnue...

Ce n'est que le lendemain, vers le midi, que Richard entendit une voix raisonner au dehors de sa chambre. Il eut l'habitude durant la détention de la princesse de passer la plupart de son temps dans ses appartements, entraîné de ne rien faire de bien intéressant si ce n'est une longue méditation et contemplation réflexive. Il ne prit pas beaucoup de temps pour reconnaître que c'était Barnabette qui entra le voir. Après être revenu au soir hier après sa sortie, il n'eut point le temps de se démenager pour quérir l'information lui étant capital pour la suite de ce qui devait arriver. Après une courte salutation, ils s'assirent pour discuter des faits :

- Alors, Que pus-tu apprendre de Père ?

Barnabette sembla hésitant à la réponse

- Le roi m'accorda bien une audience...mais cela ne se passa point comme on pouvait l'espérer
- Raconte-donc ce qui te fut dit
- Nous avons parlé, je lui ai expliqué les réalités de la chose et nos découvertes ; il sembla prendre en considération mes dires, mais cela n'est conservé que comme second plan. La priorité en ce moment c'est le moyen que nous possédons pour frapper...

L'air qu'affichait le prince était loin de manifester de la surprise, même si une légère déception sembla le traverser.

- Que pensez-vous qu'il me faudrait faire en ce moment ?

Sa voix était douce, sans vivacité

- A vrai dire, je l'ignore vraiment. Et je pressens que rien de ce que tu pourrais t'imaginer faire n'arrangerait en bien la situation.
- Ainsi vous n'avez aucun conseil pour un homme au bout du rouleau ?
- Je crois plutôt qu'un certain Salomon⁸ dit un jour : *ne parle pas aux oreilles de l'insensé, car il méprise la sagesse de tes discours*

⁸ Fils de David, roi Salomon, dans le livre de Proverbe

Il sourit

- Je comprends fort bien tes propos et ce qu'ils cachent...quand je serai calme, je réfléchirai
- Sage décision, sage décision...termina-t-il, d'une voix à peine audible

Bien assez étrangement, le prince se leva, non comme dans ses habitudes, et embrassa Barnabette.

- Je ne saurai dire à quel point grandir à vos côtés put apporter du bien à mon intellect et à mon sens de la vie. Je vous serai à jamais reconnaissant d'avoir partagé avec moi votre science si délicate.

Il était rare pour lui de lui parler avec autant de sérieux et de politesse. Quelque chose n'allait certainement pas, certainement pas.

- Je ne te reconnais plus Richard...Et je te serai gré de ne rien faire qui pourrait te nuire...en quoi que ce soit

Richard se retrancha à l'écart après ce dernier conseil, et ne lui faisait plus face. Barnabette comprit. Il s'approcha de lui, posa sa main une seconde sur son épaule tout en lui jetant un dernier regard, puis il s'en alla et sortit de la chambre.

- Demain, oui demain sera le dernier jour, se dit-il, une fois retrouvé seul dans la chambre.

Vers le soir, Richard quitta le lieu seul où il s'était isolé, et se décida à aller rencontrer le roi, pour un entretien. Il était bien décidé de lui tenir tête, cette fois-ci. Il était rêveur, plus du tout lui-même durant les jours qui suivirent sa rentrée au royaume avec la princesse. Au moins cela, tout le monde l'avait remarqué et nul ne pouvait donner explication à un tel changement. Et le plus à même à vouloir quérir réponse à ce sujet se présenta subitement devant ses yeux, et c'était Elano Berkley.

- Où vas-tu ? lui demanda-t-il, après sa subit apparition.

Richard ne lui parut ouvert à une quelconque discussion

- Je vais voir Père, répondit-il d'un ton sec
- Puis-je savoir à quel sujet ?
- Non, tu ne le peux

Et il voulait déjà le passer

- Attends ! Je sais que toi et lui ne vous entendaient guère ces derniers temps et je te trouve de plus en plus retiré que d'habitude. Que put-il bien avoir ? voilà ma préoccupation
- Il ne me vient pas envie de te raconter nos mésententes. Je te serai gré de bien vouloir t'écarter de toute cette histoire.

Comprenant que c'était une affaire perdue, Elano se résigna à le questionner plus

- Puisqu'il en est ainsi, je veux bien te laisser à ton occupation

Il se retournait pour partir, quand Richard l'interpola

- Il y a quelque chose ? demanda Elano, assez surpris par ce geste
- Tu es mon petit frère, et nous avons peu passé de temps ensemble. Toi et moi avons de philosophie un peu éloigné, mais au moins tu seras toujours mon petit frère. Que rien ne puisse nous mettre en mésentente, quoi qu'il arrive

Après ces mots étranges, prononcés d'une voix calme et conciliante, et sous l'air perplexe de son frère, Richard rebroussa chemin et alla voir celui qui préoccupait son esprit. Il se voyait bien que quel que soit la décision que le roi prendrait à son sujet, Richard ne voulait rien laisser derrière lui qu'il ne puisse regretter. C'était d'un air décisif qu'il allait le voir, ils devaient en finir aujourd'hui même.

Il poussa la grande porte d'audience, et s'insinua sans demander au-devant du trône. Le roi discutait de paperasserie avec un de ses conseillers quand il vit son fils faire irruption au-devant de sa présence. Il semblait comprendre déjà le pourquoi de sa venue en ces lieux, juste après que le fameux Barnabette eut pris audience avec lui le jour d'avant. Il demanda

à son cher conseiller Wadi de s'éloigner, tout en dévisageant du regard celui qui se tenait juste à quelques mètres de sa personne.

- Il y a quelque chose que tu désires me dire ?
- Pourquoi ne voulez-vous point entendre ?
- Au sujet de... ?
- Vous le savez fort bien ! La princesse détenue dans ce lieu...
- Tu veux dire, interrompit-il, la princesse que toi prince tu nous as ramenée au péril de ta vie ?
- Nous avons de nouvelles données ; nous pouvons arrêter la guerre d'un autre moyen
- Mais tu oublies que le moyen que nous avons est le plus apte à apporter des fruits le plus vite possible
- Mais un moyen malhonnête et honteux ! Le Dowanda a fait ce qu'il aurait pu pour se développer, on ne peut leur en tenir rigueur. Il ne nous reste plus qu'à faire accord avec eux et éliminer les traîtres aux frontières de l'Est du royaume
- Si déjà ils tiennent tête malgré le fait que nous détenions leur fille, comment pouvons –nous faire un accord avec ceux-là ? C'est la stupidité de ton cœur qui te fait dire ces mots cher fils, tu t'es épris de cette fille, me tromperais-je ?

Le prince détourna ses yeux du roi, les fermant un instant, de gêne peut-être, puis releva sa tête, affichant un air prêt à tout

- Seule la logique compte, et il serait préférable de nous faire un allié contre nos ennemis, *les étrangers meneurs d'entreprise dans le Zinzawa*
- Ennemi qui hier était leur ami. Ainsi nous trahiront-ils aussi si nous baissons la garde. Ils nous ont déjà piégé dans le passé dans un accord fictif, ils ont pénétré nos terres pour nous piller à notre insu et se partager le butin. Nous ne pouvons laisser impuni cet affront ;

je leur priverai de leur fille à jamais s'il le faut, termina-t-il d'un ton grave

Richard comprit tout de suite que cela ne lui servait plus à rien d'essayer de raisonner le roi. Il voulait écraser ses ennemis, son orgueil le lui poussait. Mais, décidé, il tenta un dernier coup, peut-être juste dans le fait de vouloir déstabiliser le roi

- Si vous faites mal à cette jeune fille, je renierai mon droit de succession au trône et me désavouerais comme votre fils...

L'air et le sérieux de la phrase montraient qu'il ne plaisantait pas, il était prêt à laisser la succession à son jeune frère, Elano Berkley. Le roi en fut surpris, mais il en fut encore plus énervé, cela se lisait sur toutes les rides de son visage.

- Si donc il en est ainsi, allez-vous-en et je donnerai la succession à votre frère, cria-t-il sans trop élever la voix

Le prince s'en retourna, et commença à partir, lorsqu'il s'arrêta un instant, et dit :

- J'aime mon père mais je n'aime pas le roi

Et il s'en alla, sans que le roi ait ajouté quelque chose de plus. Cette simple phrase marqua le roi, toute la nuit. Le prince n'était plus lui-même. Pour la première fois, comme il le ressentait, il ne pensait plus logiquement ; il avait décidé délibérément d'agir selon ses sentiments, lesquels, dans leur stupidité, ont choisi d'abandonner le trône, pour le simple plaisir d'être avec une femme. Il n'avait pas choisi de l'aimer, et il savait que *c'était cela le vrai amour*. Il retourna dans sa chambre, dans un triste silence, et s'endormit.

20

Il n'était pas 6h du matin que le prince était déjà bien vêtu, plutôt méconnaissable, se préparant à sortir du palais. Il devait accomplir une mission dont lui seul en connaissait l'importance. Pendant qu'il s'y rendait, quoique semblant un tout petit peu déguisé, Barnabette, qui avait affaire au dehors du palais, put l'apercevoir de la distance qui les séparait, et le reconnut à l'instant même. Il ne savait ce que le prince tramait, mais il pouvait bien comprendre que son plus fidèle élève ne serait plus le même après l'épisode qui venait de passer.

Pendant cet instant, il se remémorait les premiers moments qui le lièrent à jamais avec le prince, lors de son enfance, lorsqu'on vint le lui déposer pour qu'il se charge de sa maturité d'esprit. Lorsqu'il atteignait la douzaine, le prince, par la demande du roi, fut emmené chez l'inspecteur chargé auparavant des affaires royales, l'inspecteur Barnabette. Barnabette était connu pour son esprit caractéristique et philosophique, et comme étant l'un des chercheurs de la vérité suprême. Lorsqu'il eut le prince avec lui, étant encore rebelle et dans la pleine immaturité de l'enfant gâté, Barnabette s'en saisit et l'affectionna comme étant son tout premier disciple. Il avait, comme il le désirait, un être avec lequel il pourrait partager de sa connaissance, et montrer de sa sagesse. *Il y a quelque chose de curieux chez l'être humain qui, dès le moment où il se met à produire*

quelque chose d'intéressant, le pousse sans cesse à vouloir le partager avec le plus grand nombre.

Barnabette, jusqu'alors, n'avait encore publié de ses livres à caractère philosophique. *Il aimait bien partager ses idées dans un roman, entouré d'une histoire de figure, et cachant les vérités qu'il comptait tant inculquer aux désireux de la sagesse élémentaire.* Son premier disciple, comme il le voyait, il devait le dompter et le soumettre à sa science. Ça serait l'occasion pour lui de tester si la simple philosophie enseignée pouvait changer un homme, et le rendre meilleur ; si la simple connaissance transmise contenait en soi les prérequis nécessaires pour pousser un homme à la suivre.

Cela lui prit bien de temps, après tant d'approche et de reproche, afin de parvenir à soumettre le prince à sa parole, et qu'enfin il se mette à écouter de celle-ci. Tous les jours alors Richard commençait de son propre gré à venir voir Barnabette et à demeurer à ses côtés, juste pour écouter les enseignements qui sortaient de sa pensée.

- Vous me semblez différents de ceux que je connais, lui disait le prince
- Que trouves-tu de différent en ma personne ? Le sais-tu ?
- De tout ce que je pus constater, ce que vous ne vous conformez pas aux habitudes des autres, et que vous les ignorez presque

D'un sourire, il s'approcha de lui, et s'assit sur une chaise

- Crois-tu comprendre pourquoi je ne vis pas comme les autres ? Serait-ce un acte réfléchi ou juste ma personne est-elle différente de commun de mortel ?
- Je crois que d'une certaine manière, seul vous pouvez me donner la réponse que je désire, lui répondit-il, après une courte hésitation
- Je veux bien te répondre, si tu me disais pourquoi la manche droite de ton habit est-elle à moitié déchirée ?
- Vous le savez !

- Non je l'ignore, apprend-le moi
- Parce que c'est ce qui se fait chez les vaillants guerriers...
- Ainsi, voici ton raisonnement : « Je suis un vaillant guerrier, or les vaillants guerriers déchirent leurs manches droites, donc je dois déchirer ma manche droite ; et, en le faisant, je suis un vaillant guerrier ». Ne vois-tu pas que tu ne détermine pas ton agir mais que c'est ce faux raisonnement qui le fait à ta place ?
- ...Euh je l'ignore
- En vérité, aucune autre réflexion ne put traverser ton esprit à part celle que je viens d'énoncer. Cette réflexion est préliminaire, elle guide toute personne agissant par simple sentimentalisme. En effet, si l'on réfléchit, on aime peu, mais si l'on aime, on réfléchit peu
- Vous dites que les gens qui agissent de la sorte n'ont pas du tout réfléchi ?
- C'est bien ce que je dis. Le sentimentalisme populaire est certainement plus dangereux qu'il n'y paraît. En manipulant un petit groupe de personnes, *l'on peut atteindre par sentimentalisme plus de la moitié des restes.*
- Ainsi c'est par simple sentimentalisme que je fais ce que je fais ?
- En vérité, pour qu'un homme réfléchisse, il lui faut un certain effort de volonté. Si tel est le cas, les paresseux se laissent guider par les premières réflexions qui leur viennent et agissent en conséquence. Les sentiments te poussent à aller vers ce qui t'émerveille ; telle est sa réflexion. Si tu ne te décides à faire obstacle à ce mouvement naturel de ta personne, tu ne sauras faire autre chose que le produit d'une basse réflexion de tes sentiments
- S'il me faut comprendre ce que vous dites, je devrais me demander pourquoi déchirer mon habit ?
- Exactement ! Je n'adhère pas à tous ce que les gens font spontanément, mais j'essaie de déterminer l'origine de leurs actes.

Cependant un être humain n'est pas un objet de réflexion absolue ; car la réflexion pousse l'homme vers l'absurdité de l'existence, tandis que les sentiments nous poussent vers la raison d'être.

- Il m'est un peu difficile de saisir ce que vous dites !
- Je comprends ! mais écoute quand-même, un jour cela aura de la valeur à tes yeux.
- Oui
- L'une de question qu'il est fort nécessaire pour tout un chacun de se poser serait : *est-ce que j'existe ?* L'être du raisonnement, celui dont t'as été victime par ton agir en déchirant ta manche, est celui qui se fait être d'un raisonnement pour le moins contagieux. Il suffit qu'un homme de guerre fasse une chose, que cela émerveille un certain nombre, pour que les gens se mettent à recopier, en se disant ne pas être un homme de guerre s'il n'eut fait comme cela. Je constatai que dès le moment où je remettais en question les stupidités de certaines personnes, elles se comprennent directement ne pas agir en réflexion, et se repentent de leurs actes, mêmes si souvent elles continuent à faire de même. Cela signifie qu'une simple petite réflexion suffit à montrer à un être que la stupidité est une stupidité. Ce qui démontre qu'il existe des êtres qui ne se donnent même pas la peine de réfléchir, ne fuisse qu'un tout petit peu. Et il y en a qui va sans réflexion jusqu'à leurs plus vieux âges, et qui ne se développe que par certaines expériences vécues dans le train de la vie. Il n'est pas bon de croire qu'un vieux est un homme qui réfléchit, ni toute personne plus âgée, car ceux-là qui réfléchissent ne représentent qu'une petite minorité de la population mondiale. Remettre en question tout ce qui existe, tout agir, toute tendance, et se demandait pourquoi ? Voilà bien ce qui pourrait résumer un homme qui réfléchit. Ainsi doit se poser la question ; est-ce que j'existe ? ou Existes-tu ? La différence fait

l'existence. *Je ne suis pas monsieur tout le monde, et il me faut éviter de l'être.* En vérité si je réfléchis, d'une certaine manière je tends vers une sorte d'état unitaire définissant la vérité ultime de l'univers. Je constatai ainsi que toute personne qui réfléchit tend vers un même état, et donc leurs conclusions ne cessent de converger et de s'associer, de se compléter. Si tu existes, tu es différent ; tu es né pour compléter un autre. Dans tous les agir caractérisant les êtres humains, s'ils pouvaient remettre en question le fait qu'ils existent ou non, il n'en resterait pas un qui puisse parfaitement continuer à subsister chez ces êtres. La question, encore différente de *qui je suis*, de savoir si j'existe permettrait à un homme de commencer à véritablement exister, c'est-à-dire à être différent, sans forcément devenir totalement différent, puisque nous convergeons. Si j'existe, alors je sais pourquoi j'agis, et je suis capable de donner une raison, et déjà connaître cette raison, à toute action qui pourrait sortir de ma personne. Si je sais pourquoi j'agis, alors je suis un être qui réfléchit. Si tu agis par pure sentimentalisme, tu ne saurais donner une véritable raison pourvue d'une rigoureuse logique à ton action. L'une de réponse m'ayant été adressé pour chaque fois qu'il me venait de demander : *pourquoi fais-tu cela ?* était *parce que c'est comme ça qu'il faut faire*, sans trop donner une véritable raison à cette action. En vérité ils ne savent pas pourquoi ils le font, et *il ne leur est jamais venu l'envie de se demander pourquoi ils le faisaient.* Et de tout ça ils se disent être matures, encore est-il qu'ils s'attribuent cette maturité selon l'être du raisonnement ; *un adulte fait ceci, or je suis adulte, don je dois faire ceci.* Une fois qu'il le fait, il dit qu'il est adulte. *Ce que je suis, je ne le réfléchis pas, cela me vient directement.* Comme je te l'ai dit, cet être de raisonnement est en fait la primarité de la raison provenant de la montée en puissance de sentiment dans

notre vie, laquelle nous priverait d'une réflexion plus profonde. Il est vrai que lorsque l'on se met à aimer une chose, les actions que nous produisons à l'égard de cette chose sont pour le moins le plus étrange, et les moins réfléchies. Sans trop vouloir m'abandonner à une vie de réflexion totale, je dirai que celui que l'on appelle Dieu serait le juste équilibre entre les sentiments et la réflexion. Ainsi, agir comme un adulte, proviendrait d'une prédétermination de nos sentiments présents à nous pousser vers un tel agir, et il me faudrait en aucun cas m'improviser d'un tel agir sans au préalable que mes sentiments en soient bien déterminés. Si en effet je suis libre, il me faut agir selon que mes sentiments me dictent, et non selon l'être du raisonnement. Cela peut sembler contradictoire, mais il me faut grandir en connaissance, et porter mes sentiments à la hauteur de mes nouvelles connaissances, et qu'ensuite ces sentiments me poussent à agir de telle ou telle façon, de sorte qu'il me soit possible par les connaissances auxquelles mes sentiments correspondent expliquer le pourquoi de mes actions. De cela tu comprendras que les sentiments que nous avons envers une chose dépendent fortement de notre niveau de connaissance sur la chose. Si ainsi j'ignore tout de la chose adulte, mais que j'essaie d'agir comme, ce que forcément j'agirai à l'encontre de mes sentiments réels. D'ailleurs, puisque la majorité de la population mondiale ignore ce que c'est un adulte, *à mes yeux ils agissent tous comme des insensés plongés dans l'être du raisonnement. Je considère que l'ensemble des individus vivant selon l'être du raisonnement formeraient un deuxième monde ou un monde parallèle, que j'appellerai le monde trypanosome ou le monde du sommeil éternel.* Ceux qui y vivent ne vivent pas dans la réalité, mais dans l'idée d'être ce qu'ils s'imaginent. Ainsi un rêve. Il me faut sortir de ce que je considère être le monde, remettre pour faux tout ce que je

pus bien savoir et me faire une idée de ce qu'est la réalité ; si la vérité est unique, comme bien je le pense, alors moi et l'autre qui aurait entrepris le même geste, convergerons vers un même état unitaire et nous pourrons ainsi nous comprendre. Et prends bien pour évident que *si je veux agir comme un adulte, ce que forcément et logiquement j'affirme ne pas l'être. A partir de ce moment, dès cet instant, saisis ta chance et remets en question tout ce qui t'as été appris dès tes bas âges, et même ce que je t'apprends, et cherches-en par toi-même la vérité. Remets en réflexion tous tes actes, pose le fondement de leurs origines, et essaie de déterminer leur raison d'être ; certainement qu'il y en aura plus de la moitié qu'il ne te viendra plus de recommencer. Et alors, oui alors, tu sauras dire : je suis et j'existe*

Le prince l'observait d'un de ce calme réflexif, même si Barnabette était bien persuadé qu'il ne put comprendre que la moitié, au mieux, de ses paroles. Il semblait décider de ne plus recommencer les actes qu'il s'aimait tant accomplir, quoique telle n'était pas la recommandation que l'inspecteur lui adressait.

- Je crois bien que vous avez raison, cher maître
- Que j'aie raison ou non, cela dépend de ce que tu en penseras...Mais soit, telle n'était pas mon intention de te retenir plus longtemps en ce bas lieu ; tu peux te libérer

Pendant que l'enfant Richard s'éloignait, Barnabette le porta une attention digne d'un père ; enfin c'est bien ce qu'il se pensait ressentir, au plus profond de lui. Il s'était fort épris de cet enfant, n'en ayant jamais eu de sa personne et ne pensant toujours pas en avoir.

Aujourd'hui, beaucoup plus grand, beaucoup plus sage, il se sentait mourir, fortement peiné, si jamais le prince Richard venait à disparaître pour toujours, de sa vie. Il l'a vu partir en ce début de journée, et il ne lui

demanda point où il allait, ni ce qu'il comptait faire. Il se retourna, et s'en alla aussi.

C'était déjà la nuit, mais elle ne pouvait s'en apercevoir. Elle avait déjà passé trop de temps dans cette chambre vide, à ne vraiment trop rien faire. Il lui venait même à manquer sa communication étrange et amoureuse avec le prince, et se demandait si vraiment le rejeter était la bonne solution à entreprendre. Peut-être, se disait-elle, s'ils se mariaient, il pourrait avoir une alliance entre les deux royaumes et, plus profondément, elle serait avec un homme qu'elle aimerait vraiment.

Elle était triste, toujours accroupie dans un recoin de sa chambre, et désespérée au plus haut point de la tournure de son avenir. Elle était sûre d'une chose : tout cela allait mal finir. Où était Edouard ? Pourquoi n'était-il pas venu à sa rescousse ? Qu'allait-elle vraiment devenir ? Cela faisait plus d'une semaine qu'elle était là, et personne ne lui avait donné de nouvelle. Elle savait juste que le Dowanda ne comptait en aucun cas céder à ce chantage, et que c'était la décision du roi. Bien sûr, son père était au bord de la crise, mais le roi ne devait montrer un quelconque signe de faiblesse devant ses sujets.

Jusqu'à quand allait-il tenir ? Elle ne pouvait le savoir, et cette situation l'attristait au plus haut point. Mais au moment où les saintes larmes d'une femme en détresse voulurent transpercer le cœur du destin et se dévoiler au grand jour, un bruit fort étrange vint se faire entendre. Elle releva la tête, et attendit encore. Un nouveau bruit étrange, et cette fois-ci plus proche, venait de faire battre son cœur. Elle décide de s'approcher et colle ses oreilles aux bordures la porte. Elle n'entendit qu'une sorte de bruit faisant penser à un combat de lance. Puis de nouveau rien. Quelques secondes plus-tard, elle entendit quelqu'un crier : *Alerte au meurtrier !*

Son cœur peut-être allait exploser. La peur l'envahit et la pénétra jusqu'aux entrailles. Elle se retourna et se cacha derrière le lit. Allaient-ils

se débarrasser d'elle ? C'est bien ce qu'elle craignait depuis son arrivée, et voilà que ce fut sur le point d'arriver. Une seconde plus-tard, la porte s'ouvrit, et l'atmosphère changea. Elle avait déjà du mal à respirer. Elle se retint, elle attendit une seconde, puis se leva et fit face à son agresseur. C'était...c'était un homme masqué, *à la manière d'un ninja*.

Ce fut bizarre et elle ne pouvait le croire mais, à sa grande surprise, cet homme était venu pour la libérer. Il lui tendait la main, sans rien dire et toute suite, elle venait de comprendre. C'était...

- Edouard ! Est-ce vous ?

21

La stature du corps correspondait bien. Et même s'il ne voulut point répondre, il acquiesça de la tête, en guise d'affirmation. Il la prit par la main, et la porta d'un geste rapide, puis sortit de la chambre. L'escapade avait commencé ; arriveraient-ils à sortir vivant de là ? Il n'était plus temps de réfléchir ; c'était soit maintenant, soit jamais. Edouard, la princesse sur le corps, parvint à atteindre la sortie, dans ce minuit sombre.

A peine arrivé dehors qu'un char vint au-devant les récupérer. Cela était bien trop facile pour être vrai. Et pourtant ça l'était. Le char s'arrêta devant le château, et Edouard plaça la princesse dans le derrière. Seulement, au moment où il allait monter, deux gardes sortirent de nulle part. Evidemment, l'alerte avait été donné, et les gardes endormis commençaient à se réveiller.

Edouard d'un geste rapide mit à terre le premier et bloqua l'attaque du second homme. Il intercepta la lance de ce dernier, et la retourna contre lui. Il ne les tua pas, mais il réussit à les mettre hors d'état de nuire. Ce n'était que de garde de toute façon. Edouard monta dans le char et, avant qu'un autre garde ne sortit de nulle part, ils prirent la fuite.

Seulement, ce n'était encore que le début. Il fallait arriver à sortir de l'immense royaume de Nimuiyka. Peut-être qu'il valait mieux arriver au Tangola, et de là être escorté vers le Dowanda, mais il fallait encore y arriver. Ils avaient là le char le plus rapide de Nimuiyka et ils devaient

arriver à la frontière du Tangola avant 9h du matin, sans jamais de pause. La princesse se leva et embrassa Edouard ; elle le sera très fort contre ses bras. Il semblait qu'elle pleurait

- Je savais que je pouvais compter sur vous...

C'est à ce moment qu'elle se rendit compte qu'il y avait certainement un chauffeur dans ce char, mais qu'elle ne savait qui ça pouvait bien être. Elle demanda

- Qui donc est celui qui nous conduit ?

- C'est moi madame ! Votre dévoué Edouard

Une surprise, et non de l'effroi. Qui donc est celui qui l'aurait sauvé de son emprisonnement jusqu'au dehors ? Cette personne lui fit croire être Edouard et pourtant, il n'était pas le cas. Edouard était bien là mais c'était le chauffeur. S'imaginant déjà la suite et, pleurant, elle ôta le déguisement ; c'était, comme elle le pressentait...

- Richard ! Que faites-vous là ?

Il sourit. Lui aussi ne pouvait s'expliquer et justifier le pourquoi d'un acte aussi stupide, ou semblant stupide et inconscient. Le fait qu'il soit là montrait bien ce qu'il pouvait ressentir au plus profond de sa personne. Mais comment put-il se faire que lui et Edouard aient pu se revoir et s'entendre ?

- Je vais tout vous raconter, mais calmez-vous je vous prie

Elle s'assit, et prêta attention.

- Au moment où je me rendis compte que je fis une erreur en vous amenant en ce bas lieu, j'entrepris de vous libérer sans trop savoir comment j'aurai à m'y prendre. C'est alors qu'il y a plus de deux jours de cela, pendant que je rentrais au palais, Edouard m'interpola sur la route. Son but, il faut le dire, était de me kidnapper à mon tour afin de faire un échange avec votre personne, ayant appris avoir affaire au prince. Seulement, il fut blessé lors de

notre dernière rencontre, à tel point que je fus certain de sa mort lorsque nous quittâmes le Tangola. Et pourtant lui aussi put survivre et trouva un moyen d'arriver, blessé, jusqu'à ce lieu vous récupérer. Et aussi, il vint seul, comme au désespoir. Il ne put pas me battre, mais je le fis comprendre que j'étais de son côté. Après une longue discussion, après l'avoir expliqué mes motivations les plus stupides certainement, il finit par me croire et s'allia à moi pour votre bien. Durant ces deux derniers jours je sortis à sa rencontre pour que nous préparions notre plan et c'est finalement aujourd'hui que nous entreprîmes de venir vous prendre. Il faut le dire, il ne serait jamais arrivé à pénétrer le château sans se faire prendre. Voilà bien ce qu'explique le fait que lui et moi nous soyons retrouvés ici dans le même char, pour vous sauver, cher princesse.

Il était bien formel, il ne lui parlait pas comme d'habitude. Il y avait de la distance, et pourtant la princesse voulait bien le serrer contre sa poitrine, le serrer bien fort. Il serait le héros qui l'aurait jeté dans les enfers et qui, ensuite, serait revenu la sortir des mains de démons. Elle se sentait reconnaissante envers son ravisseur ; elle le ressentait depuis un certain temps déjà. La présence d'Edouard avait moins d'importance que celle de ce prince qui, laissant tout derrière lui, avait décidé de risquer sa vie pour la sienne.

C'était stupide, mais romantique. Rien au monde pourrait expliquer un acte de ce genre, si ce n'est de l'amour. Et parce qu'elle se sentait en présence d'un véritable amour, qu'elle se préoccupa peu de la présence d'Edouard et que, certainement par spontanéité, elle embrassa Richard, tendrement. Ses lèvres en semblaient encore plus douces, et le baiser encore plus ensorcelant. Edouard se retourna, vit la scène, puis continua à conduire, comme si de rien n'était. Il devait sauver la princesse, c'est bien ce qu'il ne pouvait cesser de se répéter.

Par contre, c'est à deux heures du matin qu'ils se rendirent compte qu'au moins deux chars étaient à leurs poursuites. Chacun devait être équipé d'au moins 5 guerriers prêts à tuer. Il ne fallait pas s'arrêter, ils avaient une longueur d'avance et ils devaient en profiter. Richard prit les commandes du char et Edouard retourna derrière se reposer, auprès de la princesse.

- Je ne saurai trop vous remercier pour votre dévouement,
- Je n'accomplis que mon devoir...
- Et pourtant vous êtes seul dans ce lieu, prêt de moi. Où sont donc les autres guerriers ?
- Ceux qui restent nous attendent à la frontière...
- Et c'est un blessé qui seul eut le courage de venir vers moi ?

Edouard, dans tout ça, ne la regardait pas un instant dans les yeux.

- Trop de personnes auraient attiré l'attention...
- Alors pourquoi pas un autre qui se porterait mieux que vous ?

Il ne put répondre. Il était clair que ce furent ses sentiments qui le poussèrent à venir seul dans l'inconnu et dans une mort certaine sauver la princesse. Les autres s'en préservèrent, trop dangereux disaient-ils. Il put juste leur envoyer message à travers le prince qu'ils arrivaient et qu'ils devaient les attendre, avant 9h.

- Peuvent-ils nous rattraper ?
- Logiquement, non ! Si ce char est le plus rapide, et qu'une distance nous sépare, et si nous gardons constante notre vitesse présente, alors il ne leur est pas possible de nous rattraper.
- J'admire votre intelligence, sourit-elle. Elle se sentait plus rassurée

Chaque deux heures, ils faisaient l'échange. Et puisqu'ils étaient suivis, il y en avait toujours un qui devait protéger leurs arrières. On ne pouvait savoir ce qui pourrait arriver. La princesse, dès 4h du matin, put s'endormir, espérant se retrouver loin de tout ça une fois réveillée. Elle

semblait si innocente, remarquait Richard, encore une fois. Pour chaque fois qu'il la voyait, il reprenait de la vigueur et s'accordait encore plus de force pour réussir cette mission.

Il avait tout abandonné pour un avenir incertain. Où allait-il en ce moment ? Bien que personne pour l'instant ne pouvait faire un rapport entre lui et l'enlèvement, il savait fort bien que le roi, lui, le soupçonnerait. Il savait fort bien que pour lui, *le trône de fer* devait être oublié. Mais en ce moment, en voyant la princesse endormie, cela ne pouvait encore compter dans l'équation de sa vie. Il voulait seulement être avec elle, il désirait seulement qu'elle soit sauve.

A six heures du matin, Ils se rendirent compte avoir déjà parcouru le plus grand du chemin. Au bout de deux heures, ils arriveraient, certainement. De l'espoir, ils commençaient à en apercevoir. Ils semblaient arriver au bout de leurs cauchemars. Le prince conduisait, la princesse n'était pas encore réveillée, qu'un bruit s'échappa juste à leurs côtés. Qu'est-ce que c'était ? Une lance ! Oui, et une lance lancée d'une précision sans égal.

Heureusement que le char put les protéger. Il était maintenant 7h du matin lorsque l'assaut débuta. Il y avait en effet trois chars et chacun portait 5 hommes, sans compter le chauffeur. La situation se présentait mal ; ils s'étaient assez rapproché pour se permettre une lancée d'une bonne précision. Edouard n'était pas pourvu d'assez de lance pour les leur lancer et espérer en attraper un. Pendant que les ennemis, eux, possédaient au moins 20 lances, ramassant rapidement celles qu'ils avaient déjà lancées. Ils avaient l'avantage, et ils devaient leur rester encore trente bonne minutes avant que la frontière ne commence à s'entrevoir. Richard ne pressentait rien de bon à la situation, et à ce rythme, une lance finirait certainement par les transpercer. Il devait prendre une décision, et c'était maintenant qu'il fallait la prendre.

- Edouard ! Edouard !

- Que voulez-vous ?
- Dans dix minutes, nous atteindrons la brousse ; nous en profiterons pour descendre et continuer à pieds.
- Vous ne pensez pas qu'à pieds ils pourront nous avoir beaucoup plus facilement ?
- Nous sommes presque arrivés. Si nous descendons, ils ne pourront pas nous attaquer de loin. Il n'y a qu'une chance sur deux pour que nous parvenions à arriver, mais aucun choix nous est encore possible.

Il réfléchit un instant, puis se résigna. Il réveilla la princesse

- Mais Edouard ! Se plaignit-elle
- Préparez-vous, nous allons devoir sauter !
- Quoi ?

Au moment où il se levait avec la princesse, une lance les rata, de justesse. Elle comprit toute suite que la situation s'en présentait mal, et elle se mit à frissonner. Le prince conduisit le char dans la brousse et, à un certain moment, ils sautèrent tous dans la brousse.

De là ils se mirent à courir, comme jamais ils l'avaient fait depuis de lustre. La princesse démontra qu'elle était aussi habile qu'une fille de la rue ; elle ne pouvait faire autrement pour sauver sa précieuse vie. Il devait déjà être 8h et quelques minutes, lorsqu'ils se retrouvèrent tous sur cette brousse. Les 15 colosses guerriers descendirent aussi à leur tour et se mirent à leur poursuite. Là encore était une question de rapidité, et il fallait fortement espérer que les amis de Edouard se trouvent bien à la frontière, comme ils se le devaient.

Ils couraient, couraient, encore et encore. La fatigue gagnait déjà les jambes, mais ils ne pouvaient s'arrêter. Juste derrière, les bruits de ces fameux guerriers redoutables s'approchaient à grand pas. Il n'y avait peut-être plus rien à faire. Le désespoir s'emparait à demi feu de ces grands héros, et la princesse pouvait bien le lire à travers leurs yeux. Elle était un

fardeau, elle ne pouvait être aussi vite qu'il le fallait. Elle désira s'arrêter et se rendre ; elle ne voulait point porter la peine de la mort de ces deux êtres chères. A cet instant, Richard et Edouard s'arrêtèrent au même moment. La princesse suivit aussitôt, sans rien comprendre encore.

- Rosette ! L'heure n'est pas aux discussions, lui parlait le prince ; nous n'avons que quelques secondes ; vas-y par ce chemin, et tu arriveras au bout de la brousse. Tu verras plusieurs guerriers nous attendant, l'un d'eux devra te conduire à la ville, et les autres viendront nous aider. Compris ?

Elle voulut protester, mais Edouard ne lui laissa pas le temps.

- Allez-y maintenant !

Elle se retourna, non de son vouloir, et commença à aller. Mais, curieusement, elle revint et, d'un geste rapide, embrassa une dernière fois le prince. Elle craignait bien le pire. Edouard garda ses yeux droit devant, près au combat. La princesse s'en alla et fut le plus vite possible. Richard et Edouard restèrent ensemble et, inévitablement, combattirent...

La princesse arriva au bout, juste à la frontière, mais ne vit personne. Elle regarda, s'assura que c'était bien la frontière mais elle n'apercevait toujours personne. Ils n'étaient pas venus, ils n'allaient peut-être jamais venir. Les larmes aux yeux, elle s'apprêtait à retourner voir, stupidement, ce qui arrivait au prince et Edouard, quand une main la rattrapa. Elle se retourna et sept hommes sortirent de nulle part. C'était eux ! Ils étaient bien là. Ils s'étaient dissimulés et attendaient la venue de Edouard et la princesse.

- Où est passé Edouard, cher princesse ?
- Il...Ils combattent ; nous sommes suivis par une dizaine de guerrier, vous devez aller les aider.

Mais ils n'étaient que sept sur lieu. Deux prirent la princesse, et la conduisirent en ville. Les cinq autres se dirigèrent à la hâte vers le lieu du combat.

La princesse fut conduite jusqu'à la ville, où les gardes de l'empereur les attendaient, étant prévenus de leur venue. Ils déposèrent la princesse chez les gardes, qui la portèrent vers un palace du recoin de la ville, où elle serait protégée par une vingtaine de guerrier, acharnés au combat. Elle était désormais saine et sauve. Elle avait survécu au pire. Mais son esprit ne pouvait encore être à l'aise. Elle devait attendre, attendre que ces deux personnes, si précieuses, parviennent à arriver jusqu'à ce lieu, afin que sa joie soit parfaite.

Elle attendit, mais ils ne venaient toujours pas. Son espoir gisait entre la lumière et les ténèbres. Elle finit par aller s'endormir. Ce qu'elle dut vivre était tout ce qu'il y avait de plus fantastique. C'était une bonne histoire, *une histoire à raconter*. Et cette histoire serait belle, vraiment parfaite, *quoiqu'ennuyeuse*, si le prince pouvait arriver en ce moment, et la prendre dans ses bras. Si elle pouvait encore l'embrasser, aussi tendrement que possible.

Malgré son rejet, son refus lors des lettres qu'ils s'envoyèrent, le prince vint quand-même à sa rescousse. Elle ne saurait tant le lui remercier. Et elle devait le lui remercier. Il faudrait juste qu'il arrive. Il faudrait juste qu'ils se revoient.

Il était 17h, lorsqu'une servante vint la réveiller.

- Madame, un homme désire vous voir.

Jamais une femme se leva avec autant de précipitation. Elle sortit à la hâte et alla voir l'homme ; mais qui était cet homme ? Elle descendit les escaliers, la servante la suivant derrière. Elle arriva et vit l'homme. Mais qui était-ce ? Il dévoila son visage, et c'était Edouard, le valeureux. Il était bien là et il était toujours vivant. La princesse se précipita et le serra contre ses bras. Edouard pleura avec elle, certainement de joie. Elle revint en elle,

et se mit à tournoyer son visage. Elle cherchait certainement quelqu'un. Mais il n'y avait personne. Elle regarda Edouard, et sans rien demander, il répondit

- Il n'est pas là
- Où est-il donc ?

Il ne répondit rien et sembla chercher quelque chose entre ses vêtements. Il fit sortir deux choses, qui firent bruler le cœur de la princesse.

- Ceci princesse, m-a-t-il était dit, vous allez le prendre dans votre main droite
- Et... quelle est l'autre chose ?
- Prenez d'abord, je vous prie

C'était une lettre, comme elle eut bien l'habitude de voir. Elle reconnaissait ce type de lettre. Elle le prit et commença à le lire.

Elle regarda Edouard. Il baissa la tête, et lui tendit l'autre objet. Elle comprit aussitôt. Elle s'approcha pour le prendre.

- Sachez princesse, que je ne suis ici que par une personne, un guerrier masqué, que les dieux ont accueilli, et non par cinq ; et cette personne me demanda de vous donner ceci à votre main gauche.

Edouard le lui donna, puis s'en alla, en toute hâte. La servante arriva aussitôt.

- Madame, qu'avez-vous ?
- Sortez d'ici !
- Je vous prie de m'excuser mais vous avez fait tomber quelque chose de votre main gauche.

Elle voulut le ramasser.

- N'y touchez pas ! cria-t-elle

Et elle le ramassa. La servante sembla consternée.

La princesse s'assit, et lit de nouveau la lettre, avec beaucoup plus d'attention, et cette lettre disait :

« Je t'offrirai une rose, ou juste, un pétale de rose

Je te dédierai de milliers de poème ; je t'annoncerai de merveilles

Je t'ouvrirai le jardin de mon cœur aux myriades de fleurs, pour que ton amour me

les arrose

Je supplierai les dieux de me dévoiler les secrets de ton être, afin que nous soyons tous

les deux pareils

Je pousserai des cris des joies, à ta rencontre

Je repousserai les limites des cieux, pour te voir toute contente

Et je t'offrirai une fleur, pour ton plaisir

D'un parfum doux, tel un élixir

Je prendrai soin d'accomplir les paroles de l'oracle

Pour espérer de lui un vrai miracle

Car je quitterais mon père et fuirais loin de ma mère

Et te rechercherais partout sous cette terre

Je percerai les cieux, pour entrer au paradis

Je défierai les dieux, pour conserver notre aphrodisie

Je leur ferai un vœu, pour toi princesse

Je leur dirai de nous laisser tous deux, pour notre allégresse

Je ne te donnerai pas la lune, je ne suis qu'un homme

Je ne suis pas le diable, pour t'offrir une pomme

Et je ne pourrais arrêter le temps,

Je ne suis pas capable d'en faire autant

Mais pour tes beaux yeux, je t'accorderais au moins une chose

Je t'offrirai une rose, ou juste, un pétale de rose »

La servante regarda l'objet qu'elle tenait dans sa main gauche et demanda :

- Mais Madame ! Ne serait-ce pas...un pétale de rose ?

FIN